A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 20727

Bibliothèque Gilon

—

CAROLINE GRAVIÈRE

—

LA

SERVANTE

Avec une Préface par Camille LEMONNIER

—

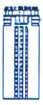
—

BUREAU :
23, PONT St-LAURENT, 23
VERVIERS

Digitized by Google

Acc. 20123

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



9000000

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA SERVANTE

Digitized by Google

Un livre volumineux et d'un prix élevé peut être comparé à un vaisseau qui ne peut débarquer ses marchandises que dans un grand port. — De petits traités ressemblent à de légers bateaux qui peuvent pénétrer dans les baies les plus étroites, pour approvisionner toutes les parties d'un pays.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Digitized by Google

Bibliothèque Gilon

—

CAROLINE GRAVIÈRE

—

LA

SERVANTE

Avec une Préface par Camille LEMONNIER

—

—

BUREAU :

23, PONT St-LAURENT, 23

VERVIERS

Digitized by Google

Les manuscrits et les demandes d'abonnement doivent être adressés directement au Bureau de la Bibliothèque Gilon, pont St-Laurent, à Verviers (Belgique).

Digitized by Google

CAROLINE GRAVIÈRE

Il y a quelques années, nous étions une quinzaine qui conduisions au cimetière un des nôtres, un confrère, un de ces écrivains sans le savoir, qui font le désespoir des hommes de lettres savants.

Elle s'était choisi le nom de Caroline Gravière. Il a fallu notre petit pays tracassier et indifférent pour que ce nom ne devînt pas célèbre. Caroline Gravière avait germé à la vie cérébrale comme la passe-pierre pousse à travers les grès, en dépit de tous les obstacles que font à la verve de l'écrivain, chez nous, la froideur du public, les préjugés de la famille, le dédain des bourgeois, la haine de tout ce qui n'est pas le niveau.

Ce que nous descendions à la fosse, en ce triste matin de mars, c'était un coin de notre littérature, l'un des plus purs et des plus originaux. Elle s'était faite d'elle-même avec cet

Digitized by Google

inépuisable fonds de passion auquel elle alimentait ses affections de femme et ses fougues d'écrivain.

La pitié, l'indignation, la tendresse, la colère étaient toute sa science, et elle s'était racontée dans le roman comme on se raconte dans des mémoires, laissant au long des pages le meilleur de son âme. Ses romans, en effet, ne sont pas autre chose que l'histoire de ses sentiments; elle y vivait sous le masque des personnages; elle s'y dilatait dans cette atmosphère d'indépendance qu'il fallait à son ardeur du bien, et vraiment elle y laissa déborder jour par jour tout le large épanouissement de sa pensée.

Ce qui l'intéressait dans l'humanité, remarquez-le, ce n'est ni la singularité des causes et des effets, ni la drôlerie de la vie sociale, ni le plus ou moins de relief des individualités; elle n'était à proprement dire ni un humoriste, ni un peintre, ni un descripteur, ni un observateur, mais, à sa manière, un écrivain de thèses ; elle avait une visée supérieure à celle des simples observateurs, elle remuait à brassées les plus noires questions du domaine moral, et si on devait lui trouver un nom, ce serait moraliste qu'il faudrait appeler ce brave cœur au service d'un si bon esprit.

Elle a touché à l'homme, à l'enfant, à la femme — à l'amour sous plusieurs de ses formes, dans plusieurs de ses évolutions, et très nettement, de sa plume incisive qui ne s'effrayait ni des mots ni des choses, elle a frappé au cœur la lâcheté sociale, cette conséquence des préjugés qui furent son éternelle colère.

Aussi son œuvre n'a-t-elle pas les côtés amusants de l'observation proprement dite; elle est plutôt douloureuse et

Digitized by Google

l'on y sent des rébellions, des froissements, cette dose de méchanceté sublime qui se fait des aspirations déçues, des rêves non réalisés, du délabrement de nos candeurs et qui caractérise certaines consciences hautaines.

Caroline Gravière appartenait à cet ordre d'esprits faits pour le bien et qui ressentent d'autant plus vivement le mal.

Elle avait soif de justice, et elle voyait l'injustice acceptée partout, même par les lois. Elle avait la haine des esprits mesquins et elle les rencontrait à tous les échelons de la société. La banalité des cœurs épouvantait sa forte individualité, et ses instincts de moraliste lui faisaient voir partout autour d'elle petitesse, lâcheté, compromis de conscience, vulgarité, étroitesse d'idées, étouffement mortel de la franchise et de la loyauté.

Elle fut de ceux dont on peut dire que l'indignation les fit poètes; une certaine aigreur se mêla à ses rêves d'humanité; la trouvant mauvaise et petite à côté de la hauteur de son idéal, elle eut contre elle des encolèrements de satirique. Ses romans sont des vengeances, des avertissements, des supplications; ils suivent le courant d'une conscience qui a vu le monde sans beaucoup s'y mêler, d'un sommet solitaire où les points de vue sont différents de ceux qu'on a dans la mêlée même.

En réalité, il y a un fond de plaidoyer dans l'art sans art de cette femme écrivain, qui sut mener de front les devoirs de la mère de famille et le labeur du romancier. Elle s'est faite l'avocat des irrégularités sociales, elle a plaidé pour les souffrances créées par l'insuffisance de conscience chez les hommes, elle a été le défenseur de cette loi d'amour qui fait la base des sociétés.

Digitized by Google

Il ne nous appartient pas de discuter ici la part, un peu large peut-être, que l'homme de lettres concédait au fonctionnement du cœur dans le monde moderne. Ce qu'il nous faut constater, c'est la chaleur de passion qu'elle mettait à dessiner l'évolution morale de ses personnages. Ils parlaient tous sa langue; ils avaient tous son cœur; c'étaient comme autant de morceaux d'elle-même qui propageaient ses professions de foi, et cela est si vrai qu'ils cessaient d'être intéressants, le jour où ils cessaient de lui ressembler.

Observez la fin de ses romans; autant le commencement tient de la palpitation d'un cerveau qui pense, est ému, s'emplit d'idées, autant la fin s'éteint dans le froid et le silence. C'est qu'on peut commencer avec la passion, mais il faut finir avec la logique; le dénouement est toujours une conclusion philosophique et morale; et Mme Gravière, sensitive nerveuse, s'est souvent heurtée à l'impossibilité de conclure.

Je souhaite que quelqu'un reprenne son œuvre, livre par livre; il y a là l'histoire d'un cœur bien intéressante à faire. Ce cœur appartient au public, puisqu'il s'est publiquement confessé; rien n'empêche donc qu'on l'étudie dans ses erreurs et dans ses vérités. Mais cette étude devrait avoir pour corollaire l'histoire, non moins curieuse à débrouiller, de ce cerveau si pleinement actif, qui naît à travers une condition bourgeoise, se développe à travers les préoccupations de la famille et arrive à la maturité à travers l'indifférence d'un pays où écrire est presque un vice.

Caroline Gravière écrivait sa langue naturelle; on peut dire qu'elle n'a pas dû la chercher chez les autres; à peine

Digitized by Google

même semble-t-il qu'elle l'ait cherchée en elle-même, tant cette langue paraît spontanée, avec tous les hauts et les bas d'une femme qui écrit au jour le jour, heureuse aujourd'hui et demain obsédée de soucis.

Cette langue si humaine et si inégale, qui s'élève et s'abaisse, se réveille et s'endort, a l'accent des choses non apprises par cœur. Il y a des fois qu'elle est très riche avec des tournures littéraires de la plus large ampleur; c'est quand la passion la travaille. Et d'autres fois elle paraît flasque et traînante, quand la passion ne la marque pas à son effigie.

Toutefois, ces sommeils sont rares; l'œuvre de l'écrivain, vue d'un peu haut, a une belle uniformité de passion inspirée.

Elle avait des phrases courtes, incisives, qui s'enlacent, s'élisent, ont une vaillance de polémique par moments, et sont faites d'images empruntées à la vie sociale, aux règnes de la nature, aux observations de la rue. C'est un de ces styles nourris, abondants, où les mots collent aux idées ; et celles-ci y partent avec des bruits de détente, comme des coups de pistolet. A ce titre seul, la mort de M^me^ Gravière nous enlèverait déjà une originalité très caractérisée; je crois avoir montré que son originalité consistait encore dans autre chose.

Elle a fait du roman sans système. Elle l'a fait avec son cœur plus encore qu'avec son esprit. Elle demeurera dans notre littérature comme l'homme de lettres de la passion. Ses livres renferment moins des caractères que des sentiments; elle n'a ni pu ni voulu la science de la mise en scène, l'analyse approfondie, l'étude des milieux, le sang-froid du

Digitized by Google

chercheur qui définit l'effet par la cause. Presque toujours les situations de ses romans s'achèvent dans un cri humain, et quelquefois c'est ce cri qui fait tout, qui résume le personnage, qui synthétise l'action, qui tient lieu du reste.

Son œuvre a été analysée naguère dans la *Revue de Belgique* avec autorité : il faut lire le travail de M. Charles Potvin pour se rendre compte de la discipline, du bel ordre intérieur, de l'application constante de cet esprit replié sur lui-même et nourri de méditation. Caroline Gravière a beaucoup travaillé, si elle a peu produit ; mais elle était sévère pour elle-même ; et en écrivant ces lignes, je vois encore la surprise et la joie se refléter de ses yeux expressifs, quand, au sortir de la lecture d'un de ses livres, je lui apportais la chaude expression de mes sympathies. « Vraiment ! » semblait me dire son clair regard. Et j'admirais cette simplicité chez un écrivain, qui, plus que maint autre, aurait eu le droit de s'enorgueillir.

CAMILLE LEMONNIER.

Digitized by Google

LA SERVANTE

I

L'enfant riche est un conte des *Mille et une Nuits* pour l'enfant pauvre. Ils sont l'un pour l'autre l'énigme du bonheur et du malheur, les représentants complets des deux types contraires qui partagent la race humaine.

Depuis qu'elle avait ouvert les yeux, Lise Christiaens, la fille du tourneur, n'avait cessé un seul jour de regarder ce qui se passait chez son voisin d'en face, le chevalier Pierre, fils du comte de Marcellis.

Nous sommes à Malines, la flamande. La propreté y est devenue proverbe et poésie. Son humble sourire fait miroiter les pavés, les carreaux de vitre, les toits d'ardoises, les eaux de la Dyle. La rivière a des perspectives qui ont arrêté les peintres ; perspectives bornées souvent à un pan de vieux mur que surmonte un bouquet d'arbres, mais le mur, à demi écroulé, a des teintes de brique et d'ocre; dans ses lézardes croissent des mousses et des giroflées, et les rameaux entrelacés qui le garnissent, sont bleuâtres et roussis. Au lieu de

Digitized by Google

se perdre dans le vague, le rêve s'empare de la réalité et s'y complaît. C'est là aussi que l'on trouve des ruelles étroites, blanches, silencieuses, bordées d'humbles maisons et de hautes murailles que dépassent les panaches des peupliers et les têtes des tilleuls. De loin en loin, on y voit passer une femme du peuple en mantelet de coton ou un prêtre portant un bréviaire sous le bras. A toute heure, le carillon chante et répand dans l'atmosphère une grave monotonie. On éprouve quelque chose de particulier, un besoin de méditation, une disposition au travail, une aspiration à la paix, dans cette ville de séminaristes, de traditions naïves, de jeunes filles pâles et blondes, et de vieilles femmes qui allument encore, le samedi soir, une chandelle à la Vierge devant les petites chapelles qui sont au-dessus des portes.

L'hôtel Marcellis était situé derrière l'archevêché, dans un endroit tellement désert qu'une chèvre y broutait l'herbe et qu'un grand coq s'y promenait majestueusement au milieu de ses poules. La porte d'entrée, en chêne massif, constellée de clous, s'enfonçait dans l'angle du coude d'une rue, formant impasse d'un côté; à droite et à gauche de cette porte, se déployaient les deux ailes d'un grand bâtiment datant du XVII^e^ siècle; tout y était antique et solennel : la ferraille enchevêtrée du balcon, les lourds linteaux des croisées, et les quatorze fenêtres de façade, derrière lesquelles on voyait des volets de bois doré. Les magnificences sévères de l'intérieur devaient porter au recueillement, à l'étude ou au sommeil, suivant l'âge et les goûts de ceux qui étaient destinés à vivre dans un tel milieu. Il y avait au rez-de-chaussée une enfilade vraiment princière de six salons, tapissés de vieux cuir et meublés de chêne, de gobelins, de lustres, de faïences, de cuivres repoussés; les appartements du premier étage étaient séparés par une galerie de tableaux signés des plus grands noms de l'école flamande. Les deux ailes en retour de l'habitation donnaient par derrière sur une cour, au bout de laquelle commençait un vaste jardin, sombre et aligné, dessiné dans le même style que la maison, avec une pièce d'eau

Digitized by Google

verdâtre, des arbres taillés à tête et des statues envahies par la mousse et le lierre.

Dans ce cadre qui semblait fait exprès pour la misanthropie, se tenait fort à l'aise et tout à fait chez soi, de père en fils, depuis deux siècles, une famille de patriciens flamands, renouvelée d'âge en âge et que l'on eût pourtant juré être toujours la même. Quand un comte et une comtesse de Marcellis avaient fini de vivre, leurs effigies allaient prendre place à côté des aïeux, dont les portraits décoraient une galerie historique particulière, commencée par Van Dyck et continuée de nos jours par Leys; puis, un nouveau comte et une nouvelle comtesse de Marcellis continuaient les précédents et en conservaient tellement les traditions, les vêtements, la coiffure et le type, que l'on croyait voir des portraits sortis de leurs cadres et jouant au revenant.

Cette famille partageait son temps entre la maison de Malines et le domaine seigneurial de Ploegenhove (château des Charrues), un château très noble, très vieux, très imposant, masse de pierres rougeâtres et bitumineuses, dont les tourelles passaient çà et là à travers les rameaux d'un parc sombre et séculaire. Autour du parc s'étendaient des prés, des champs, des terres labourables, des vergers et des fermes, le tout d'une contenance d'un millier d'hectares. Les comtes de Marcellis ne faisaient point là leur résidence d'été. Ils considéraient ce domaine comme leur chasse et leur but de promenade de chaque jour et en toute saison. Cette étendue de terres était cultivée par des tenanciers, aux risques et périls du maître, qui y portait l'intérêt et le coup d'œil soigneux du gentilhomme campagnard. C'était là le motif des allées et venues continuelles de Malines à Ploegenhove. Le trajet, du reste, n'était que d'une demi-lieue. Ce but et ces soins répandaient beaucoup d'intérêt sur l'existence des comtes de Marcellis, et ils tenaient à cette tradition de famille, saine et respectable.

En face de l'encoignure où s'enfonçait la grande porte de l'hôtel de Marcellis, on voyait une petite maison qui avait

Digitized by Google

toute la couleur locale du terroir. Qui rêve de Malines se représente cette maison : une étroite porte cintrée, surmontée d'une chapelle, une fenêtre au vitrage de plomb au rez-de-chaussée, deux à l'étage; la façade soutenue par de grosses solives, le seuil sablé, un pot de giroflée sur la fenêtre. C'était l'habitation d'un ouvrier tourneur nommé Christiaens.

La femme du tourneur était blanchisseuse. Lisken, leur fille, passait des journées entières, derrière son petit rideau, à admirer son voisin d'en face, le chevalier Pierre, fils unique du comte de Marcellis, plus âgé qu'elle de sept ans. Il était tour à tour son idéal ou son thème de philosophie amère. C'est ainsi que la vie s'apprend en partie double : étonnement, comparaison. Elle, assise l'hiver sur le pas de sa porte, exposée à toutes les intempéries; lui, garanti comme une relique de la moindre goutte de pluie, du plus léger coup de vent. Elle, envoyée avant l'âge de cinq ans à l'autre bout de la ville faire les commissions du ménage, cherchant l'eau dans une cruche trop lourde, portant le pain qui échappait à son bras, suant sang et eau sous le panier de linge qu'elle aidait sa mère à manier le samedi; lui, n'accomplissant sa promenade qu'accompagné, escorté, gardé selon son âge et la saison : après la nourrice, la bonne, puis la gouvernante et le précepteur; sitôt le mauvais temps, le grand carrosse; par les beaux jours, le cheval et le groom. Elle, chaussée de petits sabots; lui, ayant appris à marcher avec des souliers de soie. Elle, ayant beau être sage et faire dévotement sa prière du soir, ne recevant d'autre faveur de saint Nicolas que le portrait de ce saint en pain d'épice; lui, rangeant ce jour-là derrière les vitres de l'hôtel d'innombrables et somptueux jouets, tellement que le tourneur disait à sa femme : « Il y aurait là de quoi vivre une année ! » Elle, habillée à sa première communion par la charité de la paroisse et passant cette journée seule avec ses parents; lui, revêtu d'un costume fait à Bruxelles, orné d'une montre à breloques, heros d'un dîner de cinquante personnes, donné dans le grand salon et

Digitized by Google

prolongé à la lueur des lustres, ce que l'on peut appeler un festin. Lui, ne désirant jamais rien, parce que la fortune se tenait toujours là, les mains pleines, prête à prévenir ses vœux ; elle, n'osant rien désirer au monde, parce qu'elle savait qu'à la pauvreté tout est interdit.

C'est par la différence des sexes que Pierre fut le poème de sa petite voisine. L'analyse de la destinée d'une jeune fille riche lui eût appris l'envie. La contemplation de ce jeune voisin lui enseigna ce que c'est que d'admirer, parce qu'entre fille et garçon il y a l'émotion cachée, l'instinct mystérieux. Elle était touchée quand il collait ses images sur les fenêtres ou rangeait en bataille ses soldats de plomb, pour les lui montrer. Elle guettait ses sorties, parce qu'il soulevait son chapeau en passant devant la porte du tourneur. Un jour qu'il montait un petit poney, il laissa tomber sa cravache ; Lise la ramassa et courut jusqu'à ce qu'elle eût atteint le cheval ; tout essoufflée, elle tendit la cravache à Pierre, qui la salua en disant : « Merci, mademoiselle! » Elle avait alors dix ans et lui dix-sept ; elle devint toute pâle et se sentit très heureuse avec une grande envie de pleurer. Leur enfance n'eut pas d'autres rapports, mais leurs vies marchaient côte à côte, séparées seulement par une rue de huit mètres, avec cette différence que Lise contemplait Pierre et que Pierre apercevait Lise à peine. Elle connaissait ses habitudes depuis son lever jusqu'à son coucher. Si elle restait deux heures sans l'entrevoir, inquiète et agitée, elle se disait : « Mais où reste-t-il donc? » Les jours où elle le manquait tout à fait, elle était taciturne et ne mangeait pas. Quelquefois, la femme du tourneur, causant sur le pas de sa porte avec des voisines, leur faisait remarquer que Pierre de Marcellis devenait grand garçon, qu'il était beau, et que dans tout Malines il n'y avait pas un fils de famille ni plus noble, ni plus riche. Et voyez comment est fait l'esprit féminin : s'il se fût agi d'une demoiselle, au lieu de qualités, les commères du quartier ne lui eussent trouvé que des défauts ! Tous ces éloges, toutes ces fleurs offertes à son idole faisaient bondir le cœur de la petite Lise ; elle en pré-

Digitized by Google

levait sa part personnelle ; rendre justice à Pierre, c'était justifier l'engouement de sa pensée. Quand il fut mis au collège, Lise eut une fièvre intermittente que le médecin attribua à la croissance ; elle se remit pour attendre patiemment les jours de sortie. Au bout de l'année, Pierre, qui était entré en quatrième, revint chargé de prix, car il démentait sa race, donnait la préférence aux livres sur les chevaux et les chiens, et avait le désir de s'instruire aussi bien qu'un fils de bourgeois. Lise eut un accès de folie joyeuse, comme si quelque chose de cette gloire lui appartenait, et elle demanda si instamment à fréquenter une école, que ses parents, surpris et charmés, firent le sacrifice de lui faire donner de l'éducation. Sans formuler aucun plan, elle nourrissait l'illusion d'un rapprochement, du moins intellectuel, avec le fils du grand seigneur. Elle fut très fière quand elle parvint à tenir les comptes de son père et de sa mère, et qu'elle put lire le dimanche au lieu de bâiller en surveillant la soupe.

Pierre fut encore le lauréat de la troisième, de la seconde, de la rhétorique, et enfin obtint le grand prix de philosophie. Mais il ignorait tout à fait que les pas de sa petite voisine suivaient les siens dans le domaine de l'instruction, comme aux sphères éthérées l'humble satellite gravite dans l'orbite de l'astre resplendissant.

A vingt ans, le jeune docteur en droit rentra au logis paternel, et alors pour Lise commença une série de battements de cœur à propos d'un rideau écarté, de pâleurs en voyant s'ouvrir la porte de l hôtel, de veilles à guetter le soir le mouvement des ombres sur les rideaux. Mais ce furent toutes émotions sans réciprocité. Aux yeux de Pierre, Lise était quelque chose faisant partie de la maison d'en face ; pas davantage. Il ne s'était jamais préoccupé ni de sa présence, ni de ses habitudes. Elle n'en aurait pas osé demander tant. Contempler était tout l'amour pour cette humble nature, et cet acte d'adoration perpétuelle lui suffit jusqu'au jour où Pierre se maria.

Pierre épousa une fille de bonne maison, son égale en tous

Digitized by Google

points, choisie d'après ce poids et cette mesure que les familles de l'aristocratie tiennent en réserve parmi leurs archives pour la rédaction des contrats de mariage. L'époux avait vingt-deux ans, l'épouse dix-neuf ; chacun traînait le nom d'un village à la remorque de ses titres et qualités ; chacun apportait en dot une terre et des espérances, représentées par des parents qui avaient même vieillesse et même valeur ; tout était équilibré, précis, prévu, correct. Le hasard, ce dieu des prolétaires, intervint pourtant d'une façon miraculeuse et s'invita à la noce : les mariés s'aimaient.

Cette noce brilla comme l'éclair et tomba comme la foudre au milieu de la contemplation de la petite Lise. Rien n'en avait transpiré, les arrangements s'étaient faits entre les grands-parents depuis des années, et trois mois avaient été accordés aux jeunes gens pour se préparer à se marier avec ou sans amour. Le hasard eut pitié de leur jeunesse, de leur beauté, de leur bonne foi et permit qu'ils s'aimassent. Lise, qui ne connaissait de cette maison que la vie extérieure, ignorait l'événement en préparation. Les fenêtres ne laissèrent rien deviner et les murs conservèrent leur impénétrabilité.

Un matin, qu'elle repassait, debout devant sa table, en guettant, par un coin soulevé du rideau, le moment où Pierre ouvrait sa fenêtre après avoir achevé sa toilette, moment qui marquait le premier battement de cœur de la journée de Lisken, ne voilà-t-il pas qu'il se fait toute une rumeur dans la rue. Les voisins courent aux portes et aux fenêtres. La porte de l'hôtel de Marcellis s'ouvre à deux battants ; la livrée paraît en grande tenue et en gants blancs ; le suisse avec sa hallebarde, le chasseur avec son plumet. Dans la cour, on voit tourner trois ou quatre brillants équipages ; le plus beau s'arrête devant le perron ; les chevaux ont des rosettes blanches ; il y en a partout, même au chapeau du cocher. Pierre paraît : il est vêtu de noir avec une cravate et des gants blancs ; il met dans la voiture un énorme bouquet de fleurs d'oranger, puis il y monte lui-même. Les chevaux piaffent, la voiture part. Le comte et la comtesse se placent

Digitized by Google

dans la voiture suivante ; d'autres personnes prennent les voitures de réserve ; puis tout le cortège se met en route, et de bouche en bouche circule la nouvelle que le chevalier Pierre va chercher sa fiancée pour la conduire à l'autel.

Au lieu d'un battement de cœur matinal, ce fut un coup de marteau qui tomba sur la poitrine de Lisken. Elle suivit machinalement la foule qui escortait les équipages. Dans la rue Notre-Dame, le cortège s'arrêta et l'épousée prit place dans la voiture du comte de Marcellis. Lise, mêlée aux curieux, entra dans l'église de Saint-Rombaut et vit Pierre agenouillé au pied de l'autel à côté d'une jeune et belle personne, couverte d'un long voile : ils recevaient la bénédiction nuptiale.

Lise rentra tranquillement chez elle et ne regarda même pas la Dyle. Pendant le trajet de l'église jusqu'à sa maison, ses yeux se portèrent sur des objets insignifiants. Elle fixa longtemps une toupie que faisait tourner un gamin à l'aide d'un petit fouet : elle sentait le mouvement de rotation se répercuter aux tempes ; elle compta les losanges d'un trottoir d'asphalte, pendant qu'une femme de son voisinage évaluait la fortune de la nouvelle comtesse. Elle avait mal à la gorge et aux yeux, et les objets les plus proches lui paraissaient placés à une grande distance. Cependant elle reprit son repassage où elle l'avait laissé et se mit à table pour dîner, mais les aliments lui furent amers. De temps en temps, elle regardait, par habitude, la maison d'en face ; mais les heures passèrent et les fenêtres ne s'ouvrirent plus, car le chevalier ne revint pas, il était allé faire son voyage de noces.

Qui ne connaît les angoisses de la première nuit qui suit la mort d'un être chéri que la terre recouvre à jamais ! Le sommeil nous berce de quart d'heure en quart d'heure, un rêve perfide nous sourit, mais nous avons le pressentiment de l'ironie cachée sous ces mensonges, et tout à coup un battement de cœur nous éveille et la sueur baigne nos membres frissonnants ! Telle fut la nuit, tel fut le réveil de Lise.

Renoncer au jour le jour à une habitude qui, venue au

Digitized by Google

jour le jour, s'est faite passion, est ce qu'il y a de plus difficile au monde !

A partir de ce moment, Lisken n'eut plus de santé et les couleurs se retirèrent de ses joues. Le soleil de la jeunesse, qui faisait resplendir sa beauté rose et blonde, fut remplacé par une espèce de clair de lune. On aurait composé une ballade allemande sur la cadence monotone de son fer à repasser retombant lourdement sur le linge qui fumait. Elle ne voulut jamais aller ni à la danse ni aux kermesses et continua à vivre des émotions que lui envoyait la maison d'en face. Hélas ! qu'elles étaient différentes et douloureuses maintenant ! Après un voyage de six semaines, le jeune couple était revenu, et la fenêtre de Pierre s'ouvrait comme jadis ; mais derrière lui, dans l'ombre de cette chambre à coucher, paraissait la figure de sa femme ; quand il sortait pour la promenade, elle s'appuyait à son bras, et lui, absorbé dans sa joie, la regardant dans les yeux, oubliait bien souvent de soulever son chapeau devant la demeure de Christiaens. Ils faisaient en passant des courses à cheval. Le soir, en revenant à pied de Ploegenhove, ils rapportaient une grosse gerbe de fleurs. Le dimanche, pour aller à la messe, Pierre tenait le livre de sa femme. Quand ils montaient à leur chambre, l'été, la fenêtre restait ouverte, et Lise les entendait causer et rire. Les domestiques disaient que c'était plaisir de voir un pareil ménage. Bientôt on parla de l'espérance d'un enfant. Il y avait, tout au bout de l'aile droite, un petit balcon dont la ferraille, formée de têtes d'anges et d'étoiles, faisait un renflement assez éloigné de la fenêtre pour y placer une chaise ; on mit au-dessus de cette fenêtre, qui était celle d'un tout petit boudoir incrusté de nacre et de cuivre, une tente de coutil, et chaque matin la jeune comtesse vint s'asseoir là et coudre sa layette.

Les parents de Lise ne pénétrèrent rien du secret de leur fille ; seulement, la pauvre mère s'aperçut que la rose rose était devenue une rose blanche, abattue par la pluie. Jadis Lise chantait en travaillant ; maintenant résonnait dans sa

Digitized by Google

poitrine le chant terrible qui, à dix-huit ans, annonce la mort : elle toussait.

Pauvre enfant, tirée de son ignorance par un coup de foudre ! A cette heure, elle savait ce que veut dire aimer. Elle connaissait l'amour, comme les misérables connaissent la fortune : un char brillant que l'on voit passer dans le lointain et qui ne peut que nous écraser !

Elle avait l'air d'une sainte vierge de cire. Depuis ce saisissement immense, plus une goutte de sang ne paraissait sous sa peau. Ses longues mains fluettes n'appartenaient déjà plus à ce monde. Ses cheveux devenaient secs et raides, son œil avait souvent de la fixité. Elle répondait par des mots brefs. Des sueurs nocturnes l'épuisaient, l'insomnie était son état habituel ; quelquefois, pendant la journée, il lui arrivait de s'endormir presque debout, mais elle était bientôt réveillée par un soubresaut et un craquement affreux de la nuque. La tristesse, qui donne la mort, enveloppait ce jeune être comme la toile tissée par l'araignée enveloppe la mouche. Les maladies sans nom sont sans remède. Les commères du quartier disaient : « La fille de Christiaens a les pâles couleurs. » Enfin, un jour, le médecin dit à la mère de Lisken : « A moins d'un changement, d'un miracle, elle n'ira pas plus loin que l'automne. »

II

Le miracle arriva : un changement universel et terrible ! Un fléau s'abattit sur la ville de Malines, le choléra y sévit à l'état d'épidémie, promenant son niveau égalitaire de quartier en quartier, de rue en rue. Il montait, montait, avec la fatalité de tout élément déchaîné, chez les pauvres d'abord, chez les riches ensuite, du seuil au faîte ! La ville ressemblait

Digitized by Google

à un désert; les grands hôtels se fermaient, les riches partaient pour leurs terres, châteaux ou sépulcres. Les pauvres mouraient ou ils se couchaient.

La rue où est situé l'hôtel de Marcellis fut décimée. La famille avait résolu d'aller en Italie,et l'on préparait tout pour le départ, quand le vieux comte et sa femme, atteints presque en même temps, moururent à vingt-quatre heures de distance. La jeune comtesse, frappée de terreur, mit prématurément un fils au monde et trois jours après mourut du choléra. Puis, le fléau tourna autour du berceau et dédaigna le frêle nouveau-né pour aller prendre le vieux domestique qui avait élevé le comte Pierre. Une seconde fois, le salon d'honneur fut transformé en chapelle ardente, deux cercueils y attendaient le clergé ; la porte de la rue était ouverte, les médecins et les gens qui s'occupaient des apprêts funèbres entraient et sortaient continuellement ; les voisins épouvantés regardaient de loin, on se racontait les détails les plus navrants : « Le comte Pierre avait soigné ses parents, sa femme, son domestique jusqu'à la dernière heure, sans que son courage, au milieu de si horribles fatigues, se démentît une minute ; mais, quand la jeune comtesse expira, il tomba lui-même comme une masse au pied du lit, sourd à toutes les paroles, à tous les conseils. On pouvait s'attendre à le voir bientôt atteint; son mutisme, son atonie étaient-ils des symptômes d'aliénation mentale ? Un médecin dévoué, une sœur de charité veillaient sur ce morne désespoir et attendaient l'instant où le comte se relèverait, comme le cheval abattu qui tout à coup s'emporte pour aller tomber mort à quelques pas plus loin. Il n'y avait plus de service régulier dans la maison ; les chambres étaient ouvertes, les domestiques avaient fui, quelques mercenaires les remplaçaient à prix d'or ; le nouveau-né, que devaient entourer tant de soins, vagissait seul dans son berceau, abandonné même de sa nourrice. On ne trouvait pas une femme qui consentît à nourrir cet enfant imprégné de mort ; pas une servante qui osât le toucher ; on allait voir de temps en temps s'il était

Digitized by Google

trépassé ; dans tous les cas, il ne pouvait vivre que peu de jours, et c'était peine perdue que de se dévouer pour le sauver. » Ces bruits, augmentés de commentaires et défigurés par l'exagération, avaient pris les proportions d'une histoire fantastique, et l'heureuse demeure d'hier n'était plus qu'un lazaret...

En écoutant ces choses, Lise levait de temps en temps un œil mélancolique vers cette maison d'où sa pensée n'était jamais sortie, où ses pas n'avaient jamais pénétré. La fenêtre, objet de ses joies éphémères, était entr'ouverte; on avait oublié d'éteindre le cierge funèbre qui jetait de grandes lueurs blafardes sur les rideaux. Les deux enterrements devaient avoir lieu le lendemain. Reverrait-elle jamais le comte Pierre? Où était-il en ce moment ? Quel serait son sort ? Au sortir de cette crise, il demanderait peut-être son fils,... et quelle serait la réponse ?

Je ne sais quel feu de l'âme resplendit tout à coup dans les yeux de la pauvre fille et ralluma sa vie presque éteinte. Sa taille alanguie se redressa et elle sortit de son abattement, tête haute, attitude ferme, comme on dépouille un vêtement déguenillé pour paraître sous une forme splendide. Elle était cependant rudement éprouvée, et toute seule dans son humble maison. Père et mère avaient succombé ; penchée sur eux, elle avait attendu son tour ; sa robe noire était une robe d'orpheline ; mais la destinée l'avait marquée pour la phtisie ou le martyre ; et le choléra n'avait pas osé la prendre.

L'obscurité tombait par une soirée d'octobre déjà froide. Lise ferma la porte de sa maison déserte et traversa la rue. Il aurait peut-être fallu moins de résolution pour traverser les mers. Cependant, sa personne ne trahissait ni incertitude, ni surexcitation. Calme, elle franchit le seuil de cette maison que son cœur habitait depuis seize années. Elle passa devant la chapelle ardente où étaient les cercueils gardés par un vieux prêtre en prières. Elle monta le grand escalier. Elle connaissait si bien le chemin de la chambre où elle allait ! Personne ne la remarqua. On supposa qu'elle était de la

Digitized by Google

maison. Elle ouvrit une porte sur le premier palier.... C'était la chambre du comte Pierre de Marcellis.

Là était morte la jeune comtesse. Le désordre qui accompagne les catastrophes y régnait dans toute son horreur. La désolation des lieux où la mort vient de passer, vous saisissait ; le malheur avait mis sur toutes choses sa touche puissante ; le lit défait, souillé, hideux à voir sous ses grands rideaux de velours vert ; des fioles, des potions, des cuillers, du linge déchiré, des tiroirs ouverts et bouleversés pour la toilette de l'ensevelissement ; une table transformée en autel ; des pantoufles rouges à côté du crucifix ; le cierge bénit brûlé jusqu'au bord du chandelier ; une aiguière sur un fauteuil ; un chapeau d'homme et une cravache sur une chaise ; puis, derniers souvenirs de la vie heureuse, des livres, des albums, une toilette duchesse, une corbeille enrubannée contenant les somptuosités de la layette, le peignoir garni de dentelles qui attendait le lever de la jeune mère, tout cela dans une atmosphère sinistre, l'envahissement des ténèbres prêtant des formes bizarres à ce qui était déjà si épouvantable ; puis, cette odeur d'éther et de laudanum qui, dans les chambres mortuaires, persiste à lutter pendant si longtemps contre l'odeur de cadavre !

Mais où trouver l'enfant ?... Du côté du lit, on entendait de faibles plaintes, un gémissement sifflait sous les rideaux. Lise les souleva ; dans un berceau vraiment royal, disparaissait sous le satin et la guipure le nouveau-né, luttant contre la mort.

La moitié de sa vie l'avait déjà quitté, car il n'avait plus de mère. Les autres l'oubliaient. Depuis trois jours, il avait reçu au baptême le nom d'Armand, chevalier de Marcellis ; l'unique héritier de deux fortunes princières allait pourtant expirer de faim et de froid, sans l'intervention d'une pauvre fille du peuple.

Elle vola à son secours, mais comment s'y prendre ?... Une vraie femme est-elle jamais embarrassée devant un malade ou un enfant ? La contagion s'échappait de ce lit, le fléau

Digitized by Google

empoisonnait l'air ; Lise n'y songea pas même. Il n'y a que les riches qui aient le droit de mettre la prudence au service de leur santé et de leur vertu. Quant aux pauvres, à la garde de Dieu ! — Lise s'empara du petit... Des baisers d'abord, première monnaie de l'âme, première offrande de la vie qui veut communiquer sa chaleur. Puis, elle le roula dans sa robe, l'appuya contre son sein. Mais la petite bouche de l'enfant cherchait avec désespoir ; ses lèvres étaient sèches, ses membres glacés dans ses langes. Tenant toujours l'enfant serré contre elle, obéissant bien plus à l'instinct qu'à la présence d'esprit, Lise se leva et chercha à s'orienter dans le bouleversement de cette grande chambre. Elle alluma deux bougies. La vue de quelques bûches à côté de la haute cheminée, la remplit de joie ; elle put allumer le feu. Elle éprouvait les sensations d'un naufragé qui fait des découvertes dans une île déserte. Elle mit chauffer un peu d'eau dans une tasse et eut un sourire en découvrant du sucre au fond d'un sucrier, et sur une table, une croûte de pain durci, laissée là sans doute par la garde-malade. Installée devant le feu, elle commença par défaire les maillots de l'enfant et les remplaça par des langes propres. Ses plaintes s'apaisèrent, tandis que, sous l'action bienfaisante du feu, il étendait ses membres endoloris et bleuâtres. Elle prépara l'eau panée ; il but avec des soupirs qui ressemblaient à des sanglots ; puis, rendu à la vie, il s'endormit sur le sein de cette jeune fille qui, dans cette attitude et avec cette expression, représentait l'ange de la charité. Toute la nuit s'écoula ainsi, à le faire boire, à le réchauffer, à l'apaiser. Qui eût pu dire les pensées de Lisken et sa joie douloureuse !

Au petit jour, la porte s'ouvrit, le docteur Serjacobs, qui, tout en soignant le père, venait de se rappeler l'enfant, entra dans la chambre.

Le docteur était un flamand de l'autre siècle. Il avait un physique bonhomme auquel donnaient beaucoup de caractère l'œil de Mirabeau, la lèvre de Voltaire, la dernière canne à pomme d'or, la dernière perruque et le dernier habit couleur

Digitized by Google

tabac que les archives puissent enregistrer. Il soignait beaucoup de riches, afin de pouvoir soigner encore plus de pauvres. Sa popularité était immense, et son sans-gêne à l'égard des grands ne pouvait se comparer qu'au zèle qu'il mettait à soigner les petits. Il avait une singulière prédilection pour les réprouvés et les pécheresses, mais l'austérité de ses mœurs donnait à cette indulgence, qui s'exprimait pourtant quelquefois en termes rabelaisiens, un caractère évangélique. Il connaissait tous les états civils réguliers et irréguliers, et savait plus de secrets que tous les confesseurs réunis de la ville. Il parlait de tout et ne trahissait jamais rien. Il appelait depuis trois générations les enfants par leur nom de baptême. C'était à faire croire qu'il n'y avait qu'un unique médecin à Malines. Il ne lui était pas arrivé depuis dix ans de dormir une nuit complète par semaine, et son dîner lui serait resté sur l'estomac, si un bon petit coup de sonnette ne fût venu l'engager à le laisser refroidir. Ce docteur était tellement humoristique, paradoxal et ironique, sans pourtant se démentir jamais, qu'il était impossible de lui assigner une opinion politique ou religieuse, car il raillait également la royauté qu'il appelait moisissure, et la république qu'il nommait raisin vert, les dévots chez lesquels il citait Tartufe, et les libres penseurs auxquels il demandait la liberté de croire en Dieu. Il parlait flamand aux aristocrates pour les vexer, et demandait en français aux gamins qui jouaient aux billes dans la rue, s'ils auraient des prix à l'école.

Debout dans la pénombre, le docteur examinait, sans la reconnaître, cette jeune fille assise devant le feu, la tête inclinée sur la poitrine et retenant l'enfant dans un berceau formé de ses deux mains nouées.

— Lisken, dit-il tout à coup avec la plus grande stupéfaction, pourquoi êtes-vous ici ? Où est la nourrice ?

Lise connaissait intimement le docteur Serjacobs, qui l'avait mise au monde et qui venait de donner ses soins au tourneur et à sa femme pendant l'épidémie. Elle lui raconta qu'ayant entendu dire ce qui se passait à l'hôtel de Marcellis:

Digitized by Google

l'abandon, la terreur qui y régnaient, le départ des domestiques, la fuite de la nourrice; elle avait pensé au pauvre petit enfant qui était peut-être seul dans son berceau, qu'elle avait pénétré dans la maison sans trop se rendre compte du secours qu'elle y pourrait porter; puis, qu'elle avait trouvé l'enfant se mourant d'inanition, l'avait réchauffé, nourri : il dormait maintenant sur ses genoux du doux sommeil réparateur.

— Bien, ma fille; vous avez fait justement ce qu'il fallait faire. Il faut continuer maintenant jusqu'à ce que nous ayons une nourrice. Aurez-vous le courage de rester ici pendant quelques jours ?

Une espèce de sourire passa sur le mélancolique visage de Lisken.

— Allons, c'est très bien ! Que diable, il faut s'aider les uns les autres. Vous voyez que les contagions n'osent pas toucher ceux qui s'en moquent, puisque me voilà avec mes soixante-cinq ans. Saurez-vous faire la toilette de l'enfant ?

— Je crois qu'avec un peu de patience j'en viendrai à bout.

— Supposez tout simplement que c'est le vôtre, et vous vous tirerez joliment d'affaire. Tenez, le voilà qui s'éveille.

En effet, le pauvre nouveau-né criait et cherchait le sein d'une nourrice. Le docteur fabriqua une espèce de biberon avec un morceau de toile, le trempa d'eau sucrée, et, pendant que l'enfant s'apaisait, Lise le déshabilla de ses petites mains blanches et adroites, le soumettant à ces caresses et à ces frottements qui constituent la toilette à cet âge. Puis elle chauffa des langes, un bon maillot de laine, et, soutenue par les conseils du docteur, s'acquitta de son devoir d'une façon qui eût fait honneur à la plus habile nourrice.

— Ce n'est pas à moi que l'on viendra chanter que les femmes sont faites pour être avocats ou députés, grommela le vieux docteur. Nourrices, garde-malades, maîtresses d'école, à la bonne heure! Est-ce que vous ne tombez pas de fatigue après cette nuit blanche ?

— Je viens de veiller mon père et ma mère pendant vingt nuits; j'ai désappris de dormir.

Digitized by Google

— Oui, je sais; les pauvres gens désapprennent tout ce qui est bon, comme n'étant pas leur lot. — Hein! quelle bagarre dans cette maison? Il est vrai que j'en ai vu bien d'autres. — Maintenant je vais chercher un domestique qui apportera un déjeuner pour vous et une boisson convenable pour l'enfant; le plus pressé était de ne pas le laisser mourir cette nuit, et c'est ce que vous avez fait. J'aviserai ensuite à vous faire changer de chambre; mais il n'y a plus personne qui commande ici; on ne peut tirer une parole du maître de la maison, et c'est aujourd'hui l'enterrement; il l'aura rude! Je vais voir ce qu'il y a à faire. Attendez-moi, et ne bougez pas.

Le docteur sortit et, bientôt après, envoya à Lise une tasse de café, du pain, et ce qu'il fallait pour préparer l'alimentation artificielle de l'enfant.

Il revint lui-même deux heures plus tard, traînant par le bras une espèce de momie, quelque chose de desséché et d'empaillé, produit du célibat et de la province, une grande tante du comte Pierre, mademoiselle la baronne de Meerbeeke.

— Vous dites, chère demoiselle, n'avoir plus ni bras ni jambes. Cela se conçoit. Soixante-six ans, un peu de paralysie, le contre-coup de tous ces désastres. Mais tout s'arrangera très bien, puisqu'il ne nous faut qu'une tête. Plus vous êtes squelette, exsangue, moins le choléra vous atteindra; il ne saurait où mordre. Il faut quelqu'un pour refaire la maison, donner des ordres, représenter un gouvernement quelconque. J'ai naturellement songé à la plus proche parente. Il n'y a plus personne à qui s'adresser ici. C'est un foyer de peste qui fait fuir tout le monde.

La vieille demoiselle, qui avait obéi toute sa vie aux devoirs de convenance, ne recula pas devant ce devoir de cœur. C'était une bonne âme, pétrie de compassion et de dévouement.

Elle s'assit au milieu du désordre de la chambre mortuaire sans manifester aucune répugnance.

— Vous dites que je dois rester ici, docteur? Je ferai cer-

Digitized by Google

tainement, dans un si grand malheur, tout ce qu'exigera l'intérêt de ma famille.

— Très bien. Je vous ai toujours vue obéissante et dévouée ; c'est pourquoi j'ai songé à vous. Je n'ai pas oublié qu'à vingt ans vous avez sacrifié votre inclination pour augmenter la fortune de votre frère.

— Quand on veut qu'un arbre reste droit et fort, il faut en retrancher des branches.

— Maudit droit d'aînesse qui montre encore ses cornes malgré tant de coups de hache !

— Docteur !

— C'est juste. Le moment est mal choisi pour sortir de notre sujet. — Donc, vous vous installez ici, vous prenez les rênes du gouvernement, vous donnez des ordres, vous remontez la maison, car tout le personnel s'est enfui ; vous faites blanchir, savonner ; non, plutôt gratter, peindre ces appartements empestés. Il faut que l'on arrache les rideaux et les draperies au plus vite et que l'on fasse des fumigations. Nous commençons par emporter l'enfant dans l'autre aile ; il y a là pour lui une très bonne chambre donnant sur le jardin et, tout à côté, un appartement assez vaste pour que vous l'habitiez.

La vieille tante mit ses lunettes pour examiner l'enfant.

— Pauvre petit ! pourvu qu'il survive ! C'est mon seul arrière-neveu, l'héritier de toute ma fortune. Tel que vous le voyez, il est cependant le représentant des deux noms les plus nobles de toute la province et de trois fortunes princières!

— Qu'une bonne nourrice serait mieux son fait !

— Cette jeune fille n'est-elle pas sa nourrice ?

— Pas du tout. C'est une nourrice artificielle, la voisine d'en face qui, par humanité, affronte ici la mort sans avoir l'air d'y songer. Votre arrière-neveu serait déjà parmi les trépassés sans la présence d'esprit et les soins de cette bonne fille. Nous n'aurions pas trouvé une sœur de charité pour faire ce qu'elle fait. L'état de nourrice, même artificielle, leur paraît sacrilège.

Digitized by Google

— Docteur ! Docteur !

— Tout cela n'empêche pas que nous soyons ici dans un air empesté. Il est vrai que vous et moi nous sommes assurés contre l'incendie, vous, faute de combustible, moi, pour avoir vécu dans le feu. Lisken vient de perdre père et mère du choléra, qui l'a laissée intacte. Reste le petit, mais, né dans un air miasmatique, il est possible qu'il saura y nager comme le poisson dans l'eau.

— Et mon malheureux neveu, le comte Pierre de Marcellis, comment va-t-il ?

— Comme l'on va en pareil cas. L'âme n'est plus dans le corps, pour le moment, mais cela reviendra. La journée sera très fatigante; il n'y a pas de quoi rire de conduire des morts au cimetière par ce temps d'octobre. Le brouillard tombe en pluie fine, c'est comme un fait exprès. Il va falloir rouvrir le caveau où il a vu descendre père et mère, il y a à peine quinze jours ! Aussi, il est tellement habitué aux morts qu'il ne veut plus entendre parler des vivants. Je lui ai proposé, hier soir, de venir embrasser son fils; il s'est caché la figure dans les mains en faisant des signes d'horreur. Alors, j'ai songé à venir vous chercher.

— Vous avez fort bien fait. Mais procédons à mon installation dans l'autre aile. Y a-t-il quelqu'un pour faire mon service ?

— Votre femme de chambre et votre vieux domestique. En bas, nous avons une demi-douzaine de domestiques de louage, obtenus à prix d'or.

On procéda aussitôt au déménagement. Lise roula l'enfant dans une grande palatine d'hermine trouvée au fond d'une armoire. La baronne de Meerbeeke prit le bras du docteur et ils gagnèrent ainsi des appartements plus salubres, à l'extrémité d'un long corridor qui traversait toute la maison.

La vieille demoiselle se trouva assez bien installée et se promit de l'être encore mieux quand elle aurait fait venir quelques meubles dont elle avait l'habitude. Ses serviteurs lui prouvèrent leur attachement, en s'associant à ses nouvelles

Digitized by Google

destinées. Un petit parloir séparait sa chambre de celle qu'occupa Lise avec le petit Armand. Le docteur envoya un biberon et une nourriture convenable. Vers onze heures, les cloches sonnèrent pour l'enterrement de la jeune comtesse; on entendit s'ébranler le funèbre cortège, et Lise eut le frisson toute la journée, en se représentant ce que devait éprouver le malheureux comte Pierre et en se demandant s'il pourrait y résister.

Ce ne fut que le troisième jour que le docteur put décider le jeune père à venir voir son fils.

Lise eut peine à reconnaître le héros de ses jeunes années. Ce grand deuil, cette pâleur, cette consternation faisaient du comte Pierre un homme qui devait inspirer l'intérêt et le respect dû aux grandes douleurs. L'abattement avait succédé à l'exaspération, la prostration aux crises. Absorbé par son désespoir, il ne regardait qu'en lui-même; les objets extérieurs le fatiguaient et le tourmentaient. Il ne s'informa pas même pourquoi sa vieille tante se trouvait chez lui et il s'en serait allé sans regarder le petit Armand, si le docteur n'eût dit à Lise de le lui présenter.

Intimidée par l'air sombre du comte, confuse au souvenir des souffrances qu'elle avait éprouvées pour lui sans qu'il s'en doutât, la jeune fille fit quelques pas et tourna le visage de l'enfant vers Pierre. Il y a des situations qui défient toutes les bizarreries du rêve : avoir franchi, sans aucune espèce de transition, le seuil de cette demeure, pour venir y remplacer la mère; jouer un rôle dans sa vie à lui, tenir en mains ce qu'il avait de plus précieux au monde ; du martyre de l'amour passif passer tout à coup à l'héroïsme de l'amour qui se dévoue!... Lise n'osa pas regarder le comte, mais pas un pli de sa physionomie ne lui échappa. Il avait beaucoup pleuré, il avait les paupières rougies, les joues pâles et les coins de la bouche affaissés. Il dit quelques paroles indécises et banales, et Lise reconnut cette voix qu'elle n'avait guère entendue. Il ne s'aperçut pas même qu'elle fût Lisken Christiaens; savait-il qu'il y eût une Lisken Christiaens au monde?

Digitized by Google

III

Le choléra fut bientôt en pleine décroissance à Malines, et tout reprit son train accoutumé dans l'hôtel, mais au milieu d'un silence de deuil, car dans les maisons où la mort vient de passer, on a une manière de parler et de marcher particulière ; ni bruit de voix, ni bruit de pas ne troublent la solennité des souvenirs.

On ferma et abandonna tous les appartements du côté de la rue, pour occuper ceux qui donnaient sur le jardin. Pierre habita un côté du rez-de-chaussée formant une aile en retour; la baronne de Meerbeeke resta à l'étage avec son arrière-petit-neveu. De ses fenêtres, Lise pouvait voir ce qui se passait chez Pierre. Hélas ! il n'avait plus d'habitudes, plus même le souci de tirer un rideau pour se préserver du soleil; il n'interrogeait plus l'horizon ; que lui importait le beau ou le mauvais temps ? Il ne sortait plus, ne recevait plus personne et ne lisait pas même un journal.

Cependant, il avait été impossible, n'importe à quel prix, d'obtenir une nourrice. Pas une ne voulait risquer sa vie au contact de l'enfant que l'on disait atteint du choléra. On chercha, mais aussi inutilement, une bonne et une gouvernante. Au bout de quinze jours de démarches infructueuses, le docteur crut devoir parler à Lise.

— Le petit ne vient pas mal, dit-il, et le voilà tout accoutumé à l'ararout et à l'eau d'orge. De votre côté, vous le maniez et le soignez comme toutes celles que la nature a faites pour cela. Ce serait grand dommage qu'il tombât en mauvaises mains. Voulez-vous rester et entreprendre de l'élever au biberon ?

Lise crut voir le ciel s'ouvrir.

— Certainement... oh ! certainement ; je suis seule au monde et libre de disposer de moi.

Digitized by Google

— Oui, même pour mourir, ce que vous avez joliment risqué depuis que vous êtes ici. Mais il n'y a rien de tel que de ne pas y songer. Je suis sûr que vous n'y avez pas pensé ?

— Je n'ai pensé qu'à Armand.

— Voici justement mademoiselle de Meerbeeke. — Mademoiselle, que diriez-vous si Lisken consentait à élever votre petit-neveu ?

— Je crois que ce serait le meilleur parti à prendre, et nous l'en récompenserions largement.

— Eh ! ce n'est pas cela qu'elle demande, dit le docteur un peu vivement. Il faut avoir du respect pour les pauvres gens qui se dévouent, et ne pas être toujours là une bourse à la main. — A partir de ce jour, je nomme mademoiselle Lise Christiaens nourrice, bonne et gouvernante du chevalier Armand de Marcellis.

La jeune fille serra l'enfant dans ses bras et mouilla son visage de larmes.

Puis, souriant au docteur et à la vieille tante, elle reprit le cours de ses fonctions avec l'activité calme de toute occupation qui est un vœu. Elle remplit la triple mission dont elle était chargée, ou plutôt elle la résuma en une seule; elle fut ce qu'est la mère suivant l'intention de la nature et l'exemple de l'Évangile; elle devina et accomplit tout ce que font les mères pauvres, servantes de leurs enfants et de leurs maris. La femme riche n'est qu'une mère manquée. Lise habillait le petit, préparait sa nourriture, le promenait au soleil dans le jardin; la nuit, elle avait le berceau sous les rideaux de son lit; elle apaisait ses plaintes par des caresses, des soins et des chansons : toutes nuits sans sommeil, mais qui eurent pour récompense le sourire qui, au bout de trois mois, dit à la mère : « Je te connais ! » L'enfant était son unique occupation, et elle se fût reproché comme une faute tout ce qui eût pu la distraire de ce souci de son choix. Cette préoccupation continuelle de l'œil et de l'ouïe, mise au service du cœur, fait arriver l'instinct maternel aux proportions du génie qui presse les causes et devine les moyens ; car l'enfant et la

Digitized by Google

mère se comprennent, se développent, se complètent et s'aiment simultanément. L'œuvre de vie ne s'arrête pas à la naissance; il serait trop facile de se croire mère au seuil de ce prologue du devoir ! L'allaitement, les veilles, la dentition, les premiers pas, les maladies, l'éducation, l'exemple, le sacrifice sans trêve ni merci, voilà la tâche à remplir. Appelle-t-on héros ou même soldat celui qui paye un remplaçant?

Armand n'était pas seulement sous l'œil de Lise; presque toujours dans ses bras, réchauffé par sa chaleur, consolé par sa voix, initié à toutes choses par son regard, il vivait de la vie de la jeune fille et faisait partie de sa personne. Tous deux portaient le grand deuil, et Lise se trouvait à l'aise sous cette livrée de la douleur des Marcellis. Le docteur lui avait ordonné de frapper chaque matin à la porte du comte pour lui montrer l'enfant; elle exécutait humblement cet ordre, mais le comte restait impassible, regardait froidement son fils, et au bout de cinq minutes faisait le geste de congé. Sa porte se refermait ensuite, il n'admettait aucune visite, se faisait servir dans son appartement et ne sortait pas.

IV

Il n'était question dans Malines que de cet homme devenu farouche et inabordable depuis la catastrophe qui avait ruiné son bonheur. Au récit de l'odyssée véritable succéda une nomenclature de faits étranges. Savait-on quelque chose, ou bien devinait-on ? On racontait des absurdités : plusieurs fois déjà, disait-on. le jeune comte avait pénétré dans le caveau funéraire et passé la nuit à côté du cercueil de sa jeune femme Il dormait dans le lit où elle avait expiré, et cherchait par tous les moyens imaginables à s'inoculer le fléau. Mais la

Digitized by Google

vie a des entêtements dérisoires et la santé s'acharne,comme un tourment de plus, dans ce concert infernal que font les éléments de bonheur changés en instruments de torture. Pierre avait voué une haine sans pitié à son enfant, et on eût tremblé de le voir dans ses mains. Il habitait une chambre tendue de noir. Plusieurs fois il avait tenté de s'empoisonner, mais, pris à trop forte dose, le poison restait inactif. Enfin, on racontait qu'au retour de ces funèbres veillées, le comte cherchait dans l'ivresse l'oubli de ses maux.

Les uns s'indignaient, les autres s'apitoyaient. M^lle^ de Meerbeeke imposa silence aux domestiques qui rapportaient ces ridicules propos et haussa les épaules. Pour l'honneur de la maison, Lise nia toutes ces histoires fantastiques, mais intérieurement elle avait de l'inquiétude, ayant eu plusieurs fois le sommeil troublé par des bruits inusités. De sa fenêtre, elle avait vue sur l'appartement du comte. Après minuit, quand tout dort, le moindre bruit devient perceptible, il lui semblait avoir entendu quelquefois ouvrir et fermer des portes. Obsédée par le souvenir de tout ce qui se disait, tourmentée par les rires des domestiques, elle luttait contre le sommeil, prêtant l'oreille au vent ou à la pluie, tremblant que ses chimères ne revêtissent des formes horribles. Comme elle s'éveillait régulièrement à la même heure, elle finit par se persuader qu'il se passait quelque chose de suivi, de certain, de fatal, et son insomnie périodique devint un véritable cauchemar. Cachée derrière son rideau, elle épiait les fenêtres du comte, incertaine si les lueurs qui s'y dessinaient étaient réelles ou produites par le trouble de son imagination. Les sons qui traversaient de temps en temps l'espace, étaient-ils rêve ou réalité? Pour triompher d'une vision, il faut toucher le fantôme; le raisonnement dit cela, la crainte enchaîne, le hasard est le libérateur.....

Ce hasard vint. Une nuit qu'elle avait vu la chambre du comte s'éclairer comme d'habitude et les portes s'ouvrir et se fermer, quelque chose d'inusité traversa la monotonie de ses appréhensions, quelque chose d'incroyable dans cette

Digitized by Google

maison en deuil, quelque chose de plus sinistre que les sanglots : une chanson ! Sans réfléchir davantage, Lise se décida. Elle s'habilla, tremblant de tout son corps, mais n'hésitant pas. La chanson continuait affreusement gaie. Elle alla réveiller une jeune fille qui l'aidait dans le service et l'installa auprès du berceau d'Armand, prétextant que Mlle de Meerbeeke était indisposée et la demandait. S'éclairant d'une bougie, elle se glissa le long de l'escalier, au bas duquel se trouvait une galerie qu'il lui fallut traverser. Une fois arrivée au bout, elle était dans le jardin. Là elle souffla sa bougie et se trouva sous les fenêtres du comte Pierre. Protégée par une obscurité profonde, retenant son haleine, épuisée par les battements de son cœur, elle se tourna vers celle des fenêtres qui était éclairée.

Il n'était pas difficile d'apercevoir ce qui se passait dans cette pièce, qui était le cabinet de travail du comte ; une fente divisait les grands rideaux flottants et une vive lumière éclairait l'intérieur. Pierre était couché dans un fauteuil. Sur la table, devant lui, brûlait dans une énorme coupe de cristal un punch flamboyant. Les flammes bleuâtres et orangées qui s'en dégageaient, jetaient sur son pâle visage les reflets les plus sinistres, et cependant il riait, et se balançant sur son siège mouvant, il battait la mesure et chantait une chanson à boire. De temps en temps, à l'aide d'une cuiller d'or, il puisait à la coupe et remplissait un verre en forme de hanap. Il le vida trois fois, et comme les flammes s'éteignaient, sa chanson s'éteignit aussi. Il prit ensuite une bouteille remplie d'un liquide verdâtre et but à même. C'était de l'absinthe. Alors, les yeux demi clos, il se leva. Sa démarche était chancelante ; il cherchait quelque chose autour de lui, en étendant démesurément les bras pour le trouver ; mais n'ayant déjà plus la perception nette des distances, il renversait inconsciemment les objets ; il entraîna ainsi des livres empilés sur le coin de la table, et d'un coup de coude, atteignit une statuette qui vola en éclats sans qu'il parût s'en apercevoir. En titubant, il accrocha le tapis, le bol chavira,

Digitized by Google

puis tomba ; la liqueur se répandit. Une chaise lui barrait la route ; il la jeta à dix pas et la brisa. Au même instant, il mit la main sur un étui à cigares ; il en prit un et l'alluma. L'équilibre lui manquait évidemment, car il se rattrapa à la cheminée dont le marbre lui offrait peu de prise. Alors, se glissant le long des murs, se tenant aux meubles, renversant des chaises, des livres, des étagères, marchant sur des débris, écrasant des porcelaines et achevant de se griser de bruit et de tabac, il entreprit de traverser la chambre, dans l'intention probable de se jeter sur son lit, mais il se trompa de direction et arriva à la fenêtre derrière laquelle Lise se tenait cachée ; il l'ouvrit largement, et, accoudé là, fuma son cigare en narguant les étoiles, agressif comme un ivrogne qui se demande ce qu'il pourra insulter.

Son cigare éteint, il le lança devant lui et d'un bond enjamba la fenêtre. Mais la force manquait à ses membres et sa tête alourdie l'entraînait. Il demeura à califourchon, essayant de jeter ses jambes du côté du jardin. Ses efforts furent impuissants ; son corps, agité d'un tremblement nerveux, oscillait à droite et à gauche. Tout à coup, perdant l'équilibre, il retomba dans la chambre en poussant un sourd gémissement.

Comme la flèche échappe à l'arc tendu, comme l'oiseau bondit quand s'ouvre la main qui le retenait captif, Lise franchit l'appui de la fenêtre et s'élança dans la chambre.

Anéanti, cloué sur le sol après la chute suprême qui couronne toujours l'ivresse, légèrement blessé au front, le comte Pierre gisait là, masse inerte, subjugué par le sommeil bestial qui, pour quelques heures, lui procurait l'oubli des maux. A genoux près de lui, Lise étanchait le sang qui coulait de sa blessure. Une carafe d'eau se trouvait à portée de la main ; un mouchoir servit à faire des compresses. Mais comment venir en aide à ce malheureux tombé là comme un cheval abattu ? Appeler un domestique, c'était commettre un sacrilège. Le porter jusqu'à son lit, il n'y fallait pas songer.

Digitized by Google

Lise commença par fermer la fenêtre et tirer les rideaux. Elle prit les coussins d'un sopha et les arrangea sous la tête du comte, puis, avec une pitié douloureuse, contempla ce visage pâle sur lequel coulaient quelques gouttes de sang.

Il était deux heures du matin. Lise ralluma sa bougie et remonta à sa chambre. Elle donna à boire à Armand, qui se rendormit. Elle dit ensuite à la jeune fille à laquelle elle l'avait confié, que M^lle^ de Meerbeeke était indisposée et la garderait jusqu'au matin.

Redescendant ensuite sans faire de bruit, Lise trouva le comte dans l'état où elle l'avait laissé. Sa situation dans cette chambre ne la jeta point dans les perplexités où se fût trouvée une femme appartenant à une condition plus élevée. Les filles du peuple ont une intrépidité naturelle, une énergie acquise qui ne les font reculer ni devant les services abjects, ni devant les spectacles repoussants. Elle n'éprouva donc ni saisissement, ni crainte d'être compromise, mais une émotion toute personnelle. Pour servir son maître, un dévouement, une humilité à toute épreuve, mais nulle force pour voir se dégrader son dieu. Il n'y a que deux manières d'aimer : la première représente un miroir qui reflète éternellement le *moi* de l'égoïsme ; la seconde, un pur cristal à travers celui qui aime ne cherche que les impressions de celui qui est aimé. Dans cette affection dont elle acceptait tous les devoirs, Lise n'avait jamais songé à prélever une part. Elle passa toute la nuit à veiller Pierre, comme on veille un enfant malade. Elle nettoya le tapis, ramassa les débris et rétablit l'ordre. Discrète et zélée, la servante faisait son service ; compatissante et dévouée, la sœur de charité accomplissait son œuvre de dévouement, tandis que le cœur de la femme saignait en silence. Quand tout fut rangé, elle vint s'asseoir sur un tabouret à la hauteur de la tête du malade, attendant qu'il eût épuisé le narcotique de l'abrutissement. Il dormait d'un sommeil sans rêve, à l'abri de toute sensation, semblable au repos éternel, incontestable bienfait de l'ivresse. Le visage détendu avait perdu l'expression de la

Digitized by Google

douleur, mais les traces en subsistaient dans les sillons tracés sous les yeux, dans les ravins qui creusaient les joues. La cravate dénouée laissait voir une barbe inculte, et le désordre des cheveux montrait des tempes blanchissantes. Ce signe visible des pensées douloureuses émut Lise; son regard scrutait cette physionomie tantôt avec sévérité, tantôt avec pitié. Tout dans cette chambre racontait la triste histoire dont un sinistre chapitre s'accomplissait sous ses yeux. Nulle main ne dérangeait plus les livres de la bibliothèque, et l'ordre parfait dans lequel ils étaient rangés, était l'un des indices les plus graves du désordre moral de leur possesseur. Il n'y avait pas d'encre dans l'écritoire; les fleurs des corbeilles n'avaient pas été remplacées ; on habitait là, sans goût, sans habitudes, sans ordre. Mais un signe bizarre, caractéristique, frappait la vue et remplissait l'esprit de stupéfaction et de terreur. Sur les rayons de la bibliothèque, devant les livres, on voyait une rangée de bouteilles vides ou pleines, du vin, de l'eau-de-vie, du punch, de l'absinthe surtout !

Vers six heures du matin, le comte Pierre ouvrit les yeux. En reprenant possession de la vie et conscience de lui-même, il poussa un profond gémissement. La chambre, faiblement éclairée, ne lui permit pas de se reconnaître de suite ; il tâtonna autour de lui, parut interroger sa mémoire, se redressa un peu, puis cachant son visage dans ses mains, pleura comme un enfant.

Lise pleurait aussi.

Il se leva péniblement, ôta le bandage qui lui serrait la tête et regarda avec horreur dans la glace la cicatrice qui lui labourait le front. Alors, gagnant le sopha, il s'y laissa tomber, les bras pendants, l'œil hagard... puis il aperçut la jeune fille qui rangeait les coussins sur lesquels il avait dormi, et s'essuyait de temps en temps les yeux.

— Comment vous trouvez-vous ici, mademoiselle ?

Lise, inclinée, presque à genoux sur les coussins qu'elle ramassait, s'excitait au courage.

Digitized by Google

— Monsieur, dit-elle, je passais hier soir dans le jardin ; j'ai vu votre fenêtre ouverte ; vous étiez indisposé ; je suis entrée...

— Et vous avez surpris le secret de mes nuits, vous avez vu combien le chagrin peut rendre un homme misérable ! Non, plutôt que de continuer une pareille existence, le suicide !...

Lise, à trois pas du comte, une main appuyée sur le coussin qu'elle venait de remettre en place, regardait tristement celui qui parlait. Vu dans cette demi-obscurité, cet homme, affaibli, vacillant, brisé, n'était plus le maître brillant dont l'aspect la fascinait ; c'était un infirme à soigner, à soutenir, à consoler.

— Oh ! monsieur, dit-elle, vous parlez de mourir, vous qui avez un enfant et qui devez pour lui conserver vos jours et votre honneur. Essayez d'aimer le petit, cela vous fera du bien, cela vous sauvera ; cela vaudra mieux que le mauvais remède que vous employez pour oublier vos chagrins... Je ne suis qu'une pauvre servante et je risque de vous fâcher en parlant librement, mais j'aurai la force de vous le dire : ce que vous faites... est indigne de vous !

— Je le ferai encore, s'écria-t-il avec exaltation, oui, je boirai jusqu'à la mort. Vous ne savez pas, ma fille, ce que c'est qu'une douleur que l'on n'oublie jamais ! Tous les remèdes lui sont permis !

— Excepté ce qui est mal...

— Des mots, interrompit-il avec colère. Ceux qui n'ont pas souffert savent si bien se servir de mots ! Qu'est-ce que cela signifie, s'abrutir, quand on n'est plus un homme, quand la douleur a dévoré votre force, votre volonté, votre intelligence... Voyez-vous cette fille, qui joue avec les mots comme un enfant qui se servirait de balles de plomb au lieu de billes !...

Il saisit Lise par les deux bras, et la jetant sur un fauteuil en face de lui :

— Ma fille, dit-il, je vais te l'expliquer, cette passion qui

Digitized by Google

te paraît si méprisable : c'est le seul moyen que l'humanité ait trouvé contre la douleur ! Une trêve à la vie ! Le bienfait de la mort moins l'anéantissement ! La première fois que cet opium vous monte au cerveau, vous avez peur du mot et vous reculez, mais qu'est-ce que ce mot si terrible ? L'assemblage des syllabes dont se compose l'envers de ce qui est convenu : démoralisation ! Qu'importe si cela signifie bien-être ! On boit ! La tête fait un peu mal ; ce mal préoccupe, s'empare de la pensée et la berce ; la gaîté vient ; figure-toi une cascade de rayons sur la glace de l'hiver, une journée d'août en plein janvier ! Les extrémités se réchauffent, la chaleur coule dans le sang, quelque chose se ranime et pourtant on l'engourdit. Ce quelque chose, c'est l'impérissable douleur. Elle cède, elle se cache, elle fait place. Dans cet état, on serait écrasé sous une locomotive sans le sentir. Le regret s'évanouit, on ne sait plus ce que l'on regrettait ; la mère qui pleurait son fils, rit ; l'orphelin n'a plus de larmes ; le vide affreux qu'a laissé l'être adoré et disparu sans retour, est comblé. Soudain l'on chante ! La tête pèse ; son poids entraîne ; c'est une sensation irrésistible de bien-être, une extase, une béatitude. On tombe, et l'oubli, ce paradis des misérables, vous ouvre son sein, vous endort dans ses bras. Bénédiction de Dieu ! On cesse pour quelques heures de retourner sur ses pas au milieu des décombres de la destinée, et d'évaluer sa ruine. Avoir possédé le bonheur dans sa plénitude, amour, jeunesse, fortune, n'être préparé à aucun revers, être né pour la félicité, être aussi loin de la misère et de la résignation que le ciel est loin de l'enfer, et tout à coup, sans préparation, parce qu'il plaît au sort d'avoir un caprice, parce qu'il plaît à un fléau de tomber des nues, voir tout cela changé en un malheur irrévocable ! — Essaye de comprendre ce ravage, ce désordre, ce contraste. Essaye de résister au remède, à l'unique, au bienfaisant remède, contenu là, dans les fioles que j'ai placées dans ma bibliothèque, parce que cette philosophie liquide vaut un million de fois mieux que tout ce fatras de la philosophie imprimée.

Digitized by Google

Honneur à ces métaux en fusion : vin-rubis, punch-topaze et saphir, absinthe-émeraude, champagne or et diamant ! Pitié pour ceux qui boivent ! Et ôtez votre chapeau devant la tombe d'Alfred de Musset !

Disait-il ces choses à Lise ? Non ; sa pensée s'exhalait, ardente et impétueuse devant la première personne qui l'avait heurté, comme le vase dont le contenu se répand au premier choc.

Lise, qui n'aurait pas plus osé regarder le brillant comte de Marcellis que l'œil humain n'ose fixer le soleil, arrêta un regard profond et triste sur le visage du malheureux dont une occasion unique lui livrait l'âme à livre ouvert.

— Et après ? dit-elle, au réveil ? le regret et la honte. On doit alors se sentir doublement misérable. J'ai vu de pauvres gens qui buvaient pour oublier leur misère. Leur sort était affreux ; l'ouvrage manquait, la mère était morte, les enfants demandaient du pain. Pour trois sous, ils se procuraient cette joie dont vous parlez..... Pourtant personne ne les plaignait, on les montrait au doigt, on les appelait ivrognes, et quand ils reprenaient leurs esprits, ils étaient comme écrasés !

— Oui, oui, répondit le comte redevenu sombre, les intervalles sont mauvais. J'ai mal à la tête, ma gorge brûle ; il faudrait boire toujours, toujours !

— Oh ! non, monsieur, non ! cherchez un autre remède, quelque chose qui soit digne de vous !

— Tu as raison, ma fille, dit Pierre en se levant brusquement. Ce qui est le fait d'un voyou ne saurait convenir à un gentilhomme; il y a autre chose à faire et tu me décides.

Il alla à son bureau, l'ouvrit et en tira une boîte à pistolets.

Lise se jeta devant lui et s'empara de ses mains.

— Oh ! pas cela, s'écria-t-elle, pas cela ! Il vous faut un remède qui fasse vivre !

— Vivre ! répondit Pierre en retombant sur un fauteuil; vous en parlez facilement, ma pauvre enfant. Qu'est-ce que vous comprenez à la douleur ?

Digitized by Google

— Ah ! monsieur... Je parle de la souffrance comme d'une chose que je connais... Je sais bien que les peines d'une pauvre servante ne valent pas l'attention des gens de votre sorte. Pourvu que nous ayons des bas, des souliers et de quoi manger, on trouve que nous n'avons plus le droit de nous plaindre !... Pourtant... vous dites ne plus savoir rester sur la terre pour avoir eu trop de bonheur... Moi, j'en ai eu trop peu...

Ici sa voix s'altéra, elle détourna la tête en se sentant pâlir.

— Pour ne vous dire qu'une chose, mon père et ma mère sont morts du choléra, je suis seule au monde, obligée de chercher des ressources dans mon travail et des consolations près de Dieu. La vie n'a pas eu pour moi un jour de plaisir, elle ne me garde pas un jour d'espérance.

— A quoi bon alors rester ici-bas ?

— Pour élever votre fils, que tout le monde, que vous-même aviez oublié dans son berceau, dit Lise avec une force et une exaltation dont elle ne se soupçonnait pas capable, et qui causèrent au comte la première émotion qu'il eût ressentie, en dehors de son désespoir, depuis la mort de la comtesse.

— Je le sais, et c'est beau, ce que vous avez fait pour nous, mon enfant, dit-il, redevenu homme et capable d'attendrissement. Vous êtes une bonne fille, et les soins que vous m'avez donnés cette nuit, m'ont véritablement touché. Je voudrais faire quelque chose pour reconnaître tant de dévouement.

— Eh bien ! monsieur, oubliez un instant que je ne suis que votre servante, et écoutez ma voix comme si elle était celle de votre conscience et de votre cœur... Faites ce que je fais moi-même, essayez de vivre pour quelqu'un, pour quelque chose, pour une idée, pour votre fils, pour le devoir. Tâchez de supporter votre mal, un an ou deux; le temps marchera; après la patience, viendra la force. Au lieu de boire, partez, faites un voyage. Fatiguez-vous. Le sommeil, l'appétit, reviennent sans qu'on y pense. Nous serons bien tristes certainement d'être... un an sans vous voir... mais de loin vous

Digitized by Google

penserez au petit... et quand vous reviendrez, quand il sera plus grand, qu'il marchera, que je lui aurai appris à dire votre nom, vous serez heureux de vous être conservé pour lui ! Alors, regardant autour de vous, vous chercherez des yeux les biens qui vous restent, et je mettrai Armand dans vos bras. Réfléchissez, monsieur, à ce que j'ai pris la liberté de vous dire. Mettez-vous au lit, tâchez de prendre un peu de repos et acceptez votre malheur comme un homme doit le faire.

Tout en parlant, elle arrangeait le lit de son maître, et, sur une lampe à esprit-de-vin, préparait le thé. Elle baissait la tête et la détournait de temps en temps pour cacher le secret de son émotion.

Au moment de sortir, elle rassembla tout ce qu'elle avait de volonté et d'énergie et poussa à ses dernières limites cette tentative de salut :

— Monsieur... je vous en prie ! Ayez pitié de votre enfant, de votre nom... de vous-même ! Essayez aujourd'hui de dormir pour vous refaire un peu. Il faut du jour faire la nuit, puisque l'obscurité du chagrin remplace la lumière de la joie dans vos pensées.

Elle se préparait à sortir, Pierre la rappela.

— Vous êtes une brave fille, Lisken, dit-il. Au lieu d'avoir horreur de l'état où vous m'avez vu, vous avez eu pitié de moi. De tous les conseils que l'on m'a donnés, le vôtre est le premier qui me fasse de l'impression. Ce que vous m'avez dit cette nuit ne sera pas perdu.

Et il lui tendit la main.

Cette marque de sympathie, de déférence, amena des larmes dans les yeux de Lise. Un sourire, rayon du ciel au milieu du purgatoire, flotta sur sa bouche; puis, prenant congé de son maître, elle se hâta de remonter près d'Armand.

A la fin de cette semaine, on annonça tout à coup que le comte de Marcellis allait voyager. Il lui fallait à tout prix un changement d'air; ses impressions immobilisées l'écrasaient. Il partait pour l'Italie et son absence durerait deux années.

Digitized by Google

Mlle de Meerbeeke dirigerait la maison et Lise élèverait l'enfant. Ce fut le docteur Serjacobs qui fit part de cet événement à Lise :

— Ni moi, ni personne n'avons l'honneur de cette idée, dit-il ; c'est une résolution instantanée ; si ce sont les anges gardiens qui soufflent de pareilles inspirations, je consens à adresser chaque soir une petite prière au mien, que je néglige depuis ma première communion. Voilà ce qui s'appelle un homme sauvé !

— Quoi, vraiment, dit la bonne d'Armand, en cachant mal son émotion, êtes-vous certain que ce soit un si bon remède ?

— Ma fille, je ne sais si vous avez vu des ouvriers ensevelis sous un éboulement de sable ou écrasés sous quelque maison écroulée. Eh bien ! la douleur du comte de Marcellis est cela. Le sauvetage est chose assurée sitôt qu'un filet d'air pur aura pénétré jusqu'à lui.

Le départ du comte s'effectua comme une fuite, un matin, sans préparatifs, sans adieux, et le profond silence de la province enveloppa cette maison-tombeau dont plus un volet ne s'ouvrit du côté de la rue. Les habitants avaient tourné leurs visages et leurs pensées du côté du soleil levant, du côté du jardin, où le petit Armand essaya bientôt ses premiers pas.

V

La femme qui soigne un enfant avec amour est inaccessible à l'ennui. C'est un souci, un labeur incessants, un enchaînement de détails, où la moindre infraction amène le désordre, où l'accomplissement de chaque minutie a sa récompense. Quelle bénédiction ! Le paradis d'un jardin pour élever un ange, une fleur humaine déroulant sa corolle au

Digitized by Google

milieu des fleurs radieuses ! Tout était plaisir au petit : le sable qu'il ramassait par poignées, les petits cailloux qu'il trouvait, les insectes brillant au soleil, le gazon où il se roulait ; il faisait part de ses découvertes à celle qu'il adoptait pour mère comme elle l'avait adopté pour fils. C'étaient de petits cris, des trépignements de plaisir, la main étendue vers la fleur ou l'oiseau inaccessibles, tandis que l'œil naïf et profond considérait un scintillement dans la feuillée ; puis des épouvantes à propos d'une abeille ou d'un remue-ménage de buisson... et tout le poème de l'enfance heureuse était traduit en murmures joyeux ou plaintifs, notes mélodieuses qui font le ravissement des mères. Pendant les intervalles de fatigue, il dormait sur les genoux de Lise, et elle le contemplait avec l'admiration que lui avait inspirée le père, et elle s'enorgueillissait de voir Armand si vivace et si rose, sachant bien que, s'il ne tenait pas la vie d'elle, du moins il la lui devait. Son œuvre de dévouement et d'amour n'avait-elle pas droit de s'appeler sentiment maternel ? De ce sentiment, elle connaissait toutes les angoisses et les béatitudes : les nuits sans sommeil passées à veiller à côté du berceau, les jours mémorables marqués par les diverses étapes de l'enfance. Le plus célèbre de ces jours fut celui où Armand, s'éveillant un matin, tendit les bras vers Lise en murmurant un gazouillement, un mot, un chant, je ne sais quoi : « ma... man !... » Un éblouissement passa devant les yeux de la jeune fille... puis ce fut de l'effroi et de la confusion ! Se représentait-elle la noble dame à laquelle ce nom de mère revenait de droit et dont une pauvre servante occupait la place ? Son cœur saignait-il sous une impression trop vive ?... Pour être la vraie mère de cet enfant, il avait fallu être la femme du comte Pierre, et dans cette maison Lise n'était que la servante. L'idée de n'importe quelle usurpation était si loin de son caractère ! La rougeur couvrit son front, des larmes brillèrent dans ses yeux ! Heureusement, personne n'avait pu entendre l'erreur commise par une bouche innocente !

Elle saisit l'enfant dans ses bras, le couvrit de baisers et de

Digitized by Google

larmes; il lui rendait ses caresses en répétant : « ma... ma... ma ! » Non, cela ne devait pas être ! Chaque fois qu'il recommençait les douces syllabes, instinct de toutes les langues et de tous les pays, Lise disait : « pa... pa !... » Ce fut l'étude, l'émotion, la terreur d'une journée entière, et, quand elle fut parvenue à lui faire mettre ce mot en la place de l'autre, cet humble cœur sentit l'apaisement qui récompense les devoirs et les sacrifices.

Les passions exceptionnelles développent des facultés rares et mènent à une espèce de devination. Cette fille du peuple avait compris qu'à la monotonie du désespoir de son maître, il fallait opposer le bruit, la variété des spectacles, le mouvement, tout ce qui procure une guérison par surprise et par hasard. Quant à ce qui la regardait personnellement, sans illusions, sans rêves, sans projets, elle se rendait parfaitement compte de sa situation. En l'instituant servante d'Armand, le sort avait dit son dernier mot et lui avait octroyé une faveur miraculeuse. La somnolence de cette maison attendant le retour du maître convenait à un mystérieux amour; car il ne s'agissait pas pour elle de traverser la vie au pas de course, afin de fuir une passion ou un regret; non ! Son modèle était le doux Christ qu'Ary Scheffer nous représente se reposant appuyé et presque endormi contre la croix où plus tard il sera immolé. Son horizon était un champ mélancolique, dont la moisson ne pouvait être que de tristes fleurs mêlées d'épines. Son lot était d'aimer seule... Elle le savait, elle le voulait ! Plus noble dans son humilité que celles qui essayent de vaincre le sort et dont la physionomie convulsive, l'âme bouleversée, la conscience oblitérée, portent les stigmates des luttes irritantes et inutiles, elle acceptait avec un sourire la résignation, son seul partage, le dévouement, sa seule consolation !

Digitized by Google

VI

La santé lui revint. La circulation du sang détourna la maladie. Cependant, les couleurs ne lui revinrent pas. Le saisissement causé par le mariage de Pierre devait lui laisser une pâleur éternelle; mais un peu d'embonpoint, un certain développement des formes et du cou appelèrent l'attention du docteur, qui dit en goguenardant, un jour qu'il l'admirait donnant à Armand, avec toutes sortes de jolies paroles, tour à tour la panade et le biberon :

— Histoire d'être nourrice ! voilà le secret de la santé et de la beauté ! La nature récompense... J'avais bien dit à votre mère qu'il vous fallait un enfant !

Et il s'en alla riant comme un fou, mordillant la pomme d'or de sa canne et laissant la bonne d'Armand à la fois confuse, charmée et attendrie.

Un des plus grands sentiments de la terre est la passion inspirée à une femme par l'enfant dont elle n'est pas la mère, mais qui est fils de l'homme qu'elle aime. Il n'y a guère de choses comparables à l'intensité de cet intérêt, fondé sur la jalousie et l'abnégation.

Les chérubins sculptés par Duquesnoy, les anges peints par Raphaël donnent une idée de la beauté d'Armand. Chairs fermes, lignes pures, les yeux noirs et profonds de son père, la distinction idéale de sa mère; cet enfant de l'amour aurait pu représenter l'amour même. La plus belle des fleurs du jardin où il passait sa vie, c'était lui. Sans doute, il était né beau et fort, mais un pareil épanouissement, une pareille floraison étaient le secret des soins assidus de Lise, qui vivait les yeux fixés sur ce petit être et devinait ce qu'il allait éprouver avant qu'il eût senti la moindre atteinte d'un mal ou d'un plaisir quelconque. « Honneur à Lisken ! » disait le docteur.

Digitized by Google

— Honneur à Lisken ! répétait mademoiselle de Meerbeeke, toute glorieuse de se voir un pareil arrière-neveu. Sans doute, elle se connaissait très peu en enfants, mais ce chérubin l'éblouissait et elle était très fière d'en avoir la surveillance.

Mlle de Meerbeeke était une grande femme, maigre, osseuse, fortement charpentée, tenant un peu du cheval, portant lunettes, bonne comme le pain, très sensée, très charitable... tant qu'il ne s'agissait pas d'aristocratie. Sur ce chapitre, elle était en arrière de trois cents ans, et d'une intolérance qui frisait l'atrocité. C'était sa folie. Elle était d'une indulgence sans bornes envers ses domestiques, d'une bienfaisance sans égale envers les pauvres, d'une politesse sans comparaison envers les bourgeois, qu'elle confondait avec la classe ouvrière ; mais l'observateur démêlait très bien qu'elle leur parlait avec cette bonhomie protectrice dont on use à l'égard des animaux. De bonne foi, les gens comme Mlle de Meerbeeke croient à l'espèce à part. Elle passait sa vie à l'étude des généalogies. Le point de mire, le pivot, l'axe de sa folie était sa ville natale. Le premier gentilhomme devait être né à Malines. Naît-on gentilhomme ? Question magnifique ! A coup sûr, le premier chevalier croisé en était sorti. Ce lieu devait être le noyau de l'aristocratie même, la source du noble fleuve dont une douzaine de branches répandues par la province formaient les familles patriciennes, celle des Meerbeeke en tête. A partir d'un pareil texte, il y avait beau jeu. Il fallait suivre la filiation de ces races subdivisées, démêler ces écheveaux avec lesquels s'en étaient noués tant d'autres, et... horreur ! découvrir par-ci par-là une plante parasite, Dieu sait de quelle provenance, giroflée bourgeoise ou lierre sentimental qui est venu croître dans les fentes de l'arbre ou l'étreindre de ses rameaux. Quand la noble demoiselle rencontrait ces choses, le découragement faisait tomber ses lunettes et sa plume, mais bientôt une nomenclature d'illustrations lui rendait son ardeur et sa fierté. Appartenir à l'aristocratie flamande, titrée ou non,

Digitized by Google

c'était beau ; mais appartenir à la noblesse de Malines, c'était sublime ! A force de patience, elle était parvenue à faire des découvertes dans l'art héraldique. En tête, se trouvait naturellement sa famille, et l'arbre généalogique qu'elle avait édifié, arbre élevant jusqu'aux nues ses branches orgueilleuses, sans l'obstacle d'un seul parasite, sans l'impure greffe d'aucun nom bourgeois, aurait fait envie à Louis XIV lui-même, car la veuve Scarron ne s'y trouvait pas.

L'infatuation de la vieille tante n'était pas un accident personnel, mais une maladie originaire du pays. Malines a la spécialité de deux nobles sciences : la théologie et l'art héraldique. On sait que cette ville fut le siège du parlement ou grand conseil, qui était le premier tribunal de justice des Pays-Bas, noblesse de robe occupée sans cesse à se créer des liens avec la noblesse du sang. Malines fut en même temps une pépinière d'héraldistes et de généalogistes. Les conseillers du parlement et les chanoines occupaient leurs loisirs à dresser les arbres de leurs familles, à faire l'histoire des chevaliers de la Toison d'or, et à rechercher les descendances et alliances des anciens seigneurs du pays, les célèbres Berthouds.

Pendant deux siècles y fleurirent les pourchasseurs de parchemins : comtes Cuypers de Rymenam, comte de Coloma, chevalier de Bors ; chanoines Gérard-Dominique et Joseph-Félix-Antoine de Azevedo Coutinho y Bernal. Ce dernier est le roi de ces hérauts d'armes ; c'est lui qui a dressé les généalogies des Coloma, des Van der Noot, des Corten, etc., immenses arsenaux d'alliances, de prétentions et de thèmes nobiliaires où fouillent encore les hobereaux et surtout les aspirants hobereaux de nos jours, dans l'espoir de découvrir quelque rameau auquel ils puissent s'accrocher.

Ces traditions vont en s'effaçant ; il y a bien encore çà et là quelques infortunés qui s'occupent des antiques Berthouds ou qui relèvent les inscriptions tumulaires du patriciat malinois, mais ils se tiennent dans une douce obscurité et ne pourchassent les aïeux qu'à huis clos.

Digitized by Google

Le frère cadet de Mlle de Meerbeeke avait été le dernier survivant de ces chanoines confits en héraldique. Il était mort, il y a quelques années, en laissant des monceaux de notes, de parchemins, de fardes, d'archives. Sa longue vie avait été trop courte pour assouvir sa passion, qui était la recherche de documents. Il lui en aurait fallu une seconde pour les classer, et une troisième pour travailler au but qu'il s'était proposé, c'est-à-dire de rattacher sa race à Witikind, le héros saxon, en passant naturellement par toute une lignée de Berthouds. On peut dire de lui qu'il ne vécut pas; il collectionna. Il passa par-dessus toutes les saisons de l'existence comme ceux qui sont la proie d'une idée, et cette idée il la fit germer et la cultiva dans le cerveau de sa sœur. Il l'initia, dès l'enfance, aux arcanes de la noblesse et elle en fit son roman et sa religion. Toute espèce de don quichottisme développe des tendances héroïques : ce fut pour l'honneur de sa maison que Mlle de Meerbeeke se vit victime volontaire du droit d'aînesse en acceptant les ennuis du célibat, afin d'augmenter la fortune de son frère aîné. Le plus jeune étant dans les ordres, l'héritage paternel passa en entier aux mains de de celui qui représentait le nom.

Ainsi, le toit paisible de cette silencieuse maison abritait deux folies : l'éternel amour de Lisken, l'éternelle étude de Mlle de Meerbeeke.

Tandis que Lise continuait à l'enfant l'admiration, la tendresse, le dévouement qu'elle portait au père, la vieille demoiselle continuait l'œuvre d'édification de sa race et s'attachait d'enthousiasme au rejeton qu'elle était chargée de garder. En dehors de ces préjugés, dans un en dehors tout à fait abstrait de l'espèce à part, elle appréciait Lise, chien fidèle attaché à la maison, descendante sublime de cette bonne race de vilains dont quelques-uns se trouvaient trop heureux de mourir pour le plaisir ou le service du seigneur.

Mlle de Meerbeeke passait des jours entiers dans sa chambre à coucher, une antiquaille digne de celle qui l'habitait, une pièce tendue en brocatelle dont chaque chaise et chaque

Digitized by Google

fauteuil représentait un signe héraldique. Assise devant une grande table de chêne, toute chargée de papiers, de cartes, de manuscrits, de blasons, de nobiliaires, absorbée dans ses compilations et ses recherches, la vieille demoiselle, presque aussi hallucinée que don Quichotte, éprouvait de temps en temps le besoin de respirer. Alors, elle se levait, et, mettant la tête à la fenêtre, voyait devant elle un doux tableau, que l'on aurait pu intituler « la Vierge au tricot. »

Lise, assise à l'ombre, tricotait en silence, tandis que, dans le berceau primitif, formé par deux genoux maternels, Armand dormait, beau de confiance et de santé.

La vieille tante considérait ce groupe en souriant et se disait, comme aurait pu le dire une marquise du temps de la régence :

— Cette fille est vraiment digne de nous servir !

VII

Un événement sillonna cette placidité, un zigzag phosphorescent parut sur cet horizon éternellement calme.

Une lettre du comte Pierre, une lettre datée de New-York, lui que l'on croyait en Italie !

Il était parti depuis trois mois quand il écrivit à Mlle de Meerbeeke.

La jeunesse, saison des fleurs, n'est pas l'âge des passions ; elle est l'époque des impressions, et les impressions s'effacent si l'on a la force de fuir les lieux qui en furent le théâtre. Loin de ces muets témoins, la curiosité, puissant auxiliaire des guérisons morales, ouvre mille aspects à l'imagination. On s'en va à Paris ou à Rome dans l'intention d'y déposer le poids de quelque catastrophe; on sème ses regrets, ses souvenirs, le long des routes, et, en arrivant, le fardeau

Digitized by Google

est déjà tout allégé ! C'est alors que l'on s'aperçoit qu'à vingt-cinq ans la vie peut se refaire ; mais, dans ce cas, on la veut dans des conditions nouvelles et différentes. Les passions se remplacent par contrastes et non par analogies ; sur les blessures de l'amour, il n'est pas rare de voir mettre le baume de l'ambition ; le mariage d'inclination ne se fait guère une seconde fois par préméditation, et l'être appelé à nous consoler de celui que la mort ou la perfidie nous a enlevé, en est presque toujours l'antithèse.

Le comte de Marcellis passa par toutes les phases des guérisons dues à l'absence. Il n'éprouva d'abord qu'une excessive fatigue, mais le besoin de repos qui en fut la conséquence lui fit bénir ces fatigues, et il retrouva le sommeil. L'effroi, l'ébranlement causé par la catastrophe qui lui avait enlevé son bonheur, cessèrent de l'accabler à mesure qu'il s'éloigna de Malines, et il dut reprendre possession de ses sens pour s'occuper de son itinéraire et paraître au moins convenable devant les relations de hasard procurées par le voyage, tandis que chez lui, enfermé dans sa chambre, il serait demeuré des jours entiers affaissé sur sa chaise, ayant perdu jusqu'à l'initiative de lever les yeux pour regarder quelqu'un ou d'étendre le bras pour prendre un objet. La chaîne qui le rivait à l'idée fixe, une fois rompue, la curiosité lui vint ; ce sentiment, inconnu à la vie de province, s'empara de Pierre avec l'impétuosité d'une passion que nulle influence ne pouvait contrarier.

Il vit les bords du Rhin et une partie de l'Allemagne, et le sentiment de fatigue mélancolique qu'il éprouva fut le premier relai de sa situation. La tempête intérieure se calmait, ce grand vent du désespoir qui soufflait dans sa poitrine s'endormait, lorsque, le soir, les yeux du voyageur se fermaient alourdis par le sommeil.

Le but de son voyage étant l'Italie, il avait hâte d'y arriver. Mais ce remède faillit lui devenir funeste, car il ne put supporter la péninsule. Ce climat de la douleur poétique, des maladies de poitrine et du voyage sentimental, ne cicatrise pas les

Digitized by Google

morsures de la réalité. La blessure du comte Pierre se rouvrit et saigna cruellement. Au milieu de cette fête éternelle de l'art et de la nature, il cherchait sa jeune femme, et il se trouvait seul dans ce pays des noces fortunées. Ses yeux, fatigués de larmes, ne purent soutenir l'éclat du soleil; le langage, qui est un chant, la température, qui est une caresse, l'irritèrent. Ces contrastes faisaient dévier sa pensée d'une manière terrible. Les soirs d'été, à Florence, il y a dans l'air un bruissemeut amoureux auquel concourent le son des voix, l'éclat des regards, le parfum des fleurs. C'est là qu'un jour le comte Pierre, saisi de la crainte de devenir fou, fit appel à toute son énergie pour sauver du moins sa raison de ce grand naufrage; c'est là aussi que, par opposition et par contraste, l'instinct de la conservation lui suggéra ce qu'il y avait à faire. Cette brise énervante, ces murmures s'éteignant comme des soupirs, cette atmosphère chargée d'opium, lui donnèrent la soif du vent âpre de la mer, des horizons brumeux et des climats qui retrempent l'énergie. Il aspira à l'Occident et résolut d'aller en Amérique; la virilité de son projet annonçait déjà le réveil de son courage.

Fuir d'abord ! fuir toute cette mise en scène, toutes ces invitations au bonheur, qui, dans certaines situations, sont trop poignantes ! C'est à ne pas oser regarder autour de soi ! Il quitta l'Italie sans se retourner et traversa la France au pas de course. Il ne s'arrêta qu'au Havre et s'embarqua de là pour New-York.

Un autre air, d'autres institutions, un autre sol, le nouveau monde, la terre qui fait des hommes nouveaux, conviennent à qui veut se débarrasser de soi-même. C'est le seul lieu de l'univers qui donne le pardon sans châtiment. Où s'apaise la conscience, le cœur se calmerait peut-être ! Pas d'illusions, pas de rêve, pas d'opium! Un seul moyen, l'énergie; mais là l'énergie est partout, sur les visages, dans la démarche, dans les habitudes; l'air ne caresse jamais, il fouette; le passant ne se promène pas, il marche pour arriver; le temps ne s'écoule pas, on l'emploie, et le grand rouage de cette rénovation

Digitized by Google

sociale, le secret de ce pardon universel, le mystère de ces guérisons de l'honneur et de la conscience, c'est le travail et la liberté.

Pierre était riche et n'allait point à la recherche d'un moyen d'existence; mais ce peuple l'étonna, il ouvrit les yeux, chercha à comprendre, sentit un mobile pénétrer dans sa pensée et la diriger, et se laissa aller à l'influence qui s'emparait de ses facultés et allait le sauver : l'étude. L'oisiveté, première condition de toute gentilhommerie, n'offre guère de ressources contre les peines morales et ne met à la disposition des gens qui appartiennent à la catégorie aristocratique que la consolation du jeu, des chevaux et des femmes. Il n'y avait point de salut en Europe pour le comte Pierre. Il lui fallait un de ces puissants étonnements qui déracinent la pensée et la transplantent. Il le trouva en Amérique.

L'air de l'Occident réconforte, l'influence de l'Océan fortifie; ce sont des principes d'énergie, des agents de mouvement. L'immense ruche des travailleurs s'agite et fonctionne au sein d'une liberté sans bornes qui donne à chacun le droit de la plus haute des noblesses : la noblesse humaine. Aussi, pas un visage qui n'ait de la fierté, pas un individu qui n'ait un certain caractère de réserve. La grande idée de ce peuple étant de conquérir la plus haute place dans l'échelle des êtres, il a su rendre à l'homme sa dignité en créant les machines.

De cette œuvre de régénération où tous sont appelés et aussi tous élus, le comte Pierre voulut prendre sa part et il se rangea parmi les travailleurs de la pensée. L'excessive nouveauté des choses le força à regarder; il se demanda le pourquoi et compara. Des objets matériels, du mouvement et de la forme, il passa bientôt à la recherche du mobile et du ressort; il le trouva dans tout, partout; individuel, universel, immense : liberté !

Que devenait l'aristocratie au milieu de cette émancipation générale, et que venait faire là sa misérable noblesse personnelle ? Qu'aurait pu pour lui ce colifichet d'un titre dont, au pays où il se trouvait maintenant, on faisait moins de cas

Digitized by Google

qu'un sauvage fait d'un collier de verroterie ? L'appréciation, la toise de New-York n'est point celle de Malines. Il ne sortait pas seulement d'une petite ville, il se sentait issu d'un million de petitesses; la fausse monnaie des préjugés lui fit l'effet d'une de ces superstitions dont on découvre le secret en mettant le doigt sur le ressort au moyen duquel se meut la tête de quelque idole; on rougit de s'être incliné, et puis on se met à rire.

Marchant et pensant avec cette multitude au milieu de laquelle il était inconnu, le comte Pierre passa d'abord une année à New-York, cherchant à comprendre tout ce qu'il voyait. L'été venu, il se sentit assez fort pour entreprendre une excursion dans la région des lacs. La nature grandiose était en harmonie avec les institutions qu'il venait d'admirer. Sa pensée avait enfin pris un cours nouveau, et cette révélation d'un autre ordre d'idées lui donna le besoin d'écrire.

Il rentra à New-York, pour y passer un second hiver. C'est alors que, rassemblant ses notes et ses impressions, il se mit à écrire une étude sur l'Amérique, livre humoristique et passionné qui portait pour épigraphe :

Rien ne sert d'être gentilhomme à qui veut être homme.

Cette seule phrase suffit à expliquer quelle révolution s'était faite dans les idées du comte de Marcellis.

VIII

Le sol natal est un aimant qui attire. Au bout de trois ans, le comte Pierre retourna à Malines. Il n'était plus reconnaissable et il arrivait où rien n'avait changé. Pas une chaise loin de sa place, pas une branche d'arbre hors de son alignement. C'était à se demander pourquoi l'aiguille marquait douze

Digitized by Google

heures différentes sur le cadran. Dans ce royaume de l'habitude, la volonté ne résidait jamais; toute joie, toute douleur, toute impression devait s'immobiliser. Debout, au milieu du grand salon, sous l'influence de cette atmosphère, le comte Pierre se sentit abattu par ses souvenirs, et il eut peur.

La porte s'ouvrit, et mademoiselle de Meerbeeke vint se jeter au cou de son neveu. Elle était restée la même; créée pour être vieille, à l'aise avec cet âge, habillée assez invariablement de même pour faire croire qu'elle était née avec ses habits, on ne pouvait, depuis un siècle, lui assigner d'autre âge que la vieillesse.

Il embrassa sa tante et eut un triste sourire en demandant :

— Qui est ici mort ou vivant ?

— Parmi les vivants, il y a moi d'abord, comme vous voyez, cher neveu, et puis... mais on est déjà sur mes talons, et vous allez voir de vos propres yeux comment on se porte.

Le petit Armand parut.

Il était conduit par une femme dont le costume était fort simple et la jeunesse douce et sérieuse : ni dame, ni servante; pas religieuse et pourtant enveloppée dans le recueillement de quelque vœu; une robe de laine noire, continuation de deuil; un bonnet de mousseline blanche, signe d'humble condition. C'était le type de la Flamande, blonde, pâle, délicate. Au lieu du soleil de la jeunesse, un éternel rayon de lune éclairait ce visage, dont les yeux rêveurs et le sourire précurseur de larmes rappelaient les têtes de Greuze.

En saluant le maître de la maison, les yeux de Lise eurent ce regard contemplatif qui semble percer le nuage et trouver Dieu.

Elle fit un signe : l'enfant, dont la démarche tantôt vacillante, tantôt précipitée, ressemblait au vol du papillon, s'élança dans les bras de M. de Marcellis, en criant : « Papa ! »

Au milieu de cette immutabilité, Armand était le changement merveilleux. Il marchait, parlait, écoutait. Le comte Pierre se sentit fier de ce petit être charmant, bien élevé, un

Digitized by Google

autre lui-même, qui portait son nom. Une émotion heureuse chassa les nuages qui obscurcissaient ses pensées; il le prit dans ses bras et lui donna un million de baisers, acquittant avec usure la dette du passé et lui prodiguant les doux noms dont il avait jadis nommé la mère. Puis, il l'assit sur un de ses genoux, et, sans cesser de le couvrir d'un regard attendri, s'informa à la tante de tout ce qui concernait ce fils si pieusement conservé.

Le comte Pierre était devenu un autre homme, ou plutôt, maintenant il était un homme; la force morale, l'énergie, l'expérience servaient de trempe à sa virilité. L'or passe par le creuset, l'acier par la flamme; le caractère sort des épreuves. La terrible lutte de sa jeunesse avec le désespoir se lisait dans toute sa personne; ses vingt-six ans avaient des rides, quelques cheveux blancs, un sourire qui à peine dessiné s'effaçait, des yeux où le rêve persistait, triste et dédaigneux, devant n'importe quelle réalité. Malgré trois années de veuvage, ses vêtements étaient encore dans les teintes du deuil. Sa jeune paternité, son raffermissement qui n'était point de la résignation, son air sérieux et cependant attendri, donnaient à cet homme quelque chose d'indéfinissable et d'intéressant.

Lise se tenait à l'écart et l'admirait, ou plutôt l'adorait, recueillie, troublée, intimidée. Elle ne l'avait pas revu depuis la scène nocturne, et quel changement, grand Dieu! Le souffle d'air pur avait opéré!

Pierre, en se retournant, l'aperçut, alla droit à elle et lui tendit la main.

— Ma tante m'a écrit tous les soins que vous prenez de mon fils, mademoiselle; je vous en suis profondément reconnaissant. Pendant ma longue absence, je me suis souvent félicité qu'il fût entre les mains d'une personne si sensée et si honnête.

— Nous avons vécu ici absolument comme deux religieuses, dit Mlle de Meerbeeke; le jardin pour promenade et

Digitized by Google

le docteur pour compagnie. Seulement, l'une de nous a soixante-neuf ans et l'autre vingt et un.

— Aussi, je ne sais laquelle je dois le plus vénérer, répondit le comte, tenant toujours une main du petit Armand qui s'était suspendu à la robe de sa bonne.

Ce jour fut le plus beau de la vie de Lise.

Le comte visita sa maison du haut en bas, escorté de sa tante et du docteur. Le petit Armand, dans les bras de sa bonne, fermait la marche. La reconnaissance changeait en perles et en diamants les paroles qui tombaient des lèvres du comte. Sa mémoire n'eut pas une ingratitude.

Dans la bibliothèque, témoin de la terrible scène d'ivresse, il ouvrit une fenêtre, en disant :

— Il faut ici beaucoup d'air pur.

Dans la chambre de Lise, voyant le berceau d'Armand sous le rideau du lit de la jeune fille, il s'écria :

— Le père peut voyager quand la mère est là, nuit et jour.

Mais il s'arrêta devant l'appartement qu'avait habité la comtesse :

— Pas ici ! dit-il.

Il était fou de son enfant, le caressait, l'embrassait sans cesse et lui faisait répéter son gentil répertoire. Il voulut l'avoir près de lui à table et força celle qui servait Armand à le garder sur ses genoux et à s'asseoir aussi. Chaque remarque échangée avec la tante au sujet du petit garçon était un éloge pour la manière dont il avait été soigné et élevé. Ce qu'une nourrice fait tout simplement avec l'aide de la nature, le dévouement et la patience avaient dû l'inventer.

On avait sans doute bien souvent parlé à Armand de son père absent ; on l'avait familiarisé avec l'idée de le revoir, puisqu'au premier mot il s'était ainsi élancé dans ses bras. Il est vrai que dans sa chambre était le portrait du père attendu, et qu'à l'heure de la prière du soir, agenouillé devant le portrait, on disait :

— Mon Dieu, conservez-nous papa !

Une vraie mère n'aurait pas eu davantage l'intuition du

Digitized by Google

langage enfantin ni de la mimique des gestes, ces choses admirables qui ne sont pas à vendre, mais que les pauvres donnent quelquefois à titre de bienfait. Au jardin, le comte Pierre mit son fils dans une petite voiture qu'il traîna lui-même sur le sable des allées ; l'enfant riait et battait des mains. Fatigué de jouer, il s'endormit tout à coup sur l'épaule de son père, qui le transporta dans sa chambre et aida Lise à le déshabiller.

Ayant baisé son fils au front, Pierre resta assis sur une chaise basse à côté du petit lit. Lise remettait en place les vêtements épars, avec l'ordre méthodique qui, chez les femmes flamandes, s'élève au rang de vertu et dont elles ne se départissent dans aucune des crises de la vie. Mlle de Meerbeeke aussi était là ; son regard et son sourire allaient d'Armand endormi à sa bonne ; elle considérait Lise beaucoup plus qu'une bonne ordinaire, et la mettait au rang de ce que l'ancienne aristocratie appelait ses serviteurs ; elle l'aimait aussi pour son humeur si égale et la tranquillité de ses habitudes. Une bourgeoise n'obtient jamais une telle part dans l'affection d'une demoiselle noble dont le jugement ne peut saisir ce qui sépare la domesticité de l'indépendance.

La vieille tante dit au comte Pierre :

— Cette journée vous a-t-elle paru bonne, mon neveu ?

— Dans mes heures de tristesse, je me souviendrai de mon enfant et de celles qui me le conservent. Ce sera le baume de mes blessures.

— Est-ce que vous ne comptez pas rester ici ?

— Non, je passerai l'hiver à Bruxelles ; mais je viendrai souvent vous voir. Je ne me trouve pas suffisamment fort pour respirer cette atmosphère imprégnée de souvenirs ; je ne puis que la traverser.

Il se leva et sortit avec sa tante. Lise ne put fermer ses yeux chargés de pleurs ; car elle avait cru au retour définitif de son maître, et le bonheur, qui lui était apparu comme l'éclair qui traverse le nuage, ne s'appelait que regret.

Le comte Pierre resta un mois à Malines. Il en supporta

Digitized by Google

le séjour non seulement avec fermeté, mais il parut reprendre avec complaisance les habitudes flamandes. Ainsi, sa tante lui offrit un jour de changer l'heure des repas :

— Non, non, répondit-il, je serais alors comme un étranger dans ma maison. On aime son pays de la même façon que l'on chérit les traits d'un père et d'une mère, sans se rendre compte de leur beauté. Au loin, devant les scènes les plus grandioses et les plus pittoresques, je me rappelais avec attendrissement tel point de vue de la Dyle, tel solitaire coin de rue. C'est ce qui m'a fait comprendre qu'il est dans la nature de revenir mourir où l'on est né. Je me propose mieux que cela, je me propose d'y venir vivre plus tard.

— L'ennui vous prendrait.

— Depuis que je suis ici, un sentiment de repos me gagne et me séduit, et ce sera probablement là le charme qui me ramènera. Depuis que je suis rentré chez moi, on dirait que je n'ai pas quitté un bain tiède. Tout me plaît : le coup de cloche du déjeuner, la table servie à midi, les mets de la patriarcale cuisine flamande, l'antique tradition du souper, toute cette tranquillité réjouie par les clochettes du carillon. Tenez, quand, à huit heures, je mettrai mes gants pour aller dans le monde, je me rappellerai que c'est l'instant où l'on soupe ici, l'hiver à côté d'un grand feu qui flambe, l'été devant la fenêtre ouverte donnant sur le jardin ; et qui sait si je résisterai à l'envie d'accourir ?

— Ne serait-il pas plus simple de rester ?

— Chère tante, ma volonté est à peine sortie de terre ; j'ignore moi-même si elle sera arbre ou arbrisseau. Laissons venir la saison où elle doit porter des fruits.

Pendant son séjour à Malines, le comte Pierre examina ses affaires avec son notaire, régla la dépense de sa maison, ordonna quelques réparations et fit chaque soir la course traditionnelle de ses aïeux à Ploegenhove. Lorsque vers la nuit il rentrait harassé de fatigue et mort de faim, le hasard amenait toujours Lise dans l'antichambre ; c'était elle qui l'aidait à se débarrasser de son paletot et à changer de chaus-

Digitized by Google

sure. A cette heure, le petit Armand était couché, et sa bonne parvenait, par une diplomatie calculée toute la journée, à servir le souper du maître, qui, en prenant le repas, s'informait minutieusement de tous les faits et gestes de son fils. Lise s'exprimait avec la simplicité des personnes qui pensent en flamand, et le comte, dont cette naïveté reposait l'imagination saturée de pensées profondes et de spectacles grandioses, prenait souvent plaisir à continuer l'entretien dans l'idiome de ses pères. Quelquefois, surpris de ce que l'accent de Lise avait tour à tour de concentré et de vibrant, il la regardait ; mais déjà la jeune fille s'était détournée pour cacher la pâleur qu'un mot sympathique avait amenée sur son visage. Elle servait le comte Pierre avec le ravissement profond que, dans le rôle de servante, éprouvent toutes les femmes qui aiment noblement, fussent-elles duchesses ou paysannes. Celles qui se font servir aiment l'amour et n'aiment pas l'homme.

Excepté au sujet d'Armand, le comte de Marcellis n'avait aucun entretien familier avec Lise. Elle lui inspirait un intérêt sympathique, beaucoup d'estime ; il lui portait une reconnaissance qui ne demandait que l'occasion de se manifester ; mais, d'autre part, il trouvait tout naturel de lui jeter, à trois pas, en rentrant, son paletot mouillé, de lui demander ses pantoufles, de ne pas entretenir la conversation et de parler ou de se taire suivant ses caprices. Il n'aurait pas songé à lui rendre compte de ses intentions d'avenir, et fût tombé de son haut en apprenant qu'elle pût s'intéresser à son départ. Le dévouement de Lise pour Armand touchait profondément le comte Pierre, et il avait le tact des âmes nobles en ne cherchant pas à récompenser avec de l'argent cette sublime simplicité.

Sans être entièrement remis, le moral du comte de Marcellis était assez convalescent pour lui permettre de diriger sa vie; il chercha même à la remplir, et eut le bon sens d'appeler le travail à son secours pour combler les vides du bonheur. Pour l'homme riche, le travail s'appelle ambition.

Digitized by Google

En arrivant à Bruxelles, il s'installa dans un bel appartement au boulevard. Un siège se trouvait vacant à la chambre; il se présenta aux élections et fut nommé député. Fût-on né marquis ou fanatique, on revient toujours d'Amérique un peu Américain, et l'homme du passé s'efface devant l'homme de l'avenir, religieux et politique. Le comte Pierre aurait voulu répandre sur son pays la moisson des bienfaits qui s'élève sur la terre nouvelle : l'instruction, cette égalité, le droit au travail, cette justice, la croyance individuelle, seule loyauté de la Foi.

Sa physionomie politique fut donc excessivement originale. Il était très attractif; ses convictions et ses sympathies effrayèrent un peu l'aristocratie, mais son libéralisme avait tant de distinction, son veuvage prématuré tant de mélancolie, ses voyages étaient une source si profonde d'idées neuves, qu'il imposa le respect dans les salons et se fit écouter à la chambre. Il eut auprès des femmes un succès d'enthousiasme et, s'il l'avait voulu, il aurait créé la mode dès institutrices à l'américaine. Quelques-unes entreprirent de le consoler, mais il avait la politesse automatique, la forme impénétrable, contre laquelle les séductions viennent échouer comme des bulles de savon.

De temps en temps, il faisait une apparition à Malines, constatait que tout allait bien et que son enfant devenait un fils. Il passait également là les mois de l'été, fournissait à sa tante des documents héraldiques ; mais, malgré toute la bonhomie qu'il mettait dans ses recherches, il désignait avec un malin plaisir les éclaboussures qui se trouvent, hélas ! sur tous les blasons. Il avait fini par s'intéresser à ces études en contre-partie, tandis que Mlle de Meerbeeke aurait voulu effacer, de son sang et de ses larmes, ces regrettables taches au soleil.

Une impulsion secrète le poussait quelquefois vers son nid, et quand cette attraction s'emparait de lui, il n'y avait ni affaires, ni plaisirs qui pussent le retenir ; c'était le *je ne sais quoi*, appelé à devenir plus tard sa destinée ; alors il jetait

Digitized by Google

tout là, ne s'informait ni du temps, ni de l'heure, et marchait comme le fer attiré par l'aimant.

Il n'allait cependant vers personne, il allait pour lui-même, et éprouvait toujours, en quittant Bruxelles, la satisfaction de l'écolier qui s'échappe par surprise pour retourner à la maison.

Dans une de ces occasions, il arriva si tard à son *home* que tout le monde était déjà couché.

— La lumière de mademoiselle de Meerbeeke vient justement de s'éteindre, lui dit le portier, qui guidait le comte Pierre à travers la cour, située entre la porte de la rue et le perron ; mais celle de mademoiselle Lise brûle encore.

— En ce cas, j'irai embrasser Armand avant de me coucher, dit le comte en montant l'escalier.

Il ouvrit doucement la porte du petit parloir qui précédait la chambre de Lise et ne fut pas médiocrement surpris de la voir le dos tourné à l'entrée, le corps penché sur la table, occupée à la lueur d'une lampe à étudier une carte de géographie. Elle consultait de temps en temps un livre placé à côté d'elle, puis prononçait les mots à haute voix, comme lorsqu'on apprend par cœur.

Le comte Pierre parut tout à coup devant Lise.

Elle devint très rouge.

— Que faites-vous là, Lise? demanda-t-il en souriant sous sa moustache.

Elle ferma d'abord son livre, roula sa carte, voulut s'expliquer, ne trouva rien à dire et demeura tout interdite et prête à pleurer.

— Eh bien ! mon enfant, dit-il avec bonté, est-ce que je vous fais peur?

Reprenant un peu de hardiesse et raffermissant sa voix :

— Monsieur, dit-elle, Armand est trop jeune pour s'instruire et trop âgé déjà pour jouer toute la journée. Je m'aperçois qu'il s'ennuie souvent ; pour l'amuser, j'ai commencé à lui donner un peu la leçon. Je lui ai appris à lire. Maintenant, il me demande toutes sortes de choses, des explications sur les

Digitized by Google

pays et sur les personnages que l'on nomme dans les livres ; mais je sais très peu moi-même, et pour cela j'étudie quand il est couché pour... l'instruire, pour l'amuser le lendemain.

— Bonne fille ! dit le comte touché.

— Vous ne trouvez pas cela ridicule ?

— Je trouve que c'est une chose admirable comme tout ce que vous faites pour nous.

Et il lui tendit la main.

Pendant les quelques minutes que dura leur entretien, le comte de Marcellis tint cette main dans la sienne, tout imprégnée d'une chaleur affectueuse et fraternelle. La petite main nerveuse de Lise était glacée, car tout le sang de la jeune fille avait reflué vers son cœur. Le comte Pierre causa encore un peu, s'informa d'Armand, alla l'embrasser dans son petit lit, rit aux éclats de ses bons mots et promit d'assister le lendemain à sa leçon.

Il était depuis longtemps rentré dans son appartement que Lise, debout à la même place, éprouvait cet épanouissement de l'âme qui paye l'amour de tous ses sacrifices.

IX

Quelques années s'écoulèrent ainsi paisiblement. Armand se développait et se charpentait au physique, tandis que chez Lise le moral se ciselait. L'éducation fait une toilette à l'âme : les façons aristocratiques de Mlle de Meerbeeke, le tour qu'elle donnait à ses phrases, l'accent expressif, l'élévation des idées du comte de Marcellis opérèrent à la longue sur Lise. Sans aucune recherche, elle se trouva imprégnée de la distinction de ces deux personnes, à l'instar d'un fin tissu de laine ou de batiste qui se cache dans le même tiroir qu'un sachet. Sa simplicité mélancolique avait besoin de bien peu

Digitized by Google

de chose pour devenir la perfection des manières et s'idéaliser ; elle acquit cela au contact de ceux qu'elle nommait ses maîtres ; en causant avec eux elle prit la forme, comprit et sut se faire entendre, car jusque-là, comme chez la plupart des gens illettrés, ses sentiments n'avaient pas trouvé d'expression. Puis, à cause d'Armand elle lut une quantité de livres élémentaires ; pour l'amour de Pierre, qu'elle écoutait en le contemplant mais qu'elle n'osait interroger, elle lut des relations de voyages dans les pays qu'il avait parcourus, afin de pouvoir bien suivre ses récits et quand il admirait un auteur ou un poète, elle allait mystérieusement prendre le livre dans la bibliothèque et le lisait à la dérobée avec un fanatisme religieux. Il y a des ailes de colombe qui vont jusqu'aux plus hautes sphères, et c'est presque toujours par l'élévation des sentiments que la femme arrive au niveau des idées de celui qu'elle aime. La catégorie des êtres à laquelle appartenait désormais Lise n'a point de nom dans la société : ni servante, ni demoiselle, ni institutrice ; devant elle on demeurait indécis, on ne croyait jamais l'avoir saluée avec assez de respect ; avant qu'elle n'eût parlé, on devinait que sa voix était sympathique et qu'elle avait l'accent distingué, sa figure faisait rêver jusqu'à en avoir le vertige, chose que l'on éprouve quelquefois devant certains tableaux.

Le comte Pierre, lui, se sentait presque au bout de sa jeunesse. L'engouement des premiers succès s'émoussa, le travail commença à le fatiguer et sa vie de garçon à Bruxelles lui parut ennuyeuse. Quand il jetait les yeux autour de lui, il les arrêtait sur l'un ou l'autre ménage. Le souvenir de sa femme n'était plus immobile dans son imagination ; il y flottait comme ces apparitions de saintes que l'on distingue à peine des nuages. Et puis, une catastrophe si douloureuse avait marqué la première partie de sa vie, qu'il avait pour ainsi dire muré cette époque.

Il avait rencontré dans les salons bien des jeunes filles qui avaient cherché à le captiver ; mais, pour échapper aux pièges de la danse et du piano, il avait découvert un îlot de terre

Digitized by Google

ferme, la parenthèse d'une conversation intéressante au milieu de l'éternelle banalité mondaine. Il s'aperçut qu'il y recourait toujours et que d'autres s'en apercevaient aussi.

Cette planche de salut ou plutôt ce coin d'un sopha de velours à demi caché par les plis d'un rideau, lui était gardé par les soins d'une personne qui, jeune, n'avait pourtant rien d'une jeune fille, et qui, sans jamais avoir été mariée, avait un certain air de douairière. Mlle Alix Van Capellen était née à Anvers, premier brevet de morgue et de raideur, et appartenait à une famille de la petite aristocratie que l'on pourrait appeler vénielle. Son piédestal était un monceau d'or, car le baron Van Capellen, son père, était sénateur et l'un des plus riches armateurs d'Anvers. Il n'habitait Bruxelles que pendant la session des chambres. Le but de Mlle Alix était d'entrer, par le mariage, dans l'aristocratie de vieille roche ; toutes les distinctions que réunissait le comte de Marcellis émurent la fibre ambitieuse qui, chez elle, remplaçait toutes les autres.

Elle était née à Anvers et y avait vécu pendant les vingt-cinq années qu'elle comptait déjà, excepté un décompte à faire en faveur de trois années passées dans un couvent en France. La vanité d'avoir reçu une éducation française s'ajoutait à l'air dédaigneux de Mlle Alix, et elle se croyait le droit d'avoir oublié le flamand, que l'on parlait pourtant dans la maison de son père. Pour rien au monde, elle n'eût consenti à en comprendre un mot. Quelques *si* et quelques *mais* de moins, Mlle Alix aurait été jolie. Au premier coup d'œil, elle avait une physionomie à caractère et beaucoup de distinction. En la regardant mieux, on s'apercevait que les angles et la bile étaient les éléments de ce visage. Tout en elle était définitif et singulièrement arrêté ; les bandeaux de cheveux trop lisses et trop noirs, la pupille durement découpée sur l'agate claire de l'œil, le regard fixe mais pourtant en biais, la bouche sèche et sans lèvres, suffisaient pour faire deviner la femme ; la parole formulant des arrêts à l'emporte-pièce, le geste rare sans hésitation, sans étendue

Digitized by Google

analogue aux idées; la toilette sombre, mesquine, dédaigneuse de tout art de plaire, telle était Mlle Alix; prenant le dédain pour la vertu, la morale et la dévotion; ne consentant pas à faire partie des jeunes filles, professant l'horreur de la danse, mais très appréciée par les vieilles filles, les dévotes et les douairières. Une Mme de Maintenon, moins la femme qui avait eu l'amitié de Ninon.

Je ne dirai pas que Mlle Alix plût au comte de Marcellis. Sa personne excluait l'idée de ce qui plaît; mais sa réserve, son genre, son air sérieux firent une certaine impression sur lui, et le dédain avec lequel elle avait refusé plusieurs partis donnait quelque prix à ses avances.

Les hommes sont toujours fiers de faire éclore un sourire sur des lèvres de granit et de voir une lueur colorer le Spitzberg; tant il est vrai que l'amour doit être une flatterie pour la plupart d'entre eux. Pierre chercha à deviner ce que consentirait à aimer cette femme qui n'aimait ni l'amour, ni le mariage, ni la toilette, ni les romans, et sa curiosité fut stimulée en découvrant qu'elle s'occupait volontiers de questions politiques. Dès lors leur conversation eut de l'intérêt et l'Amérique en fut le thème. Elle lut, étudia, approfondit, afin de pouvoir discuter, et tout en refusant ses sympathies aux idées démocratiques, elle accorda son attention à celui qui cherchait à la convertir aux idées humanitaires. Le comte Pierre se laissa prendre et reprendre tous les soirs à la délicate flatterie d'être écouté par une jeune personne qui mettait sa conversation au-dessus de tout ce qui séduit et enivre les autres femmes, et chaque fois qu'il croyait avoir démoli un des préjugés de l'Anversoise, il ne s'apercevait pas qu'elle-même avait placé un jalon de plus sur le terrain de sa conquête. Il ne se défia pas assez de cette femme, dont le seul penchant tendre était d'aimer à être aimée, c'est-à-dire servie, depuis la terre où on lui présenterait ses pantoufles, jusqu'à l'autel sur lequel on la vénérerait.

Dans deux maisons où l'un et l'autre allaient toutes les semaines, on remarqua que Mlle Van Capellen réservait une

Digitized by Google

chaise au député et cela la compromit presque autant qu'un rendez-vous aurait compromis une autre femme ; mais elle n'en continua pas moins à lui départir cette faveur, avec des allures de Minerve.

Ce qui avait contribué à vieillir Mlle Alix d'aussi bonne heure, c'est que n'ayant plus de mère, elle avait été obligée de tenir la maison de son père, et elle spéculait sur ce type correct de douairière qui, au milieu de tant de femmes occupées sans cesse à se rajeunir, lui créait un petit rôle. Le comte de Marcellis allait à ses soirées, fréquentées surtout par des hommes chauves, décorés et arrivés, et où les femmes, peu nombreuses, avaient été conquises au prix de mille adulations dans la grande noblesse. Pour présider ce cercle, la sévère déesse du logis se donnait un air imposant. Le comte Pierre eut le tort de se laisser prendre au simulacre d'une grandeur qui n'avait pas sa source dans l'âme ; il crut à la supériorité d'une femme incapable de faiblesse.

A la fin de l'hiver, le père, aussi amoureux que sa fille du titre de comtesse de Marcellis, dit au comte Pierre :

— Mon cher, vos sentiments ne sont ni suspects, ni impénétrables ; je suis autorisé à vous dire qu'on les agrée.

Le comte Pierre ne trouva cela ni simple, ni naturel, rien ne pouvait l'être dans cette maison, mais il l'accepta comme chose très logique et fut flatté de se laisser prendre.

On prononça par conséquent le mot : « mariage, » ce qui était déjà beaucoup ; on ne prononça pas le mot : « amour, » c'eût été trop.

Aux derniers jours d'avril, Mlle de Meerbeeke fit appeler Lise et lui communiqua la lettre suivante :

« Chère tante,

» Je me marie. Je vous amène une femme qui inspire la » vénération, ce qui ne l'empêche pas d'être belle et d'avoir » vingt-cinq ans. Les vieilles femmes la croient des leurs et » les jeunes filles voudraient lui ressembler. Toute ma famille » sera fière de l'alliance de Mlle Alix Van Capellen, qui » appartient à l'une des anciennes familles patriciennes d'An-

Digitized by Google

» vers. Elle est née pour régner et relèvera la maison ; c'est » aussi la belle-mère qu'il faut à Armand à l'âge qu'il a. » Attendez-nous à dîner dimanche prochain, et dites à notre » excellente Lise qu'elle mette son dévouement ordinaire à » préparer Armand. »

A la lecture de cette lettre, les sensations confuses d'une douleur horrible sonnèrent le glas dans le cœur de la petite Lise. Elle prit le petit garçon sur les genoux et resta quelques minutes la figure inclinée sur ses cheveux, puis elle commença un discours, troublé par l'amertume et brisé à chaque instant par l'émotion.

— Ne vous chagrinez pas, Lise, dit la tante. Cette demoiselle est certainement très bien, puisque Pierre l'a choisie. Et puis, c'est une Van Capellen, vieille famille non titrée, mais de bonne souche et sans mésalliances. Je vais en faire une étude particulière. L'histoire des familles patriciennes est ce qu'il y a de plus curieux au monde. C'est une spécialité. Telle n'a point de titre et possède une généalogie enviée par plus d'un roi. Souche vaut plus que titre, et filiation que domaine.

— Expliquez-moi cela, ma tante, dit Armand.

— Mon cher ami, c'est très simple. C'est être tout noble... Mais vous comprendrez mieux quand vous serez grand.

— Je voudrais comprendre à présent. Qu'est-ce que l'histoire d'une vieille famille, tante ?

Mlle de Meerbeeke frotta ses lunettes.

— C'est ne pas avoir dérogé depuis des siècles ; avoir toujours été les mêmes de père en fils.

— Je comprends fort bien, dit l'enfant. Ainsi, le père de Lise était tourneur, son grand-père était tourneur, tous ses grands-pères étaient tourneurs depuis l'époque où l'on tournait. C'est ça une vieille famille ?

— Sans doute. Une vieille famille de plébéiens.

— Oui. Nous, nous sommes des patriciens : deux mots que j'ai vus dans mon histoire romaine. Quelle différence y a-t-il entre ces deux espèces de personnes ?

Digitized by Google

— La différence du rang.

— Il me semblait que dans la ville de Romulus tout le monde avait commencé par être brigand ?

— Aussi la noblesse romaine n'est pas grand'chose.

— Et entre les Flamands, quelle est la différence ?

— La différence du sang.

— Tiens ! Est-ce qu'il y a de la différence entre notre sang et celui de Lise ? Quand elle se pique, cela a la même couleur.

— C'est pourtant ainsi. Mais j'aurai de la peine à vous le faire comprendre.

— Eh bien ! tante, je demanderai une explication au docteur ; lui qui soigne les gens, il doit s'y connaître.

— Vous avez l'air tout ahuri, Lisken, dit Mlle de Meerbeeke. Cependant le second mariage d'un gentilhomme, quand il s'accomplit dans les conditions requises, doit être regardé comme un événement heureux. Qu'auriez-vous dit, mon enfant, vous qui portez un si grand attachement à notre famille, si mon neveu s'était mésallié ? Réjouissons-nous tous d'avoir à nous dévouer à une véritable grande dame. S'il y a des gens qui osent attaquer la noblesse des Van Capellen devant moi, je leur prouverai, pièces en mains, la valeur de cette famille. Savez-vous bien qu'ils ont une marmite dans leurs armes ?

— Une marmite ! s'écria Armand en se tordant de rire ; est-ce qu'il y a quelque honneur attaché à cette marmite, ma tante ?

— Un honneur très grand. Les Van Capellen ont des alliances en Espagne. Quand un gentilhomme castillan allait à la guerre, l'un ou l'autre vilain était chargé de porter les ustensiles de cuisine à l'usage de son seigneur.

— Comme, lorsque j'étais petit, Lise portait mon biberon quand nous allions à la promenade ? dit Armand en embrassant de nouveau sa bonne ; mais je trouve affreux ce mot de vilain, et je ne saurais le dire de quelqu'un que j'aime et que j'estime.

— Voyons, Lise, reprit la tante, reprenez votre bonne mine

Digitized by Google

habituelle ; rien ne sera changé dans la maison ; je connais les intentions de mon neveu à votre égard, et je puis vous assurer que vous resterez toute votre vie à notre service.

Pendant que Mlle de Meerbeeke disait ces choses, Lise murmurait quelques mots à l'oreille d'Armand pour le préparer à ce fatal dimanche et l'engager à être gentil avec la dame que son père amènerait.

Le petit garçon se retournait de temps en temps surpris et le sourcil froncé. Il avait neuf ans, et le mot de belle-mère pouvait déjà avoir une certaine signification pour lui.

— Est-elle bonne ? demanda-t-il à Lise.

— Puisque ton père l'aime, mon Armand.

— M'aimera-t-elle ?

— Puisqu'elle aime ton père !

— Est-elle belle ?

— Puisqu'elle sera comtesse de Marcellis.

— C'est toi qui es ma petite mère, s'écria-t-il tout à coup, je n'en veux pas d'autre.

Il se jeta dans les bras de sa bonne, et tous deux se tinrent embrassés en pleurant.

— Là, là ! dit Mlle de Meerbeeke, c'est l'effet du premier moment, vous vous habituerez. En attendant, je vais commander pour dimanche un dîner qui apprendra à ma future nièce que Malines n'est pas si loin d'Anvers.

Le dimanche suivant, avant dix heures du matin, l'hôtel Marcellis se mit en grande tenue. Les volets, clos depuis le veuvage du comte, s'ouvrirent ; les valets mirent leur livrée ; on plaça des fleurs le long de l'escalier ; on enleva les housses des meubles. Armand, un peu inquiet encore, mais consolé par un habit neuf et soutenu par la curiosité, se tenait aux côtés de sa tante et attendait dans le grand salon d'honneur. Vers onze heures, la porte de la rue s'ouvrit avec fracas et une voiture entra dans la cour. Trois personnes en descendirent : le comte de Marcellis, le sénateur Van Capellen et Mlle Alix. Le comte donna le bras à sa fiancée pour monter le perron, la porte du grand salon s'ouvrit, et le valet de

Digitized by Google

chambre prit une voix de héraut d'armes pour annoncer le maître de la maison.

Mlle de Meerbeeke, tenant son arrière-petit-neveu par la main, fit trois pas en avant et une révérence à la mode de l'an 1800. Ce à quoi Mlle Alix répondit par un salut de tête, mais en conservant le corps droit; puis elle s'avança sans regarder l'enfant.

Elle n'était guère en toilette de dîner. Son costume de laine feuille-morte, le grand voile de dentelle noire jeté sur son chapeau, contrastaient avec l'apparat déployé pour la réception, et elle n'y répondait par d'autres frais qu'en daignant venir.

La présentation eut lieu dans le salon d'honneur, vaste pièce dont les quatre fenêtres s'ouvraient sur la rue. Il était tendu en cuir brun à fleurs d'or, avec des meubles de bois blanc doré couverts de damas rose et blanc; deux grands lustres aux girandoles de cristal pendaient au plafond. On passa ensuite dans la salle à manger, ornée de quatre tableaux représentant les saisons, peints par Pierre Eyckens; la table, les chaises et les dressoirs étaient de chêne antique; les fauteuils et les rideaux de tapisserie.

Mlle Alix dit à Mlle de Meerbeeke :

— Votre demeure est très distinguée, mademoiselle.

— Voici mon fils, dit le comte en amenant Armand.

Les femmes nées pour être douairières ne savent pas ouvrir les bras.

— Bonjour, monsieur, dit-elle; vous ressemblez à votre père.

— Le dîner est servi, vint dire en flamand le majordome.

— Qu'est-ce que ce langage? demanda Mlle Alix avec un petit air effaré.

— C'est du flamand, répondit le comte en riant. Et, plaçant son monde à table :

— Tout est dans une harmonie stationnaire dans notre bonne ville de Malines; écoutez le carillon qui sonne midi,

Digitized by Google

et excusez mes gens qui ne comprendraient pas des ordres donnés en français.

— Mais, vous êtes née à Anvers, mademoiselle Van Capellen, dit la vieille tante, et par conséquent vous êtes aussi flamande que nous.

— J'ai fait mon éducation en France ; mes habitudes sont françaises, et puis, à Bruxelles, on est Belge, et pas trop Flamand. J'avoue donc que je ne saurais diriger ma maison dans un langage que ma mère n'a pas consenti à me laisser apprendre de peur de me gâter l'accent.

Lise, demandée trois fois par Armand, était entrée sans faire de bruit et s'effaçait le plus possible. Les larmes qu'elle avait versées toute la nuit augmentaient sa pâleur. Elle était vêtue si modestement d'une robe noire et d'un bonnet de mousseline, elle se tenait si immobile, qu'elle était devenue presque invisible. L'effet que produisait l'étrangère sur elle était la peur.

Debout derrière la chaise d'Armand, elle le servait et l'engageait à se tenir droit et silencieux.

Lise, qui avait tenu l'enfant sur ses genoux au temps où il apprenait à manger, avait conservé l'habitude de dîner avec lui et la vieille tante, les jours ordinaires, aidant cependant au service de la table et plus souvent debout qu'assise. Quand le comte de Marcellis venait à Malines, Lise ne s'éloignait pas d'Armand, mais pour rien au monde elle n'eût osé s'asseoir à la table du maître de la maison.

Mlle Alix la lorgna à travers la table.

— Qu'est-ce que cette personne ? demanda-t-elle au comte.

— C'est mademoiselle Lise, qui a élevé Armand.

— Sa nourrice ?

— Sa nourrice immatérielle, répondit-il avec cordialité. Je vous ai déjà parlé de cette jeune fille, qui a entrepris et accompli l'œuvre de patience et de dévouement pour laquelle il faut souvent et une mère et une nourrice.

— Et... d'autres m'en ont parlé aussi, dit-elle en arrêtant

Digitized by Google

l'ironie aux coins de ses lèvres, qui en gardèrent le pli aussi profondément que le marbre fouillé par une pointe d'acier.

La table était somptueusement servie : linge damassé de Courtrai, vaisselle massive, vins portant des noms célèbres ; un vrai repas de kermesse flamande.

Le sénateur Van Capellen en fit l'observation.

— Nous aurons bien de la peine à dîner après un pareil déjeuner, dit Mlle Alix.

Mlle de Meerbeeke, stupéfaite, laissa sa fourchette en suspens et regarda Lise qui rougit.

— Mais nous dînons ! s'écria Armand, n'est-ce pas, papa ?

Mlle Alix vit le trouble peint sur toutes les figures et dit sentencieusement :

— Les torts ne sont d'aucun côté. On n'a pas à Paris les usages de Pékin.

Le comte de Marcellis se mit à rire en homme d'esprit, sans manifester le moindre embarras, mais avec une nuance de déplaisir.

— Mademoiselle, pendant les quelques heures que vous nous accordez, dit-il, faites la part de nos habitudes ; les vôtres ne seront nullement dérangées ; supposez que vous déjeunez, je ferai servir à dîner à six heures.

— Oh ! je mange si peu, dit-elle froidement ; j'en ai déjà pour huit jours.

— Vous êtes bien sage, monsieur Armand, dit le sénateur ; savez-vous lire ?

— En flamand et en français, répondit fièrement le petit garçon.

— Oh ! oh ! Et avez-vous un précepteur ?

— Qu'est-ce que cela, papa ?

— Un abbé bonne d'enfant, répondit le comte en riant. Armand a eu jusqu'à présent le contraire.

— Comment cela ? demanda l'Anversoise.

— Mademoiselle Lise lui a donné la première éducation avec mille soins et mille peines.

Digitized by Google

— On aurait pu simplifier ces soins et ces peines en mettant l'enfant au collège.

— Il était trop jeune, dit la tante; j'ai désiré le garder en ma compagnie.

— En la vôtre il ne pouvait apprendre que les manières et les traditions de son rang. Mais il me semble que l'âge d'avoir une bonne est passé pour lui.

— Il a neuf ans, dit le comte.

— Il est temps qu'il aille au Bruel pour faire sa première communion ; de là il entrera au collège ou au petit séminaire, et nous l'enverrons ensuite terminer ses études à Paris. Vous pensionnerez cette personne.

Lise l'entendit.

— Son dévouement a été admirable... dit le comte.

— Il deviendrait... inconvenant, interrompit Alix, qui coupa court à tout éloge.

Pendant que l'on servait le café, Lise sortit sans être remarquée.

— Montrez-nous donc votre splendide habitation en détail, cher comte, dit le sénateur.

— Très volontiers; je suis tout à votre disposition; mais Malines... est dans Malines.

— La couleur locale a bien son mérite, dit la future comtesse, surtout quand le pinceau de Van Dyck y a participé.

Pendant que le salut sonnait à la vieille église de Saint-Rombaut et que le carillon chantait tous les quarts d'heure, le comte faisait les honneurs de sa maison à sa future famille. Cette antiquaille vraiment princière parut à Mlle Alix une châsse digne de sa vanité. Les coins de ses lèvres s'adoucirent, tandis qu'elle montait le grand escalier appuyée au bras du comte.

Il lui montra la galerie des tableaux, celle des antiquités, les faïences, les armures, les chambres de réception, sa bibliothèque, sa chambre ; mais il passa sans s'arrêter devant une porte dont la clé était ôtée.

— Pourquoi pas là? demanda-t-elle d'un ton d'impératrice.

Digitized by Google

— J'ai jeté la clé de mon bonheur dans l'éternité; n'exigez pas que j'ouvre un tombeau. En compensation, je vais vous montrer mon reliquaire.

Il entra le premier, le sourcil un peu froncé et observant la physionomie de Mlle Alix.

C'était la chambre d'Armand.

Un petit lit aux rideaux blancs avec un couvre-pied de soie bleue, recouvert d'un merveilleux crochet, ouvrage de Lise ; un petit fauteuil, un autel dans les mêmes proportions, une bibliothèque, une étagère couverte de jouets, le tout à la taille d'un enfant.

— C'est très joli, dit-elle, en lorgnant le jardin par la fenêtre.

Le comte la regardait de profil. Il lui trouva l'air hautain et ironique, ce qui est l'expression des caractères implacables.

Une contraction violente bouleversa alors la physionomie du comte Pierre, mais il sut la réprimer et la remplaça par un sourire de parti pris.

Une porte était entr'ouverte au chevet du petit lit ; la figure d'Armand y apparut.

— Père, dit-il, Lise pleure parce que l'on a dit que je dois aller au Bruel. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde, s'écria le comte d'un ton singulier. Descendons-nous ? continua-t-il, en offrant courtoisement le bras à Mlle Van Capellen.

Quand la porte fut refermée :

— Mon cher comte, dit-elle, m'autorisez-vous à vous faire une toute petite observation ?

— Comment donc !

— Je voudrais voir à votre fils une éducation parfaite et toute chrétienne. Évitez-lui, de grâce, l'ombre même du mensonge et toute apparence qu'il pourrait plus tard fâcheusement interpréter.

— Ce n'est pas mon nom que je voudrais vous offrir, dit le comte, c'est un piédestal !

Elle le regarda et trouva qu'il avait le ton un peu empha-

Digitized by Google

tique, mais son air était si aimable et ses manières si galantes qu'il n'y avait pas moyen de le supposer le moins du monde fâché.

— Dînons-nous ? demanda le comte en rentrant dans le salon ; il est sept heures, heure toute française.

— Vous voulez rire, dit le sénateur qui n'en pouvait plus de fatigue, après avoir fait le tour de la maison ; nous avons été Anversois, parbleu !

— Je vous assure, continua Alix, avec une humilité à la Maintenon, que le souvenir de votre antique hospitalité flamande est digne de faire pâlir la mémoire de bien des fêtes modernes. On s'acclimate aisément dans cet air. Je me sens ici comme chez moi.

Disant cela, elle eut un regard presque féminin qu'elle s'empressa de voiler sous ses dentelles, car on s'apprêtait au départ.

— Vous me comblez ! s'écria le comte. Si vous y consentez, nous ferons graver sur une dalle de marbre, la date du jour où vous avez honoré ma demeure de votre présence.

Elle lui tendit une main de grande dame, sèche, nerveuse, couleur d'ivoire jauni ; le comte l'effleura de ses lèvres.

Mlle de Meerbeeke refit sa belle révérence de tantôt, mais sans enthousiasme.

Il fallut aller à la recherche d'Armand qui s'était caché.

— Adieu, monsieur, soyez bien sage, dit Mlle Alix, en touchant de deux doigts la joue du petit garçon.

Le comte embrassa son fils et sa tante, puis monta en voiture avec M. et Mlle Van Capellen, pour les mener au chemin de fer et de là à Bruxelles.

— Je suis plus jeune fille que cette jeune fille-là, disait le même soir Mlle de Meerbeeke au docteur, qui, curieux de savoir comment l'entrevue s'était passée, était venu faire une visite à la tante. Ce serait drôle de voir des enfants à cette femme !

A quelque temps de là, vers huit heures du soir, Mlle de Meerbeeke et son petit-neveu soupaient dans une salle basse

Digitized by Google

s'ouvrant de plain-pied sur le jardin. Tout était riant dans cette pièce, tapissée d'un papier figurant de grandes branches de feuillage emmêlées de roses; deux perruches sommeillaient dans leur cage dorée ; les chaises et la natte étaient en jonc des îles, les rideaux en mousseline. Lise avait sa place accoutumée à côté d'Armand. C'était une soirée de mai, calme, douce, délicieuse. Le crépuscule enveloppait le jardin ; une lampe éclairait la chambre ; par les fenêtres ouvertes, on respirait le parfum des lilas et des aubépines.

Cependant, sous ce bien-être apparent veillaient l'inquiétude et la douleur, car la paix des habitants de l'antique maison malinoise avait été cruellement atteinte par la visite du sénateur Van Capellen et de sa fille. Mlle Alix avait fait peur à tout le monde ; elle était de ces gens qui inspirent instantanément le désir de les fuir, sans qu'on puisse entrevoir de lutte possible, parce qu'elle n'avait aucun côté humain. Mais s'éloigner de cette antipathique personne, c'était du même coup quitter Pierre et Armand. L'idée de ce second mariage, qui d'abord avait tant charmé la vieille tante, la rongeait maintenant et elle osait à peine effleurer ce triste sujet avec sa compagne, qui n'en parlait jamais et y songeait toujours.

Un coup de sonnette traversa cette pensive tranquillité. Le visage de Lise, bien pâle, hélas! depuis ce printemps, pâlit encore.

Une minute après, le comte Pierre entrait dans la salle.

Armand s'élança dans les bras de son père, qui l'éleva jusqu'au plafond ; puis, se jetant dans un fauteuil, contempla un instant ce tableau d'intérieur fait de poésie intime et de paix profonde.

— Que l'on est bien chez soi! s'écria-t-il en flamand.

— Oui, oui, continua-t-il, répondant au regard ébahi de sa tante, je prends la liberté d'y revenir, de parler la langue de mon pays et de souper en flamand à l'heure où l'on dîne en français. Que voulez-vous, c'est mon idée!

— Est-ce vrai, père, dit Armand tout joyeux, vous allez rester avec nous ?

Digitized by Google

— Pour toujours ! répondit Pierre en l'embrassant.

— Comment cela, mon neveu ? Votre mariage n'était-il point décidé ?

— Il est rompu. Dieu me préserve d'une femme qui n'aime ni les enfants ni son pays ! Aux femmes de marbre, un piédestal ; aux femmes de cœur, des enfants !

— Et la politique, et la chambre ?

— J'y renonce. C'est une utopie que d'essayer de faire adopter les idées du nouveau monde à l'ancien ; un vieillard ne consent jamais à reconnaître l'expérience d'un jeune homme ; il en croira plutôt ses lunettes que l'œil perçant qui ose regarder la lumière. La révolution des idées sans l'action est une chimère ; il n'y a que celle des faits qui l'emporte.

— Que voulez-vous faire ?

— Être Américain pour mon compte et ne dépendre que de mes convictions. Je ferai cultiver Ploegenhove que je néglige trop depuis quelque temps, et je dirigerai l'éducation d'Armand.

— Quel bonheur ! Je n'irai donc pas au collège ?

— Tu iras certainement au collège, car l'éducation particulière ne saurait entrer dans mes vues ; mais je serai là et j'aurai l'œil sur toi.

— Et quand j'irai au collège, Lisken viendra-t-elle avec moi ? demanda le petit garçon.

— Et qui m'habillerait et me coifferait quand j'ai la goutte ? Qui me ferait la lecture quand je ne dors pas la nuit ? dit la tante.

— C'est vrai pourtant, reprit Armand ébranlé.

— Mais est-ce une résolution sérieuse ? demanda la tante au comte Pierre en le servant.

— Irrévocable ! répondit Pierre. J'ai soif de repos. Une petite dose d'ambition m'a guéri du dégoût de la vie ; mais me voilà maintenant dégoûté du remède. Je me sens très capable de vivre ici toute l'année entre vous deux... entre vous trois, continua-t-il avec la bonhomie des cœurs géné-

Digitized by Google

reux, car vous êtes de la famille, pauvre fille, que l'on a osé offenser si cruellement.

Des larmes coulèrent sur les joues de Lise ; leur douceur enleva l'amertume laissée par tant d'autres larmes.

X

Voici ce qui était arrivé :

Après le cérémonieux dîner et la présentation officielle de l'une famille à l'autre, le comte avait reconduit à Bruxelles le sénateur et sa fille, puis il était rentré lui-même dans son appartement du boulevard et s'était jeté sur son lit.

En se réveillant le lendemain, Pierre éprouva cet indéfinissable malaise d'une idée pénible que l'on dépose le soir avec l'habit que l'on ôte pour dormir et qui vous attend au réveil. Les préparatifs si avancés de son mariage, le jour du contrat fixé, les arrangements d'affaires, tout cela passa devant ses yeux comme des ombres ; la réalité était là, pesant sur son cœur : il était sur le point de donner à son fils une marâtre !

Il se rappela les mille détails de la scène de la veille. La sécheresse avec laquelle l'enfant avait été accueilli prouvait assez que l'Anversoise n'était pas de l'étoffe dans laquelle on taille une seconde mère. D'autre part, ses insinuations perfides, ses sarcasmes au sujet de Lise frappèrent l'esprit du comte et l'irritèrent dans sa loyauté ; il s'habilla et sortit de bonne heure pour aller chez M^lle^ Van Capellen.

Elle ne recula point devant une explication et y mit je ne dirai pas sa franchise, mais sa correction ordinaire. On l'avait prévenue qu'une servante-maîtresse régnait à Malines, et elle avait voulu voir de ses yeux. Elle n'incriminait point la personne qu'elle avait vue, mais les apparences l'accusaient et il

Digitized by Google

fallait employer le remède que comporte toute question de réputation et d'honneur, en éloignant Lise sur-le-champ.

— Jamais ! prononça le comte. Cette jeune fille est honnête, je lui dois tout, elle ne me doit rien. Sa présence dans une maison où je ne réside même pas ne saurait être suspecte ; ni servante, ni étrangère, elle fait partie de la famille.

— Ce qui ne pourra plus être dès que j'en serai. Armand n'a que faire de nourrice et de bonne ; il est d'âge à entrer au collège. Par conséquent, cette demoiselle n'aurait pas de motifs d'être chez vous.

— Elle servira de lectrice à ma tante, qui se passerait difficilement de sa compagnie.

— La garder serait inconvenant. Elle est pour cela trop jeune et trop..... jolie.

— Jolie...? répéta le comte.

— Vous ne me ferez pas croire que vous ne l'aviez pas remarqué.

— Ce que je vous dis est naïf peut être, mais je vous avoue n'avoir guère regardé le visage de cette jeune personne. Ses qualités de cœur, son dévouement ont seuls attiré ma sympathie et ma reconnaissance.

— Mon cher comte, c'est qu'en effet vous avez rapporté de vos voyages beaucoup de naïveté..... mais cela n'a pas cours dans notre hémisphère ; en un mot, on jase, car on appelle toujours ici un chat, un chat et une fille jolie, une jolie fille.

— Par Dieu ! s'écria le comte Pierre, poussé à bout, je ne m'étais jamais aperçu du plus ou moins de beauté de Lise, mais je vais prendre le train de Malines dans l'intention, suspecte ou non, de la regarder. J'appréciais ses vertus seules ; vous m'ouvrez les yeux sur ses charmes. Si je ne reviens pas, c'est vous qui l'aurez voulu !

Il sortit sur ce mot ; le sénateur Van Capellen et sa fille ne le revirent jamais.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, en rentrant dans sa maison, Pierre y rentra pour toujours. Il renonça à son mandat de député. Il se sentit capable de reprendre racine dans le sol

Digitized by Google

natal et de vivre pour lui-même. Le sourire aux lèvres, mais l'œil attendri, Pierre se souvint des insinuations perfides de l'Anversoise, en regardant Lise. Il se rappela ce que l'on paye une tête de Greuze, et se perdit dans une rêverie indéfinissable, en cherchant ce que pouvait valoir l'âme dont cette physionomie était l'expression.

Les voyages, qui avaient guéri le spleen du comte, avaient perdu leur puissance. Tout effort moral démesuré nous crée un caractère factice dont on aspire bientôt à se dépouiller pour redevenir soi-même. Le comte en était là. Il se sentait gentilhomme flamand jusque dans l'âme. Il était rentré dans ses goûts et dans ses habitudes, et il les fit servir à ses travaux. Il fit paraître son étude sur l'Amérique, œuvre très humoristique, revue et corrigée pendant les déceptions politiques et présentant partout le spectacle d'une haute conscience aux prises avec les mensonges de la civilisation. Suivant l'exemple de ses ancêtres, il partageait son temps entre sa maison de Malines et le domaine de Ploegenhove, se levant à cinq heures, travaillant la matinée, dînant à midi ; puis marchant à travers les champs et les prés jusqu'à l'heure où il revenait souper en famille, dans la salle basse qui avait la couleur locale de cette existence de patriarche.

Vivre pour soi-même n'est pas un rêve admis en province. Faute de boulevard ou de salle de spectacle, on regarde chez ses voisins. Si les volets sont trop bien fermés, on devine ou l'on invente. Les divers chapitres de l'histoire du comte de Marcellis étaient connus ; on ne lui permit pas de se séquestrer pour le dernier. Cette fois, cependant, la chronique scandaleuse se transmit au moyen des chemins de fer ; la nouvelle arriva de Bruxelles à Malines « que Mlle Van Capellen avait rompu son mariage, parce que son futur avait une maîtresse. »

La première pierre posée, l'édifice de la calomnie grandit, s'acheva, se couronna. On savait les actions, les intentions, les crimes du comte et de sa « servante », car on flétrissait de ce nom la jeune fille qui avait si maternellement conservé la

Digitized by Google

vie d'Armand. Et ceux qui étaient les objets de cette inquisition, inconscients dans leur honnêteté, ne se doutaient même pas que l'on pût s'occuper d'eux.

Une femme de chambre renvoyée fut la première personne qui fit tinter la cloche de la malveillance aux oreilles de Mlle de Meerbeeke.

— J'aime autant m'en aller que de voir ce qui se passe ici, dit cette fille.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda la vieille tante.

— Est-ce que mademoiselle ne le sait pas ? reprit l'autre.

— Mais enfin... quoi ?

— Monsieur le comte ne voit que par les yeux de mamzelle Lise, toute la ville en parle.

Mlle de Meerbeeke ne releva pas la phrase, mais elle resta dans sa mémoire.

— Est-il vrai, demanda-t-elle un jour au docteur, que, selon tout le monde, la bonne d'Armand est la maîtresse de mon neveu ?

— Mais..., dit le vieux philosophe, pris au dépourvu, ce sont des calomnies.

— C'est déjà trop qu'on le dise.

— Cela se dit dès qu'une femme passable se trouve sous le toit d'un homme veuf ou garçon.

— Que faire ?

— Laisser dire.

L'ivraie germa dans le cerveau de la tante et y étouffa tout le bon grain que les grandes qualités de Lise y avaient semé. Excellente, mais vieille fille et provinciale, Mlle de Meerbeeke ne tarda pas à être dominée par le soupçon. Elle épia les regards de Pierre, l'attitude de Lise. La vue de Lise faisait rêver le comte, et quand Pierre lui adressait la parole, sa voix avait des inflexions singulières. La jeune fille, de son côté, sous la suspicion de Mlle de Meerbeeke, sous l'œil profond de Pierre, se trouva en proie à un état de gêne et d'oppression indéfinissable. Accoutumée à l'amour contemplatif, elle

Digitized by Google

tremblait devant les régions de feu, et il ne lui fallait plus qu'un pas pour y descendre.

Ce même hiver, la vieille tante fut atteinte de rhumatismes et forcée de garder la chambre. Lise l'entoura de soins qui furent reçus d'abord avec une certaine contrainte. Mlle de Meerbeeke avait toujours été familière et affectueuse envers la bonne de son arrière-petit-neveu ; mais maintenant le soupçon pesait sur son esprit, entravait sa bonté naturelle et, mêlait quelquefois un peu d'aigreur et d'impatience à ses reparties. Les caractères essentiellement bons font retomber sur eux-mêmes l'amertume de leurs déceptions, et le cœur de Mlle de Meerbeeke plaidait pour Lise tout en lui témoignant une froideur apparente. La jeune fille redoublait de zèle et d'humilité : elle n'avait rien à se reprocher, mais la conscience de l'amour qu'elle éprouvait pour son maître suffisait pour lui faire baisser la tête. La patience s'impose aux coupables; la douceur de Lise sollicitait tacitement le pardon. Alors, au dévouement actif de la servante, elle ajouta des soins délicats et intelligents qui en firent le type de l'admirable sœur de charité que rien ne rebute,parce que l'amour la soutient. Elle s'installa dans la chambre de la malade, qu'elle soigna et veilla nuit et jour, n'ayant d'oreille que pour les plaintes qu'elle pouvait soulager, et subissant les autres comme choses dues. Des frictions continuelles combattaient l'invasion de la paralysie ; le lit savamment arrangé élevait la tête et facilitait la respiration ; une politesse affectueuse empêchait les mains, hélas ! presque inertes, de porter le verre ou la fourchette à la bouche, et la translation du lit au fauteuil ou du fauteuil au lit s'accomplissait par enchantement, grâce à la charpente musculaire de la fille du peuple et à sa volonté d'être à la fois le chien et l'ange. Le soulagement des nuits d'insomnie fut la lecture de documents héraldiques et d'archives féodales, et les naïves questions de la lectrice donnaient à la malade occasion de s'étendre sur mille aperçus généalogiques, de dérouler l'histoire des familles patriciennes, les grandeurs et les décadences malinoises, les mésalliances qui faisaient

Digitized by Google

bouillonner le vieux sang des croisés, les hauts faits dignes de la chevalerie. Ainsi se passaient les nuits et les jours. Les séductions d'une garde-malade sont ce qu'il y a de plus irrésistible au monde ; Mlle de Meerbeeke parut avoir oublié ses griefs et rendit son amitié à celle qui avait trouvé l'art de lui faire perdre la mémoire de ses maux. De si tendres soins infusaient à ses vieux ans un souffle de jeunesse, et elle ne pouvait littéralement ni dormir, ni respirer, ni manger sans Lise. Le terrain de la paix, de l'estime, de la confiance fut reconquis pied à pied, et les bons procédés de jadis ne furent rien en comparaison de l'intimité qui s'établit dans cette chambre d'infirme.

Une nuit, que chacun prenait un peu de repos, la vieille tante se sentit tout à coup oppressée, inquiète. Elle soupirait, elle s'agitait, elle appelait Lise ; puis, ses plaintes devinrent des cris, sa tête s'embarrassa, le délire survint.

La goutte avait subitement remonté ; le docteur déclara Mlle de Meerbeeke en danger et la fit administrer.

— Cause occasionnelle, la vieillesse, prononça Serjacobs. Remède inconnu !

Quelques heures de prostration succédèrent ; le sommeil, la transpiration, le malaise écrasaient la malade. Elle sortit de cet état pour demander à grands cris le docteur, qui était à côté d'elle et qu'elle ne reconnaissait pas.

Tout à coup, la mémoire parut lui revenir. Elle se redressa, le coude enfoncé dans l'oreiller, sa main soutenant sa tête, ses cheveux gris épars, la sueur perlant sur son front ; elle saisit Serjacobs par le bras :

— Ah ! vous voilà enfin, s'écria-t-elle, il y a deux heures que j'ai fait courir chez vous ; j'ai une importante communication à vous faire : on vient de me dire qu'il l'épousera.

Pierre, qui était assis auprès du lit et ne se doutait pas que ses sentiments fussent l'objet de l'appréhension de sa tante, tressaillit. Lise tourna son visage du côté de l'ombre, et le docteur, cherchant à faire dévier les idées de la malade, lui présenta à boire.

Digitized by Google

Mais elle continua :

— Il faut faire partir cette fille ; il faut lui chercher une place à Bruxelles. C'est elle déjà qui a été cause de la rupture du mariage de Pierre avec Mlle Van Capellen. Elle marche à ses fins comme une couleuvre sous l'herbe. Vous souvenez-vous de ses flatteries et de la manière dont elle s'est emparée de nous tous l'un après l'autre, l'enfant, le père, la tante !... Prêtez-moi tous main-forte et empêchez cette œuvre d'infamie de s'accomplir.

Puis elle retomba sur ses oreillers, se tut quelques instants et appela :

— Lise ! Lise !

La pauvre fille, plus morte que vive, s'approcha du lit ; Mlle de Meerbeeke lui passa un bras autour du cou, l'appela son soutien, son bon ange, la supplia de chasser l'autre Lise, si elle avait l'audace de se présenter, et, dans des étreintes convulsives, la maintint courbée sous son souffle haletant. Dégageant à grand'peine une de ses mains, la jeune fille essuyait la sueur qui ruisselait sur le front de la malade, tandis qu'elle se sentait elle-même en proie aux terreurs de l'agonie.

Les yeux de Mlle de Meerbeeke étaient déjà divergents et vitrés, son geste était automatique ; l'inconscience s'était emparée de ses facultés et de ses actes.

Appuyée sur Lise, elle continua, à demi-voix d'abord, avec véhémence ensuite :

— Une servante ! une servante entrer dans ma famille ! Ce qui pouvait m'arriver de pire ! J'en meurs... Donner pour mère à mon Armand une fille qui a ciré les bottes et servi la table !... Il faut savoir, docteur, que mon neveu a essayé de m'escroquer mon consentement, en prétendant que cette misérable descend d'une vieille famille, parce qu'en 1620 un Antoine Christiaens était chef de gilde. En voilà une noblesse ! La race des tourneurs !

Pierre prit à deux mains le front brûlant de sa tante, la recoucha doucement sur l'oreiller, et dégagea Lise, dont la

Digitized by Google

tête, pâle et échevelée, paraissait une fleur dont la tempête a coupé subitement la tige.

— C'est affreux! dit-il. Docteur, je vous en supplie, calmez le délire de ma pauvre tante.

Elle le reconnut.

— Pierre, dit-elle, par le souvenir de votre femme, au nom de votre fils, jurez-moi que vous ne ferez point cette mésalliance; mettez cette fille à la porte!

Le docteur préparait des calmants et cherchait à apaiser la surexcitation par le sommeil artificiel, mais les organes étaient détraqués comme une horloge brisée.

Repoussant la cuillerée qu'il lui présentait :

— Mon bon ange! cria-t-elle, où est mon bon ange?

Et, plongeant ses doigts dans la chevelure blonde de la jeune fille, elle la maintint de nouveau sur son lit et accepta la potion de sa main.

Dix minutes de calme suivirent; puis la crise revint avec un grand cri :

— Intrigante! misérable! Toute sa conduite fut une comédie, une exploitation, un moyen de s'emparer de lui, de devenir servante-maîtresse... Maintenant j'ai pris une résolution qui nous sauvera tous... J'irai demeurer à New-York avec mon neveu et mon arrière-petit-neveu... Il ne pourra, là, porter son titre, mais notre généalogie est bien connue... les familles patriciennes de Malines sont appréciées partout. Je traverserai l'Océan plutôt que de voir une Lise Christiaens devenir comtesse de Marcellis!

Puis elle appelait la malheureuse fille des noms les plus tendres :

— Chère petite, vous qui aimez tant Armand, vous empêcherez son père de se dégrader... Sauvez-le, comme vous l'avez sauvé une fois de la boisson... Le docteur m'a conté cela... Vous, notre ange gardien, faites-le rougir d'aimer une blanchisseuse. Fi! fi! Qu'il vous aime, à la bonne heure! Un portrait, un Greuze, comme il dit, cela n'est pas dangereux. On adore ça comme la vierge.

Digitized by Google

— Docteur, dit le comte impétueusement, une pareille scène est au-dessus des forces de cette enfant. Il serait inhumain de la prolonger. Venez, Lise.

Il essaya de dégager la jeune fille de l'étreinte qui la retenait captive, tandis que le docteur posait la mourante de l'autre côté du lit.

Impossible ! Il aurait fallu soutenir une lutte à laquelle l'imagination même se refuse. Elle voulait Lise, sa bonne garde-malade, elle pleurait, elle suppliait, elle implorait la pitié...

La jeune fille, délivrée un moment par Pierre, revint sur ses pas; une fois à portée du lit, deux bras décharnés la ressaisirent, dix doigts s'enfoncèrent dans sa chair et la meurtrirent.

— La voilà ! Ah ! merci ! Restez, ne me quittez pas. Soutenez-moi, je tombe ! Et une fois tombée, ils m'emporteront.

Ses yeux se fermèrent et elle parut s'endormir sur le sein de Lise ; mais le râle était déjà dans sa gorge, et le froid gagnait les extrémités.

Il se fit un long silence. Les trois témoins de cette terrible scène, debout, muets, attendaient le dernier soupir.

Tout à coup, la vieille tante fit un soubresaut.

— De l'air ! cria-t-elle ! de l'air ! j'étouffe !... Ouvrez toutes les portes.

Personne ne bougea.

— Ouvrez, je vous l'ordonne !...

Sa colère devint de la rage, son râle de l'écume ; son corps tremblait si fort que le lit vacillait.

— Ouvrez, au nom de Dieu !...

Puis, des pleurs, et une main enfiévrée qui trouva le cordon de la sonnette et le tira.

Le docteur entr'ouvrit une fenêtre, le comte Pierre ouvrit la porte.

Ni présence d'esprit, ni autorité n'auraient pu empêcher ce qui se passa dans l'espace des cinq minutes qui suivirent.

Digitized by Google

D'ailleurs, le spectacle d'une agonie nous paralyse et l'on ose à peine toucher à ceux que la mort entraîne.

Dans la pénombre du salon, on voyait, par la porte ouverte à deux battants, le groupe des domestiques, accourus tous au coup de sonnette ; là aussi était le confesseur, dans l'attente d'être appelé pour les derniers moments. Tous les regards considéraient avec effarement le personnage tragique de la vieille demoiselle, maintenue de force sur son lit par Lise, vue de dos et les cheveux dénoués.

— A moi, à moi, criait Mlle de Meerbecke. Chassez d'ici cette fille qui est la maîtresse du comte de Marcellis et veut devenir sa femme. C'est Lise Christiaens, la fille du tourneur; je la maudis et je donne ma bénédiction à Lise ma garde-malade, un ange que Dieu récompensera !

Disant cela, elle attira Lise encore plus près d'elle, posa sa tête vacillante sur son épaule comme une mère le ferait à sa fille, ramena ses couvertures par le geste familier aux agonisants, rencontra les mains de la jeune fille, les souleva le plus haut possible, se raidit tout à coup, les yeux fixes, le menton en avant, et mourut.

Lise, anéantie par une douleur et une honte sans bornes, écrasée par une consternation que nul témoignage extérieur ne manifesta, pâle jusqu'aux lèvres, ne se rendait pas plus compte de sa situation présente que la somnambule qui, au milieu des nuits, pose un pied sur le bord d'un toit. Elle ensevelit la vieille demoiselle de ses mains, la para pour l'éternel sommeil et arrangea la chambre mortuaire. Silencieuse, concentrée, elle prenait ces soins pieux avec le sang-froid d'une servante qui fait son service. Elle se mit ensuite à genoux près du lit pour la funèbre veillée. La tête cachée dans les couvertures, éclairée par la lueur d'un cierge, elle éprouvait la sensation de l'écrasement moral ; l'expression de son bonheur foudroyé avait la rigidité de la mort même.

Le comte Pierre, après avoir reconduit le docteur, rentra doucement dans la chambre.

— Quoi ! dit-il, c'est encore vous qui êtes là, mon enfant ?

Digitized by Google

Vous avez cependant bien besoin de repos ! Je veux que vous alliez dormir pendant quelques heures. Je garderai, en attendant, ma pauvre tante.

Lise se mit debout sans oser lever les yeux sur le comte et demeura devant lui, la tête baissée, les mains pendantes, si défaite, si changée, que Pierre en fut bouleversé.

Comme elle s'éloignait en chancelant, il fit un pas vers elle, la prit énergiquement par le bras et lui dit avec une voix que Lise ne lui avait jamais entendue :

— Surtout, ne craignez rien ! Je suis là, j'y serai toujours, près de vous !

Il ouvrit la porte et la fit passer devant lui avec une telle déférence, que la douleur muette de la jeune fille se fondit en pleurs. Elle était au désespoir et se sentait heureuse.

Au retour de l'enterrement, Pierre retint le docteur et le fit passer dans son cabinet pour causer un instant avant le dîner.

— Docteur, dit-il, je vais épouser Lise et je vous prie d'être témoin à mon mariage.

— Vous allez épouser Lise ! s'écria Serjacobs stupéfait. Est-ce que c'était donc vrai ?

— Vrai, quoi ? Qu'elle est ma maîtresse ? Non. Que je l'aime ? Oui, puisque tout le monde le dit et que je le sens ; la dénonciation publique de ma pauvre tante me décide.

— Mais...

— Ah ! que vous voilà bien, vous autres philosophes, docteurs, libres esprits, jetés à corps perdu dans les théories, et devant la pratique ne trouvant que des *si* et des *mais !*

— Vous conviendrez qu'au premier moment, il y a de quoi être surpris ; mais ensuite je vous avoue que je serais capable d'en faire autant, car Lise Christiaens est, selon moi, la perle des femmes.

— N'est-ce pas ? Il y a longtemps que je l'admire et probablement que je l'aime sans m'en douter. On me le crie de tous côtés et je m'en aperçois enfin. Ce n'est pas une passion, c'est un sentiment infiltré dans ma vie comme le sang dans les veines. Oui, elle est pour moi le mot de tout. Je me suis rat-

Digitized by Google

taché à la vie par elle ; mon fils je le lui dois, peut-être plus qu'à la mère qui le mit au monde. L'attrait qu'a pour moi Malines, c'est la présence de Lise... Ah ! docteur que j'aime cette femme ! Quel charme de la voir marcher, toujours active, jamais pressée, toujours en mouvement, jamais bruyante ! Elle a peur de fatiguer ceux qu'elle sert. Une douceur, une physionomie de lait d'amande ! Le sixième sens auquel vous pouvez donner le nom qu'il vous plaira, me fait faire sur ce visage des découvertes qui échappent à tous les yeux. Remarquez de profil le trait arrondi qui sépare la bouche du nez, le front bombé qui se creuse légèrement au-dessus des sourcils, le coin de l'œil qui s'allonge par le mouvement de la racine des cheveux. Entre vingt-huit et trente ans, les beautés de surface s'effacent déjà, mais une physionomie qui doit tout à l'expression est un livre. Quelle faveur du ciel de l'entendre rire au milieu de son éternelle mélancolie ! Quand l'étude d'un visage passionne un homme, il est pris !

— Que diable ! voilà douze ans que Lise est chez vous, et vous aviez l'air plus tranquille sur votre sort et sur le sien que tout le reste de la ville !

— Je ne me soupçonnais pas moi-même. J'avais pour Lise un sentiment égoïste, et il me suffisait de me trouver où elle était pour éprouver du bien-être ; c'était la persuasion qui se passe d'éloquence. Cette jeune fille est pure comme un ange, et, pour prix de son dévouement, je lui ai pourtant ôté l'honneur. Ne trouvez-vous pas qu'il est de mon devoir de le lui rendre ?

— C'est agir en honnête homme; mais votre conscience seule appréciera cette délicatesse et votre mariage sera jugé sous mille autres points de vue.

— Je me sens libre comme en Amérique.

— Mais vous vivez en Belgique, et puis, il y a... Armand.

— J'y ai pensé, dit le comte. Le problème des seconds mariages est de faire une mère avec une belle-mère ; ici, la question se simplifie dans son originalité : faire une belle-mère d'une mère véritable.

Digitized by Google

— Ce que l'enfant acceptera avec enthousiasme, le jeune homme ne le regrettera-t-il pas plus tard ? Disons-le franchement. Connaissez-vous un raisonnement assez fort à mettre entre les préjugés et votre mariage ?

— Je connais l'Océan.

— Vous retourneriez en Amérique ?

— C'est le chez-soi de toute conscience.

XI

Quelques heures plus tard, Lise frappait à la porte de la bibliothèque de Pierre. Elle ne mettait jamais le pied dans ce lieu plein de souvenirs, sans éprouver une émotion marquée; mais, ce jour-là, elle paraissait maîtresse d'elle-même, et sa réserve était celle d'une personne de condition inférieure, mais qui a le sentiment de son indépendance et de son honnêteté. A l'exemple de tous les gens de la maison, elle portait le grand deuil, ce qui augmentait encore sa pâleur et rendait son abattement plus visible.

— Monsieur, dit-elle, en s'appuyant sur la table devant laquelle il écrivait, je viens de la part de deux personnes. La dernière volonté de mademoiselle de Meerbeeke, qu'elle m'a souvent exprimée pendant sa maladie, et le désir d'Armand se sont rencontrés ; il a douze ans, il est temps que ses études commencent. Il demande à entrer au collège.

— Est-ce à votre inspiration qu'il obéit, Lise ?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, ce sont quatre volontés qui se rencontrent, car j'avais la même intention. L'éducation publique est indispensable pour faire un homme. Armand entrera au collège.

Digitized by Google

Ces deux personnes restèrent un moment silencieuses. Lise détournait la tête et Pierre l'enveloppait de ses regards.

— Merci, monsieur, je vais dire cela à Armand, et il en sera très heureux.

— Et vous, Lise ?

— Moi... quand Armand sera entré au collège, je vous demanderai la permission de partir.

— Vous songeriez à me quitter ?

— Vous savez bien, monsieur, qu'il le faut.

— Et où comptez-vous aller ?

— Qu'importe ! pourvu que je puisse voir Armand quelquefois.

— Je sais tous vos motifs... L'agonie de ma pauvre tante a cruellement payé votre dévouement, mais il n'y a que des fous ou des méchants qui pourraient juger la conduite de quelqu'un d'après des paroles inspirées par le délire. J'ignore si l'on s'est occupé de cela... mais je sais que je ne puis rien sans vous et que nous ne nous quitterons jamais.

— Monsieur !... que penserait le monde ? Mademoiselle morte et l'enfant parti, vous savez bien qu'il faut que je m'en aille ! Ce que mademoiselle a dit en mourant, les yeux de chacun me le reprochent... Vos domestiques rient entre eux quand je descends à la cuisine aux heures des repas, car je n'ai plus ni le service de mademoiselle, ni celui d'Armand, qui m'obligent à dîner en haut... Les voisins me montrent du doigt, le dimanche, lorsque je vais à la messe. Heureusement qu'Armand ignore ces tristes choses, car s'il les savait, il n'y aurait plus sur la terre une place où me cacher !

Lise contenait ses larmes, mais sa voix tremblait, le bord de ses paupières était rouge, et sur sa lèvre blême et convulsive se lisaient les tortures de l'honnêteté outragée.

— La place d'une femme est de rester auprès de son mari, dit le comte de Marcellis, en attirant dans ses bras Lise, qui s'y laissa tomber, chancelant sous une de ces joies âpres qui font autant souffrir que la douleur.

Digitized by Google

Le langage d'un amant dans la bouche de celui que toute sa vie elle avait considéré comme un maître, le baiser de cet homme qu'elle respectait comme un Dieu, firent battre son cœur sous une sensation qui ressemblait à l'épouvante. Le sentiment de son humilité l'emportait sur tout. Elle s'arracha à l'étreinte du comte Pierre et s'enfuit sans oser le regarder.

Après la mort de Mlle de Meerbeeke, le comte de Marcellis avait voulu passer quelque temps à Ploegenhove, et il s'y était installé afin de distraire Armand, qui regrettait beaucoup sa vieille tante.

Le 4 octobre, veille de la rentrée des classes, le comte voulut mener lui-même son fils au collège. Il demanda à Lise et au docteur de l'accompagner. Le jeune garçon, influencé par Lise, était très heureux de commencer des études sérieuses, et faisait de son avenir le réseau de mille projets, qui commençaient aux premiers jours de vacances et aboutissaient à un rêve d'Amérique, rêve avec lequel le sourire bonhomme du comte Pierre dénonçait une certaine complicité.

Armand voulut être à la hauteur de la situation et fit bonne contenance en se séparant des siens. Il fit rentrer ses larmes par un sourire héroïque, dont les trois personnes qui l'accompagnaient étaient dignes d'apprécier la valeur.

— Je te recommande papa, dit-il, en embrassant sa jeune bonne; que vas-tu faire de lui ?

— Te le conserver, mon enfant, fut la dernière parole de Lise à Armand.

Avant de la quitter, il lui passa au cou une petite chaîne d'or, à laquelle était suspendu son portrait, peint en miniature.

Armand avait été conduit en voiture au collège, mais la soirée était si douce que le comte Pierre proposa de retourner à pied jusqu'à Ploegenhove; il invita le docteur à souper. Évidemment, cette promenade avait une intention; Lise, très embarrassée d'avoir à traverser la ville en compagnie de son maître, demanda à rentrer seule à l'hôtel Marcellis. Le

Digitized by Google

comte s'y opposa d'un ton qui était sans réplique. Il était entre cinq et six heures du soir, le brouillard tombait un peu et l'obscurité commençait. Lise céda, espérant n'être point reconnue, et, d'ailleurs, quand le comte prenait avec elle l'autorité du maître, elle perdait la tête et se sentait incapable du moindre acte de volonté.

On rencontra un notaire de village qui faisait la même route, et le docteur n'en fut pas fâché afin de pouvoir marcher en arrière et de fournir au comte Pierre et à Lise l'occasion de causer.

Le comte paraissait déterminé. Il s'approcha de Lise et lui offrit le bras; mais la jeune fille s'éloigna vivement.

— Monsieur ! dit-elle, vous n'y pensez pas ! Cela ne se peut pas, non, cela ne doit pas être !

— Cela sera ! Tout ce que j'ai résolu sera !

Il s'empara du bras de Lise et le retint de force sous le sien.

En ce moment, des ouvriers qui revenaient de la ville et allaient coucher au village, passèrent auprès d'eux. Ils reconnurent le comte de Marcellis et le saluèrent. Puis, après avoir regardé Lise de très près, ils se mirent à rire, et on put les entendre échanger de grosses plaisanteries flamandes, en s'éloignant.

— Ils m'ont vue ! dit Lise, pâle de honte.

— Tant mieux, répondit le comte, il faut bien qu'ils s'habituent.

— C'est moi, monsieur, qui ne m'habituerai jamais à vous voir raillé ou critiqué à cause de moi !

— Vous préférez me voir malheureux ?

— Comment cela serait-il possible ? Il y a plusieurs années que vous êtes content de votre sort, sans songer à le changer.

— Oui, pourvu qu'il reste absolument tel que je me le suis arrangé. Je suis un Flamand doublé d'un Américain, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus indépendant et de plus entêté au monde ; mes habitudes doivent marcher comme une bonne

Digitized by Google

montre ; chaque jour doit continuer la veille ; il me faudra pendant un demi-siècle le même pot de grès sur la table et la même couleur dans mes vêtements. Mais, si je suis forcé de changer le lieu de mon bonheur, ce bonheur, je saurai le transplanter avec ses racines !

— Hélas ! ma présence près de vous n'est plus possible.

— Ne pouvant ni vous garder, ni vous laisser partir, je vous force à rester en vous épousant. Mes habitudes... c'est vous !

— Monsieur, vous voulez rire ! dit la pauvre fille qui pleurait. Par pitié ! ne continuez pas à me dire ces choses qui me font trembler !...

Un silence se fit. L'émotion de Lise brisait ses forces et ses facultés ; ou plutôt il arrive dans les grandes crises que les sentiments et les idées prennent de nouvelles formes.

Le comte Pierre parla le premier.

— Lise, dit-il, presque sévèrement, j'ai cru que vous m'aimiez ?

Alors elle eut un de ces élans, une de ces expressions, un de ces mots, dont on chercherait vainement la formule pendant des années et que le génie du cœur inspire tout à coup :

— Je vous aime trop pour vouloir que vous épousiez une servante.

Ayant dit cela, elle fut confondue d'avoir eu tant d'audace, et anéantie par son humilité. Maintenant qu'il la connaissait tout entière, il devait se rendre compte de l'habitude qu'elle avait prise de ne pas aimer pour elle-même, d'aimer pour servir et se dévouer.

Ils continuèrent à marcher à travers les champs par la plus belle soirée du monde. La Dyle coulait à leur droite pareille à un ruban argenté. L'air était tiède, mais, de temps en temps, un coup de vent sifflait entre les grands peupliers et rappelait à la mémoire la saison de la tristesse.

— J'ai juré de ne pas rentrer dans ma maison avant de savoir votre pensée, Lise.

Digitized by Google

Elle se recueillit un moment.

— Ce que vous voulez faire en ma faveur est beau, monsieur : mais ce serait payer trop cher des services que j'ai été si heureuse de vous rendre. Quelques méchants propos ne valent pas un pareil sacrifice.

— Ce ne sera pas un sacrifice. Je vous aime, Lise.

— Monsieur !!...

— Pourquoi toujours ce mot : Monsieur?

— Je n'oublierai jamais que vous êtes mon maître, et c'est ce que le public, non plus, ne saurait oublier.

— Le public parle d'abord, parle à tort et à travers, mais il accepte ce qu'on lui impose. Personne n'osera toucher à l'honneur de la comtesse de Marcellis !

— Puisqu'il s'agit de l'honneur de deux personnes, laissez-moi préférer le vôtre au mien..... laissez-moi vous aimer plus que moi-même..... laissez-moi vous sauver de cette horrible mésalliance, comme je vous ai sauvé un jour de la dégradation ; laissez-moi, en renonçant à vous, vous aimer pour l'amour d'Armand. Je ne sais, monsieur, où je prends la hardiesse de vous dire ces choses, mais elles épuisent mes forces. comme si au lieu de larmes c'était mon sang qui coulait de quelque blessure...

Sans haleine et sans voix, Lise s'appuya un instant contre un arbre.

— Vous vous créez des chimères, Lise. Je suis riche, indépendant ; quoi donc pourrait nous séparer ?

— Le monde entier !

— Qu'importe encore une fois ! Je ne vois ni n'habite le monde. Nous vivrons dans la retraite, pour nous-mêmes.

— Et puis, il y a plus que le monde entier ! Il y a Armand.

— Ne vous aime-t-il pas comme une mère ?

— Oui, tant que je ne serai pas la femme de son père... tant qu'il ne verra pas cette chose effroyable dont la crainte a rempli d'horreur les derniers moments de mademoiselle : sa bonne habillée en comtesse et prenant la place de sa mère !

Digitized by Google

— Je saurai vous faire respecter. Mais je crois comprendre que vous ne m'aimez pas.

— Je prends Dieu à témoin, que, si vous étiez mon égal, je traverserais n'importe quel brasier ou quel précipice pour être à vous, dussé-je y laisser mon honneur... Mais le vôtre, mais celui de mon Armand, oh ! jamais ! plutôt mourir. Êtes-vous content, maintenant, croyez-vous, que je... vous aime !... Tenez, monsieur, l'effort que je fais pour prononcer de tels mots me tue ! Ayez pitié de moi !...

— Calmez-vous, Lise ; vos paroles confirment votre vie entière et me font enfin croire ce que j'espérais : vous m'aimez depuis longtemps.

— Oh ! depuis toujours ! Depuis que mes yeux se sont ouverts, depuis que, dans cette riche maison en face de la pauvre demeure de mes parents, j'ai vu le fils du grand seigneur grandir, vivre, souffrir. Il n'y a eu sur la terre qu'un seul homme pour moi ! Mais j'ai compris de suite qu'il ne pouvait pas entrer dans mes projets d'être jamais heureuse moi-même. Je me contentais de vous voir heureux.

— Alors, que faire, ma pauvre enfant, puisque je ne puis être heureux sans vous ?

— Vous avez Armand, mon Armand, dont je veux être aimée, estimée, bénie, jusque dans l'éternité. Il croirait ce que dirait tout le monde, que vous avez épousé votre maîtresse... une intrigante... une misérable... comme le disait votre tante ! Ah ! monsieur, n'exigez pas que je prenne votre honneur, et laissez-moi le mien !

— Votre honneur ! mais il est perdu, pauvre fille. Ce n'est pas moi, c'est la sottise de l'opinion qui vous l'a volé.

— Je saurai bien le retrouver.

— Ah ! dit-il, il y a pourtant des femmes qui, lorsqu'elles aiment, oublient tout et se donnent. Vous, Lise, vous ne m'aimez pas même jusqu'à m'accepter !

La nuit était tout à fait tombée ; Lise avait dégagé son bras de celui du comte Pierre. L'obscurité dérobait le chan-

Digitized by Google

gement rapide, effrayant, que cette conversation hors de ses forces jetait dans les traits de la jeune fille.

— On n'aime pas de la manière que l'on veut, dit-elle. Je viens de vous le dire. Depuis que mes yeux sont ouverts, je suis à vous, mais vous ne pouvez être à moi. Mon lot est un lot de souffrance; mais je ne me plains pas, car je l'aurais préféré à n'importe quel bonheur. J'ai cru que je devrais me contenter seulement de vous voir, et j'ai eu la satisfaction de demeurer sous votre toit et d'élever votre fils. Je n'ai rien à souhaiter au delà. J'ai un caractère patient, et ce qui me contente un jour peut me contenter pendant des années, mais je ne suis pas brave, et s'il me fallait porter le poids d'un bonheur trop lourd, trop envié, ou trop disputé, je serais brisée tout de suite. Et puis aussi... Je ne sais comment vous dire cela... le cœur s'accoutume à aimer dans la tristesse comme les yeux à regarder dans le demi-jour; un rayon trop vif blesserait alors la paupière, une joie hors des habitudes deviendrait un tourment !... Je ne saurais admettre l'idée de dîner à votre table ou de vous donner le bras dans la rue... Figurez-vous de quel œil moqueur vos domestiques me regarderaient et quel mépris me jetterait votre famille ! Je ne saurais vous donner un autre nom que Monsieur, et cependant, continua-t-elle d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine, s'il me fallait mourir pour vous, je n'hésiterais pas !

L'accent profond, étrange, de Lise, frappa le comte Pierre; il se trouvait en présence d'un sentiment dont il comprenait le prix et qui devenait impossible à récompenser.

— Il n'y a que l'amour qui fasse accepter l'amour, dit-il, en saisissant la main de Lise.

Elle se retira vivement et un frisson parcourut tout son corps.

— C'est du dégoût que je vous inspire, Lise ?

— Oh ! monsieur !

Elle pleurait.

— Quoi donc alors ? Dites, ma pauvre fille, que décidez-vous, qu'éprouvez-vous ?

Digitized by Google

— J'ai peur ! Vous quitter est impossible...

— Oh ! merci, merci pour cette parole ; nous avons le monde entier excepté Malines ; Malines ! un grain de poussière sur le globe ! pas même autant ; un atome imperceptible ! Nous avons l'Amérique ! Et quant à Armand, nous sommes à lui, sans doute, mais lui aussi est à nous !

— Rester est impossible, également !

— En ce cas, c'est donc à moi de choisir pour vous et de prouver que je suis votre maître. Ma résolution est irrévocable ; je vous épouse.

— Prenez donc garde — cria le docteur, qui à quelques pas derrière eux côtoyait la Dyle — en cet endroit à fleur de terre, l'obscurité se fait de plus en plus et vous êtes à deux pas de la rivière !

XII

Plus une parole ne fut échangée. Le comte Pierre marchait, grave et triste à côté de cette femme qu'il voyait plus séparée de lui par l'humilité du dévouement qu'une reine ne l'aurait été par les exigences de l'orgueil.

Lise, en marchant, essuyait ses larmes et comprimait ses sanglots. On arriva ainsi à Ploegenhove. Voyant le comte sombre et Lise émue, le docteur essaya de ramener quelque gaîté.

— Ce temps d'octobre, le vent dans les peupliers, le départ d'Armand, et nous voilà impressionnables comme des cordes de violon. Je propose de faire allumer grand feu et grande lumière pour souper.

— C'est fort bien imaginé, dit le comte.

Et il ordonna au domestique de mettre trois couverts.

Digitized by Google

— Trois !... répéta celui-ci.

Le maître fit un geste impérieux ; mais, pendant que l'on dressait la table, Lise s'éclipsa tout doucement.

Le comte la chercha en fronçant les sourcils.

— Priez mademoiselle Lise de venir souper, commanda-t-il.

Au bout de quelques minutes, le domestique vint dire que Mlle Lise avait fermé sa porte et était couchée.

— Se trouverait-il, par hasard, des femmes que le bonheur effraye ? demanda le comte à son vieil ami.

— Il y a des fruits qu'il faut cueillir avant qu'ils soient tout à fait mûrs, répondit Serjacobs.

Certaines situations échappent à l'analyse. La jeune fille elle-même eût été incapable d'exprimer ce qu'elle éprouvait, mais ce n'était à coup sûr rien qui ressemblât au contentement. Le ton d'autorité qu'avait pris envers elle et pour la première fois de sa vie le comte Pierre avait fait sur l'organisation de Lise l'effet d'un tremblement de terre ; fascinée d'une part, épouvantée de l'autre, si elle avait osé parler ou crier, c'eût été pour dire :

— J'ai peur !

Les femmes, sous l'empire d'un sentiment profond, ne sont jamais exemptes de peur devant l'homme qu'elles aiment. Mais, en ce moment, tout effrayait Lise : le passant qui l'avait regardée sur la route, le maître qui voulait lui donner sa main, son cœur qui la poussait à rester, sa conscience qui lui disait de partir.

Quand elle fut enfermée dans sa chambre, sa main tremblante et peu exercée à l'écriture traça quelques lignes et des larmes sillonnèrent ses joues. Aucune espèce d'excitation ne la soutenait, c'était l'affaissement de l'espérance et cette agonie morale d'un être humain qui doit s'enterrer vif.

Lise dormit quelques heures.

De tout ce que l'on souffre, rien n'est comparable à la terrible sensation du réveil au lendemain d'une grande

Digitized by Google

douleur. La vie est là qui nous attend et nous reprend comme les dents meurtrières d'une fourche sur lesquelles on retombe !

Il fallait partir ! cela seul était vrai ; Lise n'avait décidé que cette chose ; mais c'était se résoudre à vider le calice. Où irait-elle ?... Hier soir, tout son plan n'était-il pas tracé et si simple, si facile...

Ah ! oui. Son père avait un frère, un paysan, un petit fermier qui habitait les environs de Turnhout ; il n'y avait pas deux ans qu'il était venu la voir ; c'était un brave homme qui demeurait seul avec sa vieille femme ; ses deux filles étaient mariées et établies dans de petites métairies. Lise se souvenait à peu près de l'adresse exacte de l'oncle Christiaens ; elle serait chez lui dans la matinée.

Son petit paquet fut bientôt fait ; elle mit une robe noire avec une pèlerine, puis un mouchoir de laine blanche sur sa tête. Ainsi vêtue, son paquet à la main, elle demeura quelques instants au milieu de la chambre. Que tout cela était triste ! Quoi ! elle, quitter cette maison !

Elle laissait sur la table une lettre adressée au comte, lettre bien simple, et qui disait :

« Monsieur, je vous en prie, accordez-moi six mois pour que je me repose et que vous réfléchissiez un peu. Je me sens si lasse que je n'ai presque plus la force de vivre ; il est possible que cela se passera. Si vous ou Armand aviez encore besoin de moi, je n'aurais pas senti cette fatigue, mais je sais que je ne suis plus nécessaire ici à votre bonheur à tous deux : *au contraire.* Je crois bien agir en m'en allant. Je ne vous ai jamais rien demandé, mais je vous supplie aujourd'hui de m'accorder une grâce : ne cherchez pas à savoir où je suis. Vous direz à Armand que je suis allée dans ma famille pour quelque temps. Je vous donne *ma parole* de vous écrire un peu plus tard, et alors je vous ferai savoir où je suis. Ne vous rendez pas malheureux, ni Armand non plus, à cause de moi ; c'est la seule pensée que j'aie dans le cœur. »

Digitized by Google

A l'heure matinale où Lise franchit le seuil de Ploegenhove, le comte Pierre était déjà sorti pour faire sa course habituelle à Malines. Elle partit sans bruit, sans parler à personne, et s'arrangea de manière à éviter la rencontre des domestiques ; car, à tort ou à raison, elle croyait être l'objet de l'ironie de chacun.

La station était proche ; elle prit un billet pour Turnhout.

— Turnhout ! cria le garde-convoi, au bout de deux heures de route.

Les voyageurs qui étaient à destination mirent pied à terre. Lise s'adressa à un paysan pour savoir où demeurait le fermier Christiaens.

— Il faut marcher pendant une demi-heure à travers les terres, à gauche en arrière de la ville, jusqu'à ce que vous vous trouviez en pleines bruyères, lui dit cet homme. Alors, en tournant à gauche, vous verrez tout à coup des champs cultivés, entourés de haies, des arbres, un château et une petite ferme. C'est le domaine d'un conseiller en retraite, M. Van Teel ; il a fait défricher à grands frais cette propriété et il y a mis une maison pour le père Christiaens.

Se trouver par une matinée d'octobre, grise et froide, au milieu des mornes bruyères de la Campine, dans une solitude si complète que le vol d'un oiseau n'en trouble pas le silence; avoir en soi l'isolement moral, le chagrin sur le visage, l'abattement dans tout l'être ; des habits de deuil, un ciel de plomb s'étendant de tous côtés sur une plaine à perte de vue, dont les contours se fondent avec les brumes du lointain; un vent âpre venant de la Hollande, passant de temps en temps sur la feuillée jaune et racornie qui couvre ce sol stérile; — c'est un rêve de mélancolie, et comme un tableau de Breton.

Eh bien ! Lise se sentit là plus à l'aise que la veille au soir dans sa chambre et surtout que le matin quand elle avait ouvert les yeux. Certaines organisations s'exaspèrent par ce qui pourrait servir de soulagement à d'autres ; alors elles cherchent l'harmonie dans la douleur, et cela les apaise.

Digitized by Google

Lise s'assit au bord du chemin. Le vent soufflait dans sa pèlerine ; elle noua son châle sous son menton. Ses regards erraient avec quelque douceur sur ce paysage désolé; son âme se plongeait dans cette tristesse. Devant les grands horizons, la pensée fait halte.

— Je me sens mieux, se dit-elle, beaucoup mieux que ce matin. On dirait presque que je suis déjà morte.

Elle resta encore là quelque temps, puis elle se remit en route. La maison de l'oncle Christiaens était à l'autre bout de la plaine. On en voyait les murs blancs à travers les arbres d'un verger.

Lise poussa la porte et entra. L'oncle Christiaens fumait sa pipe à côté du poêle ; la tante pelait des pommes de terre.

La voyageuse dit le bonjour; on la reconnut et on la reçut à bras ouverts, comme savent recevoir les paysans flamands.

Lise raconta avec franchise et simplicité que le décès de Mlle de Meerbeeke et le départ d'Armand pour le collège la forçaient à chercher une autre place, attendu qu'elle était trop jeune pour demeurer au service d'un homme seul.

L'oncle opina du bonnet.

Mais la tante murmura :

— N'avez-vous pas une pension ?

— Je n'ai pas encore l'âge où cela soit nécessaire. Si je parviens à la vieillesse, monsieur le comte aura certainement soin de moi.

— C'est tout ce qu'il faut, dit le vieux.

— Vous avez sans doute mis de l'argent de côté, continua la vieille, depuis douze à quatorze ans que vous êtes dans cette famille ?

— J'ai deux mille francs à la caisse d'épargne.

Ils trouvèrent que c'était un joli sou, mais la tante ne pouvait s'empêcher de faire des commentaires sur la conduite du comte de Marcellis, qui ne plaçait pas lui-même Lise dans une autre maison.

— Est-ce que les gens riches ont le temps de s'occuper de

Digitized by Google

choses pareilles ? Nous devrions aller demander cela à monsieur le conseiller ! nous serions bien reçus !... Tiens ! tiens ! il me vient une idée, femme : madame Van Teel a renvoyé dernièrement une de ses servantes. Cette place ferait bien l'affaire de Lise.

— C'est à voir ! répondit l'autre d'un air important, tout en mettant le couvert et plaçant une assiette pour sa nièce.

Lise était si douce et si affectueuse qu'avant le soir elle avait gagné les bonnes grâces de la vieille paysanne, un peu revêche, mais excellente au fond.

Dès le lendemain, sa tante la présenta elle-même à Mme Van Teel, installée déjà dans sa maison de Turnhout pour y passer l'hiver.

Lise craignait un peu que cette dame ne voulût écrire elle-même au comte de Marcellis pour avoir des renseignements directs; mais la femme du conseiller avait, depuis des années, une confiance illimitée dans le ménage Christiaens, et, sans faire aucune objection, elle prit très volontiers la jeune fille à son service; elle ne s'informa que d'une chose : si elle connaissait la couture du linge dans la perfection.

Lise connaissait tous les points qu'une aiguille puisse former.

— Vous ne pouvez jamais sortir, si ce n'est pour aller à la messe, ni recevoir personne, excepté votre oncle et votre tante, ni vous mettre à la fenêtre au rez-de-chaussée, ni causer avec le domestique, ni porter chapeau ou bonnet à rubans, ni lire autre chose que des livres de piété que je choisirai. Voilà mes conditions : vous serez très heureuse chez moi.

Lise souscrivit à tout et entra en service le jour même. Elle embrassa son oncle et sa tante, et, comme elle les reconduisait, le vieux lui glissa à l'oreille :

— Si vous n'étiez pas heureuse, Lisken, vous savez où je demeure.

— Merci de votre bon cœur, mon oncle; je serai égale-

Digitized by Google

ment heureuse partout, répondit la jeune fille avec un sourire à faire pleurer.

Ainsi que tel sol ou tel climat produit telle plante, ainsi la grande ville, la province et le village ont leur végétation humaine particulière. Mme Van Teel, grande et robuste comme un chêne de soixante ans, engraissée comme pour un concours, rouge comme pour rire, portant des robes vertes ou dahlias, une chaîne d'or et un chapeau jaune, tels qu'on en voit sur les images d'Épinal, ne pouvait être née que dans une petite ville flamande. Au physique et au moral, c'était un tissu de manies que dominait une passion.

Mlle de Meerbeeke cultivait l'art héraldique ; la femme du conseiller cultivait le linge.

C'était sa folie ; tous les ans, elle consacrait une certaine somme à l'achat de deux ou trois pièces de toile, dont elle surveillait en personne le tissage et le blanchissage ; puis on taillait des draps de lit, des chemises, etc. ; on cousait, on empilait, on collectionnait.

Une vaste pièce au second étage de la maison, entourée d'armoires à rayons, servait de lingerie. La machine à coudre était proscrite avec horreur, Mme Van Teel n'ayant pas plus de foi dans des points confectionnés à la mécanique que monsieur son mari n'en avait dans les idées progressistes. Donc, un être humain remplissait, du matin au soir, les fonctions de machine, sous le nom de lingère.

Cette lingère, ce fut Lise. Elle se levait le matin à six heures, habillait madame pour la messe, faisait le lit et la chambre, et cousait toute la journée jusqu'au moment de déshabiller madame.

Cette manière de vivre, d'une monotonie inexorable, ne contraria nullement Lise. C'était la régularité de la discipline, enfermant la tristesse entre deux planches, mais permettant à la pensée de regarder en haut ! Il n'y a rien qui aille plus vite que des jours tout pareils ; mais Lise se sentait aller plus vite qu'eux. S'il est des grâces d'état, il est aussi des voluptés dans la douleur. Lise venait d'ensevelir dans le néant les

Digitized by Google

quatorze dernières années de sa vie, sans en avoir recueilli ni fleurs, ni fruits ; car elle se retrouvait exactement à la veille du jour où elle était entrée à l'hôtel Marcellis pour sauver Armand dans son berceau. C'était la même pauvre fille, se mourant d'un rêve sans espoir. Comme elle se reconnaissait ! La fraîcheur et la santé avaient disparu ; les pâles couleurs les avaient remplacées ; les tons nacrés entouraient les yeux ; le menton s'était effilé ; les mains étaient devenues blanches et minces comme des hosties ; c'était bien la toux d'autrefois et les contractions du cœur, toutes choses disparues pendant quatorze ans de trêve. Lise avait demandé six mois au comte Pierre. Il n'en faudrait peut-être pas tant pour qu'Armand et lui fussent sauvés !

XIII

Au reçu de la lettre de Lise, le comte avait couru chez Serjacobs.

— Plus vous poursuivrez cette pauvre fille, plus vite elle s'éloignera, lui dit le vieux philosophe. Le temps est le seul remède qui opère dans les cas d'amour désespéré. Que risquez-vous à attendre encore six mois, ayant déjà attendu douze ans ?

— Ce qui est éternel a le temps et la patience, répondit Pierre. J'attendrai !

M^me^ la conseillère n'avait jamais eu une servante si parfaite que Lise. C'était l'idéal de la machine, tournant sur le pivot de la soumission.

Dans cette maison où on lisait les règles de l'habitude dans les plis des rideaux, dans l'alignement des chaises, dans l'usure du parquet devant telle fenêtre ou devant tel miroir,

Digitized by Google

il va sans dire que rien ne venait jamais déranger la régularité du service; aussi ce fut un événement que cet ordre donné par Mme Van Teel à Lise :

— Le domestique est malade, et nous avons de la famille à dîner. Vous voudrez bien mettre le couvert et servir la table.

— Certainement, madame, répondit Lise avec sa sereine indifférence.

Au coup de midi, quatre convives se trouvaient réunis autour de la table : M. le conseiller émérite, sa femme, le frère de celle-ci, et sa fille, héritière, en ligne collatérale, des époux Van Teel, qui se pâmaient lorsqu'une personne de si grandes manières et qui habitait Anvers daignait venir manger chez eux, à l'heure de Turnhout, et consentait à se laisser appeler cousine.

Lise se tenait là, une assiette à la main, quand tout à coup la nièce du conseiller se retourna. C'était Mlle Alix Van Capellen.

Lise laissa tomber l'assiette, qui se brisa en morceaux.

— Mon service de Tournai dépareillé ! s'écria Mme Van Teel. Il était depuis un siècle dans la famille !

Mlle Alix dit un mot à son père. Le sénateur regarda la pauvre servante qui tremblait.

— Oui, dit-il, c'est elle.

Toute au bris de sa porcelaine, Mme Van Teel ne s'aperçut guère de ce qui se passait; il n'entrait point, d'ailleurs, dans le caractère de Mlle Alix de se livrer à des explosions. Elle traitait Lise comme un meuble, mais après le dîner elle parla en particulier à sa tante.

Si la femme du conseiller Van Teel n'eut pas une apoplexie ce jour-là, c'est que positivement il faut croire à la destinée.

Lorsque ses convives furent partis, elle monta, semblable à une furie, jusqu'à la chambre où Lise s'était déjà remise à coudre.

— Laissez tout cela, lui dit-elle, et faites votre paquet à

Digitized by Google

l'instant. Une fille de mauvaise vie ne couchera plus une nuit sous mon toit.

— Moi... une fille... de...

La voix de Lise était faible comme un souffle d'enfant et ses regards s'éteignaient.

— Une fille entretenue par le comte de Marcellis, et qu'il a enfin mise à la porte !

— Oh ! madame !...

— Qui espérait se cacher ici sous le masque de l'hypocrisie! Ma maison est honnête, grâce à Dieu, et jamais une de vos pareilles n'y a mis les pieds ! Vous aurez trompé votre oncle et votre tante; au reste, je tirerai ça au clair; le plus pressé est que vous soyez hors de mes yeux, car j'en ferais une maladie!

Lise en était arrivée à ce point où l'on sent à peine, où l'on pense avec difficulté : un étouffement sous des décombres !

Elle rassembla machinalement ses nippes et mit sa pèlerine et son châle. Mme Van Teel n'était plus là. Au moment où elle allait descendre, la cuisinière, une vieille bigote couleur de buis, avec un bonnet plissé à tuyaux, mit d'un air pincé, sur le bord de la table, un petit paquet contenant de l'argent et se retira remplie d'une sainte horreur.

C'était le gage de Lise pour six semaines de service.

Tout faisait mal à Lise en ce moment cruel. C'était une de ces épreuves où les circonstances se tournent contre une pauvre créature, comme un canif dont toutes les lames s'ouvriraient à la fois dans la main. L'atmosphère de cette maison lui semblait imprégnée d'amertume; le plancher brûlait; la poignée des portes blessait; l'escalier craquait sous les pas; les bruits que l'on entendait étaient sinistres et menaçants; il fallait se hâter, car quelque figure vindicative, quelque voix insultante viendraient de nouveau formuler un arrêt. Qu'il fut pénible le trajet de cette chambre au seuil de l'inhospitalière maison, et avec quel bruit sourd retomba la porte !

Et, sous le coup de ce saisissement, quelle étrange sensation au cœur : la douleur morale matérialisée, le chagrin

Digitized by Google

devenu ravage et dévastation, quelque chose comme un liquide corrosif répandu instantanément dans cette poitrine, déjà desséchée par une intime désolation !

Lise se trouva seule au milieu de la rue, au mois de décembre, à la nuit tombante. C'était la route du calvaire !

Quelle idée la conduisait ? Songeait-elle à aller chez son oncle ? Vers quel but allait-elle quand, ayant fait une centaine de pas, la tête basse, les bras pendants, la démarche indécise, elle s'affaissa tout à coup et tomba sur le trottoir ?

Il n'y a point de passants dans les rues de Turnhout, l'hiver, à six heures du soir.

Un homme qui rentrait chez lui vit Lise étendue par terre et s'approcha. Il appela sa femme, sa servante, les voisins ; on apporta de la lumière, on souleva la jeune fille, qui était froide et inanimée.

Le meilleur parti à prendre était de la porter à l'hôpital, situé non loin de là ; c'est ce que l'on fit.

Des sœurs vêtues de blanc, qui desservent l'hôpital, déshabillèrent la malade et la mirent au lit.

Elle n'était point morte, ainsi qu'auraient pu le faire supposer la fixité de son regard, son extrême pâleur et la rigidité de ses membres ; mais elle était dans un état de prostration complète.

Sœur Apolline — une religieuse dont la jeunesse et la beauté s'étaient conservées sans s'épanouir et sans se faner, une mystérieuse fleur éclose à l'ombre du cloître, ni naturelle, ni artificielle, mais faisant rêver, par sa blancheur et sa ténuité, à ces fleurs mystiques ciselées dans l'ivoire — sœur Apolline se prit d'une sympathie instantanée pour la pauvre Lise et la veilla toute la nuit.

Il y eut du délire, de l'agitation, et la fièvre se déclara. Lise fut très mal pendant quelques jours ; il y eût lutte, puis la nature vainquit et un peu de connaissance revint.

Étendue sur le lit de l'hôpital, décolorée, presque transparente, ses mains fluettes pendant sur la couverture, Lise

Digitized by Google

rassemblait peu à peu ses souvenirs, et ses regards errants cherchaient à se rendre compte du lieu où elle se trouvait.

Une figure d'expression maternelle se pencha vers elle :

— Tenez-vous en repos, mon enfant.

La main de la malade pressa doucement celle de la religieuse.

— On dirait une petite sainte de cire, pensa sœur Apolline en la regardant ; elle est bien malade, mais nous sommes venus à bout de la fièvre, et la poitrine ne me paraît pas atteinte.

Elle termina sa phrase à haute voix en s'adressant au médecin qui arrivait.

— Symptômes d'une maladie de cœur, avec un commencement d'inflammation des méninges, dit le docteur ; mais les menaces d'une affection aiguë paraissent céder. Avec beaucoup de ménagements et de soins, je ne désespère pas... Cependant, le sang est appauvri et elle a les pâles couleurs.

— Je la soignerai comme mon enfant, dit la sœur.

Le sentiment maternel, qui dort au fond du cœur de toutes les femmes, est le mobile secret de l'active et sublime vertu des sœurs de charité, et fait de leur ordre quelque chose à part au milieu des autres ordres religieux. C'est la femme retrouvant sa mission et son but par un chemin détourné, car il y a dans toute femme l'étoffe d'une garde-malade ; dans toute sœur de charité il reste quelques-uns des caractères de la mère : les soins, la patience, l'abnégation. Il n'est pas une femme au monde, pas même une religieuse de cinquante ans, qui soit maladroite dans un rôle de mère. Si sœur Apolline s'était mariée, peut-être eût-elle eu, à l'âge où nous la trouvons, une fille ressemblant à Lisken. Elle eut par intuition, pour la jeune fille, le regard compatissant, la voix caressante, le sourire encourageant, que la nature lui aurait octroyés avec la maternité. D'ordinaire, elle soignait les malades avec zèle et bonté, mais cette fois, ce fut une tendresse instantanée, une espèce de passion, de pitié, et l'œuvre d'une guérison entreprise avec amour.

Digitized by Google

L'intelligence affaiblie de Lise renaissait par lueurs, et alors elle racontait quelques lambeaux de son histoire ; de temps en temps une phrase :

Elle était servante... à Malines d'abord... puis elle était venue à Turnhout... où elle avait un oncle... on lui avait procuré un service... la dame avait été si injuste envers elle !... elle pensait retourner chez son oncle... elle était devenue malade, et ensuite... ensuite elle ne savait plus rien !

— Il ne faut pas vous inquiéter, mon enfant, disait la sœur, tout s'arrangera quand vous serez guérie.

— Guérie de ma maladie, oui... mais non de mon chagrin !

Alors, elle disait le nom d'Armand et se mettait à pleurer. Ce nom d'homme fit quelque peur à la religieuse, aussi eut-elle un sourire radieux quand sa protégée lui dit :

— Armand est un enfant que j'ai élevé depuis sa naissance... c'est le fils de mon maître, du comte de Marcellis.

Sœur Apolline se laissait aller de tout cœur au sentiment maternel qu'elle éprouvait. Elle avait des accents persuasifs quand elle engageait Lise à manger un blanc de poulet ou un peu de crème ; elle la portait dans ses bras près de la fenêtre dans un rayon de soleil ; elle chauffait sa chemise, peignait ses cheveux, la lavait comme une mère fait à son enfant.

— Bonne, bonne sœur, disait la pauvre Lise, vous me donneriez presque envie de vivre !

— Je l'espère bien, répondait sœur Apolline.

Mais voilà qu'un matin une autre religieuse vient donner à déjeuner à la convalescente, sœur Apolline ne paraît pas à l'infirmerie. Lise s'inquiète et demande si elle est malade. On lui répond d'une façon évasive, un peu froide, que sœur Apolline doit rester à la pharmacie.

Même chose le lendemain ; une sœur converse donne à la malade ce dont elle a besoin ; mais pas une religieuse n'approche.

Les yeux fiévreux, la gorge sèche, refusant la nourriture, Lise pleurait dans son lit.

Digitized by Google

L'aumônier vint s'asseoir près d'elle.

— Ne reverrai-je plus ma chère sœur, ma bonne sœur ?

— Plus tard, mon enfant..., quand une bonne confession vous aura réconciliée avec Dieu. Les sœurs ne vous connaissaient pas; les fautes qui vous ont conduite à un état si triste les effrayent un peu, mais une fois en paix avec Dieu...

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur l'aumônier, s'écria Lise; la sœur qui s'éloigne... des fautes... je n'ai jamais fait de mal.

— Mon enfant, on sait maintenant qui vous êtes et d'où vous venez.

Alors, Lise, bouleversée et avec un commencement d'égarement, fit à genoux sur son lit et presque à haute voix son angélique confession.

Il était arrivé tout simplement que la cuisinière de Mme Van Teel venant chercher, à la pharmacie de l'hôpital, ouverte au public, un calmant pour sa maîtresse menacée d'une apoplexie, raconta comme quoi une fille de mauvaise vie, qui avait été servante à Malines chez le comte de Marcellis, s'était introduite dans la maison du conseiller sous des airs d'honnêteté; à la découverte de ses impostures, Mme Van Teel l'avait mise à la porte, et l'on avait appris qu'elle s'était réfugiée à l'hôpital.

Sœur Apolline fut troublée en écoutant ces détails. Elle dut faire le terrible choix imposé à toute religieuse : le cœur ou la règle.

Elle courba la tête sous la règle. Si elle eût appartenu à un ordre qui se dévoue à la garde des filles repenties, elle serait retournée au lit de Lise.

Mais ce n'était pas la règle des sœurs hospitalières.

Le soir même, une fièvre violente s'empara de Lise et la méningite implacable se déclara.

Elle appelait Armand à son secours, et aussi quelquefois le comte Pierre. Elle pleurait amèrement, et il eût été impossible de ne pas pleurer en l'écoutant.

Digitized by Google

L'oncle Christiaens ne pouvait manquer d'aller à Malines afin d'avertir le comte de Marcellis de la situation de Lise, et aussi pour s'assurer, en qualité de plus proche parent, de ces deux mille francs d'épargnes dont la tante avait conservé l'agréable souvenir. Il fut obligé de rapporter les bruits fâcheux qui couraient à Turnhout au sujet de la dernière servante de Mme Van Teel...

Pierre resta un moment aussi écrasé sous la calomnie que la pauvre fille l'était elle-même.

Quoi ! son dévouement à elle récompensé par la flétrissure, par la mort peut-être ? Quoi ! sa reconnaissance, son énergie à lui, inutiles ? Toutes les grandes idées rapportées d'Amérique, tous les grands sentiments d'un noble cœur, l'indépendance de deux être libres, la vertu de deux êtres généreux, rien ne pourrait vaincre les préjugés, rampant entre les pavés du vieux sol ! Et il serait défendu à un honnête homme d'aimer loyalement une honnête femme !

Non ! cela ne pouvait pas être, et cela ne serait pas ! Au choc de tant d'obstacles, la volonté du comte s'alluma comme la foudre... il commanda à son inquiétude de s'apaiser ; il eût commandé au temps d'attendre !

Comme la foudre aussi, il partit pour Turnhout ; le chemin de fer ne volait pas assez vite au gré de son impatience ; mais enfin, dans deux heures, il serait auprès de Lise ; cette maladie ne pouvait, certes, pas marcher aussi rapidement que les secours qu'il apportait... et son programme était arrêté : il accomplirait l'œuvre de la réhabilitation... Réhabilitation, hélas ! bien difficile que celle d'une femme accusée d'amour !... Il dirait... Mais que dire quand on se trouve dans un de ces mille cas où l'honnêteté la plus parfaite n'a, en réponse à l'éloquence de la calomnie, qu'un oui ou un non ! N'importe ! Lequel des deux dévouements aurait raison de l'autre ? Celui de Lise était allé jusqu'à refuser le bonheur ; celui de Pierre saurait l'imposer...

Son entrée à l'hôpital fit une grande sensation. Sa douleur

Digitized by Google

exprimée la tête haute, le respect, l'attendrissement, l'admiration avec lesquels il parlait d'une pauvre servante, inspirèrent aux sœurs une indéfinissable terreur mêlée d'un indéfinissable attrait. Elles eussent regardé ainsi l'ange du mal...

Il était grave, mais calme, car il défiait toutes les puissances de ce monde d'être aussi fortes que sa volonté...

— Lit numéro quatre, dit la sœur qui conduisait le comte.

— La malade vient d'expirer, répondit une religieuse, qui fermait les rideaux du lit.

FIN

Digitized by Google

TABLE

	PAGES
Caroline Gravière, par Camille Lemonnier . . .	5
La Servante	11

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE

HISTOIRE UNIVERSELLE.

25. Théodore Juste — Galerie historique : Joseph II.
28. Théodore Juste — Galerie historique : Napoléon III. — Comment on devient Empereur.
40. Théodore Juste — Galerie historique : Frédéric le Grand.
43. Henri Testard — Théodore Parker.
50. Théodore Juste — Les Jésuites.
66. Théodore Juste — Galerie historique : Washington.
91. Théodore Juste — Galerie historique : Monsieur Thiers.

HYGIÈNE.

9. Doct. H. Boëns — L'Art de Vivre, Traité général d'hygiène. Edition abrégée pour la jeunesse, 1 vol., 60 centimes, 2me édition. Edition complète, 1 vol. cartonné, 1 franc. 3me édition.
13. C.-A. Sanceau — La Faim et la Soif (Epuisé.)
18. Ernest Gilon — Nos Dents. Hygiène de la bouche, 2me édition illustrée de 36 vignettes.
42. Doct. H. Richald — La Santé de l'Enfance, 3me édition.
45. Doct. H. Richald — De la Nourriture de l'Homme.
60. Dr Henri Robert — Le Corps humain, volume illustré de 13 vignettes.
70. Dr Fredericq — Les Accidents.
75 et 76. Dr Fredericq. Hygiène populaire, 2 volumes.

MORALE ET POLITIQUE.

1 à 6. Ch. Potvin — « Du Gouvernement de soi-même » : Petits traités des connaissances nécessaires à tous les hommes, 6 volumes (Epuisés).
38 et 39. F. Croquet — La Constitution Belge commentée, 2 volumes.
61. Théodore Juste — Le Passé des Classes Ouvrières.
77. Théodore Juste — L'Ancien Régime.

SCIENCES NATURELLES.

34. P. de Bruyckere — Les Glaciers.
67. Georges Mallet — Les Terres.
74. Mlle de Blocq — Histoire de l'Océan.
92. C. Malaise — Simples Causeries sur la Botanique, volume illustré de 53 vignettes.

VOYAGES

15. F. Gravrand — De Bruxelles à Venise, 2me édition.
30. Alfred Bruneel — Dans le Nord : Suède, Norvège et Danemark, 1 vol. avec carte.
32. Victor Lefèvre — Huit jours en Allemagne.
36. J. Chalon — Aux Pyramides.
41. J. Chalon — Un Mois en Tunisie.
44. Alfred Bruneel — Souvenirs de voyage : Constantinople et Athènes.
55. Dr Ch. Corbisier — Nord et Sud.
57. Alb. Verhaeren — Au Brésil.
59. Goblet d'Alviella — Comment je n'allai pas en Espagne. Souvenirs d'un voyage dans l'Atlantique, 1 vol. avec carte.
62. Alfred Bruneel — Damas, Jérusalem, Suez.
63. Ernest Gilon — Chez les Sauvages.
64. Léon Dumas — La Vie à Bord.
68. J. Chalon — Mes Vacances en Suisse.
71 et 72. Éd. de Laveleye. Les Etats-Unis, 2 volumes.
82. Albert Du Bois — A travers l'Italie.
85. Emmanuel Desoer. Notes de voyage : Le Salzkammergut.
88. A. C. Kourbsky — Souvenirs d'un Emigrant.
89. Louis Hymans — Le Mont Cenis et le Saint-Gothard.

Il suffit, dans les commandes, de donner les numéros d'ordre des volumes que l'on désire.

BUREAU : Pont St-Laurent, VERVIERS

Il paraît chaque mois deux nouveaux ouvrages

Remises importantes aux Etablissements et Industriels qui achètent par nombre

Six francs par abonnement, par série de 10 volumes, envoyés franco dans toute l'Europe

Digitized by Google